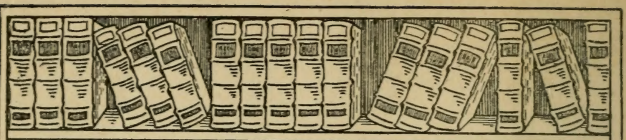
U d'/of OTTAWA
39003002320744

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/semeursdides00roma



BIBLIOTHÈQUE E. SANSOT & Cie, PARIS

AU
LECTEUR BÉNÉVOLE
L'AUTEUR ET LES ÉDITEURS
AVEC
LEUR SOUHAIT
QUE
DE CET OUVRAGE
LUI ADVIENNENT
GRAND AGRÉMENT
ET
BON PROFIT

EX-LIBRIS

YVONNE DE ROMAIN

Semeurs d'Idées

PRÉFACE DE M. EDOUARD SCHURÉ

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON, 7.

MCMIX

Univ
BIBLIOTHECA
Octaviensis

PQ
297
.R65
1909

PRÉFACE

Les femmes ont pris récemment une place si importante dans la littérature qu'on peut se demander, pour l'heure, si ce n'est pas la première. Il faut nous y résigner, le succès des femmes écrivains qui viennent de célébrer, sur des modes nouveaux, en vers et en prose, l'amour et la passion, ont fait pâlir un instant les plus autorisés champions de la poésie et du roman. La femme, ayant appris à écrire et même à penser à sa façon, devait aussi se servir de cette arme pour dire leurs vérités aux hommes et particulièrement aux hommes de lettres, ce qui est à proprement parler le métier du critique professionnel.

Mlle Yvonne de Romain nous en offre un frappant exemple dans ce livre. Qu'on me permette de citer d'abord un mot, qui prouve chez cette jeune fille une singulière pénétration et un don rare d'observation. « Beaucoup de femmes, dit-elle quelque part, n'ont pas de conscience ; les hommes, qui en ont davantage, s'en servent si rarement ! » Trait amer, mais combien juste ! Il y a trente ans encore, on aurait pu le retourner contre les femmes et dire : « Beaucoup d'hommes manquent d'intuition ; les femmes auteurs, qui en ont davantage, ne savent pas s'en servir. Elles n'ont qu'une ambition ; égaler la raison masculine. Aussi imitent-elles toujours un homme. » Autrefois ce besoin d'imitation sévissait même parmi les femmes de génie et c'est ce qui faisait dire un jour à Mme de Girardin : « C'est surtout à propos de Mme Sand qu'on peut dire : le style c'est l'homme ! » Aujourd'hui cela ne serait plus vrai. Elles ont appris à se mieux connaître et à mieux utiliser leurs forces ; c'est ce qui explique leur succès croissant. Au lieu de prétendre égaler l'homme comme jadis, elles ont compris que leur pouvoir ne résidait ni

dans la logique rigoureuse, ni dans les vastes synthèses, mais dans leur impressionnabilité frémissante et dans la finesse de leur observation, dans la violence de leurs sensations ou dans l'intensité de leurs sentiments. Nous y avons gagné un nouveau genre littéraire, qui ajoute une corde à la lyre humaine. On devine que je ne veux point parler ici de la littérature féministe, le plus doctrinal et le moins littéraire des genres, mais de ces œuvres délicates, qui, par leur subtilité insinuante, par leur vibration d'âme ou par leur flamme impétueuse rentrent dans le genre inépuisable de l'Eternel-Féminin et nous permettent d'y plonger nos regards plus avant.

Semeurs d'Idées *est un recueil d'essais brillants et incisifs sur quelques auteurs contemporains. Une phrase de la dédicace nous en dit l'origine et nous en trahit le sens intime : « Ce livre, dit Mlle Yvonne de Romain à son père, raconte ma jeunesse, cette jeunesse enivrée de lectures et d'idées dont j'ai savouré la longue ardeur près de toi. » On sait que le comte de Romain, fondateur des concerts*

classiques d'Angers et de la Revue de l'Ouest, *a voué sa vie entière au culte passionné de l'art. Grâce à lui, sa ville natale put connaître la grande musique et devenir même un centre d'initiative pour le plus moderne et le plus populaire des arts. Associée aux pensées et aux travaux de ce père artiste et idéaliste, élevée dans un château voisin de la vieille cité angevine, sa fille eut une jeunesse enthousiaste et studieuse. Son esprit ne se forma point dans la fièvre excitante de Paris, mais parmi les côteaux boisés du pays natal, les beaux loisirs et les lectures prolongées aux veillées d'hiver ou aux crépuscules d'or dont l'été estompe les rives sinueuses de la Loire. De là cette habitude de repliement sur soi, cette contemplation altière, ce rêve investigateur qui aime à planer de haut sur les choses pour en mieux sonder la profondeur. Dans sa solitude recueillie et animée, Mlle de Romain s'est attachée à toutes les individualités qui l'attiraient et les a jugées librement. Etrangère aux questions de personnes, aux écoles, aux cénacles, aux coteries, elle exprime sans crainte et quelquefois avec vivacité ses sympathies et ses antipathies,*

Ses qualités dominantes sont bien essentiellement féminines : spontanéité d'impression, sensibilité profonde. Elle y ajoute une chose plus rare, cette intuition pénétrante qui va souvent jusqu'à la divination psychique et lui donne la clef des âmes qu'elle ouvre avec aisance et dextérité. Non contente de ce privilège, elle aspire aux cimes de l'idée pure et s'y élève par brusques élans. Le désir de la vie ardente, qui s'allie fréquemment à celui de la beauté idéale chez les songeuses solitaires, la prédestinait à la nostalgie de la Grèce. Voici comment s'exalte son jeune enthousiasme : « Vers la terre grecque vont se rajeunir nos songes. La vie aujourd'hui rampe dans un soir sanglant, plein de colère et de bruit. Mais l'esprit se libère en étreignant le passé. Il suffit que l'histoire module son chant de sirène, qu'elle redise le triomphe du soleil, sur les cimes de l'Olympe. Il suffit qu'elle rappelle l'étincellement des boucliers d'or aux façades des temples, les longues tuniques et le pas flexible des canéphores sur les chemins de l'Acropole, l'essor innombrable des Victoires couronnant le front de l'Attique, la lance prodigieuse d'Athéna levée vers le

ciel de Salamine. Et nos âmes, oublieuses de l'heure, retrouvent en elles la ferveur confiante des héros. »

L'intérêt spécial des études que renferme le volume intitulé Semeurs d'Idées *est de nous faire voir et de nous rendre sensibles, à travers un certain nombre de personnalités marquantes, quelques-uns des puissants courants d'idées qui traversent et agitent l'âme contemporaine. N'est-ce pas en effet* l'inquiétude passionnelle *et l'éternelle question de l'amour dont traite l'auteur quand il nous parle des trois illustres romancières, Mmes Gérard d'Houville, de Noailles et Marcelle Tinayre ? Et peut-être qu'en lisant certaines de ses remarques on lui accordera sa proposition péremptoire, à savoir qu'* « *il faut être femme pour comprendre une femme.* » — *Avec M. Edouard Rod, le plus intimement pathétique et le plus sincère de nos romanciers, nous sommes en face de* l'inquiétude morale *et de tous les problèmes poignants qu'elle suscite. — Avec les conteurs raffinés, Jules Lemaître, Gebhardt, Michaut et Anatole France, ces ironistes sentimentaux que*

l'essayiste appelle les derniers homérides, à cause de leur goût archaïque pour le cadre grec, c'est l'inquiétude esthétique *qui s'empare de nous. — Il n'est que juste, après cela, de toucher à* l'inquiétude nationale *et à la grave question de la patrie avec M. Barrès et de conclure par* l'inquiétude métaphysique *avec M. Maeterlinck, l'exquis poète mystique qui s'est enfoncé jusqu'au cou dans le positivisme avec son* Temple enseveli, *et dont nous attendons la résurrection en quelque drame merveilleux.*

Sur toutes ces personnalités remarquables on trouve dans ce livre des appréciations fines, des critiques perspicaces avec quelques vues neuves et hardies. Quant aux doctrines qu'il effleure, l'auteur n'a ni idées préconçues ni solutions prématurées. Toutefois un sentiment énergique et juste, un besoin invincible de lumière et de foi l'oriente toujours vers le vrai. Il a compris que toute évolution dans l'art d'écrire annonce une évolution dans la pensée métaphysique. » Il en ressort que la question philosophique et religieuse domine toutes les autres et qu'elles en dépen-

dent. Mais il se rend compte des difficultés qu'il y aura pour le XXe siècle à se créer une foi conforme à ses aspirations diverses. Néanmoins il constate que si nulle époque ne fut plus contradictoire et plus sceptique, nulle aussi « n'a souhaité plus ardemment le rayon divin » et il croit que « le temple qui se bâtit est le temple de Psyché. » Une telle foi, si vague soit-elle, peut suffire à une femme. Elle peut même nous servir d'exemple. Car ce qui manque le plus à notre temps c'est moins une foi positive que la foi en général et le courage d'en avoir une. Le pessimisme radical qui sévit à l'heure présente et paralyse tant de jeunes forces, provient rarement d'un excès de pensée, mais presque toujours d'une certaine paresse d'esprit, d'une sorte de lâcheté d'âme et d'une atrophie de la volonté. Pour le combattre, il serait bon de méditer cette parole de Goethe : « Le fécond seul est le vrai » et cette autre d'un de nos plus éminents penseurs, M. Emile Boutroux : « Vivre c'est agir, et agir c'est croire. »

Le livre qu'on va lire est rempli de ces

fortes et nobles aspirations. On peut donc espérer qu'il sera bienfaisant à ceux qui sauront le goûter. Il prouve en tous cas que si les Semeurs d'Idées *ne manquent point parmi nous, la femme, en prenant conscience d'elle-même, peut être elle aussi une semeuse de pensée, de foi et d'enthousiasme.*

EDOUARD SCHURÉ.

A MON PÈRE

C'est à toi que ce livre appartient. Il parle des choses que nous avons aimées, des rêves que nous avons vécus, de toutes nos belles heures passées dans la joie d'un labeur commun et d'une foi partagée. Il raconte ma jeunesse, cette jeunesse enivrée de lectures et d'idées dont j'ai savouré la longue ardeur près de toi. Puisse-t-il dire aussi ton âme avec la mienne, ton culte pour la beauté, ta ferme et souriante confiance dans la bonté des hommes et l'ambition qui féconda tes heures, ton désir magnifique de servir l'art et les dieux !

Y. R.

QUELQUES MOTS
SUR
L'ÉVOLUTION LITTÉRAIRE

Il serait bien difficile de dire dans quel sens évolue la littérature contemporaine. La période que nous traversons ne se juge pas en un mot comme les périodes précédentes qualifiées d'humaniste, de classique et de romantique. Il faudrait pour déterminer ses tendances littéraires étudier dans leurs multiples variations ses tendances philosophiques, savoir quels dogmes, quelles idées, quelles croyances régissent notre monde actuel. Toute évolution dans l'art d'écrire dénonce, effectivement, une évolution dans la pensée métaphysique. C'est de l'ambiance spirituelle, du milieu moral où il se trouve que dépend la mentalité de l'écrivain. L'homme de génie lui-même n'échappe pas à cette loi d'être

le porte-voix d'un groupe ou d'une génération. S'il la dépasse, c'est qu'il n'est plus littérateur proprement dit, mais philosophe, et précurseur d'une nouvelle évolution. En littérature, les différences des genres et des écoles, la formation d'un livre, la psychologie d'un auteur, chaque phénomène accuse des causes visibles, l'atmosphère philosophique environnante, les idées générales du moment. De là le renouvellement constant des modes littéraires, l'abandon de ces moules vieillis; mémoires, sermons, tragédies, satires, où la pensée moderne, violente et téméraire, ne se laisse plus enclore. Un seul genre littéraire, le conte, est demeuré vivant et d'une vie plus intense, plus profonde chaque jour. Car depuis qu'elle erra sur les divins rivages où chante la mer ionienne, l'humanité se grise de légendes, et jusqu'à l'anéantissement final, les plus désabusés, les plus sceptiques rafraîchiront leurs lèvres aux coupes précieuses du mythe. L'ombre magique de la forêt de Brocéliande, la bouche ardente d'Yseult, le reflet rouge du Saint-Graal, les cheveux légers de la princesse endormie dans le palais enchanté, voilà les sourires de notre littérature, sa jeunesse éternelle, son printemps toujours en fleur.

Le *grand* siècle lui-même eût ses génies, ses fées, ses chevaliers héroïques, ses amantes aux yeux d'aurore. Aujourd'hui nous leur opposons le conte réellement philosophique, héritage du XVIIIe siècle, devenu l'instrument subtil de l'ironie avec A. France, et, depuis Gautier, Villiers de l'Isle-Adam, Samain, le miroir prestigieux du symbole.

Mais ce privilège d'être immortel, le conte seul le possède. Il le doit à sa forme mobile et souple, aux merveilleux moyens d'expression dont il favorise également le rêve, l'hypothèse, la doctrine, l'allégorie ou l'idée pure. Il est le voile de lumière, la robe « couleur du temps », dont toute pensée, fragile, puissante, calme ou violente, peut se revêtir. Les autres genres littéraires ont tous subi des modifications. Les mémoires sont devenus romans, les tragédies en vers, simples comédies en prose, les discours, articles ou feuilletons. Et c'est l'art ingénieux de Sainte-Beuve qui a remplacé la pédagogie classique. Tous ces changements, je voudrais dire tous ces progrès, nous les devons à l'influence de la pensée philosophique, à ses variations, à sa force grandissante. Au delà des poètes, des romanciers, des jour-

nalistes, on trouve toujours le créateur d'idées, le philosophe.

Je ne saurais tenter ici un aperçu des doctrines et des credos dont se nourrit l'âme contemporaine. Leur multiplicité et les différences profondes qui les séparent rendraient la tâche ingrate. Les mêmes hostilités se retrouvent entre les cénacles et les groupes littéraires. Et que de songes nouveaux feront naître encore la parole des penseurs, les théories de Bergson, Hæckel ou Poincaré ! A l'exemple d'un grand maître, l'auteur de *Thaïs*, la plupart vont chercher leur rêve aux éclatants rivages de la légende et de l'histoire. Ils portent en eux la nostalgie des monts sacrés où se posait le pied dansant des Muses et des vivantes aurores qui fleurissaient la mer d'Ithaque. S'ils témoignent de leur dédain pour nos efforts sans harmonie, nos gloires sans noblesse, nos gestes sans beauté, c'est qu'ils savent les pures lumières qui émanaient du front des sages, les lauriers verts conquis dans le stade, les coupes resplendissantes où buvaient les héros. Leur âme est comme le marbre des temples, froide, claire et dure, mais elle abrite les dieux. D'autres, Mme de Noailles la première, ennemis de

toute foi précise, s'attachent éperdument au monde sensible et ne voient dans la pensée, la forme, le rythme qu'un suprême épanchement de la vie. Ailleurs, des prédicateurs laïques s'efforcent, dans un style laborieux, de soutenir un traditionnalisme sans fondement et d'imposer à coups de brochures, d'études arides dans la *Revue des Deux Mondes* et de romans honnêtes, un étroit catéchisme. Leurs adversaires, généralement plus lettrés sinon plus convaincants, leur opposent des axiomes nietzschéens : l'absence de valeur des valeurs, le droit de vivre du mensonge à côté de la vérité, la toute puissance du *moi*. Enfin, quelques uns se révèlent comme MM. H. Bordeaux et F. Dacre, en composant sur une donnée vaste des œuvres très faibles : *La Peur de vivre*, *Les Roquevillard* ou *La Race*, et l'illusion leur vient d'avoir pensé, et le petit public des petites revues partage cette illusion. Mais parmi ces érudits, ces traditionnalistes, ces poètes, comment distinguer le vrai courant philosophique, celui qui déterminera notre avenir littéraire ?

Je pense que les guides futurs de l'évolution ne se trouveront pas derrière les noms que

nous venons de citer. Le progrès ne consiste nullement à revenir sur ses pas vers des croyances jugées insuffisantes, mais à transformer ces croyances par l'adjonction d'idées nouvelles, à dégager sa foi des superstitions orthodoxes et des affirmations sans preuve. Certes, la tradition nous reste, mais elle n'est pas divisible en fractions : ceux qu'hypnotisent la seule magie d'une époque ou d'un pays, sont des aveugles bâtissant une prison de mort. L'infini passé du monde, celui qui est la roue tournante des civilisations, la pensée même de l'humanité, celui qu'on nomme Krishna, Moïse, Platon, Jésus, et celui-là seul contient la vie. Et s'il rayonne toujours du même éclat, c'est que le soleil de demain se projette sur lui, c'est qu'une flamme nouvelle, une promesse bénie d'aurore germe dans ses lueurs crépusculaires. Les *grands convertis* de notre époque font le même tort au passé qu'à l'avenir, ils suppriment les droits de l'un, mais ils diminuent l'autre jusqu'à l'anéantir. Sur leur petit rocher d'axiomes et de faits, étroitement prisonniers, ils n'entendent pas rouler la mer immense de la vie.

Ce n'est donc point en suivant l'évangile à la

mode, « *l'Etape* », ou en lisant les nombreuses *Faillites de la science* parues ces temps derniers, que nous comprendrons nos destinées. Les idées venues d'Allemagne avec Nietzsche ne les éclaircissent pas davantage. La voix de Zarathoustra nous a laissé de l'angoisse au cœur et d'avoir vu quelle ombre règne *par delà le bien et le mal* augmenta notre incertitude. Maintenant la doctrine n'émeut plus les âmes, et bientôt nous l'oublierons, car la loi ne vient pas des destructeurs, ils peuvent renverser les temples et brûler les sanctuaires, nos dieux habitent encore parmi les ruines. Nous restons tels qu'avant le désastre, un peu plus tristes, un peu plus las sans doute, mais les faibles étoiles de notre ciel ont ignoré l'orage.

Pas plus que des anarchistes et des orthodoxes nous n'attendons la vérité des sages modernes. Trop de dédain et d'ironie les séparent de nous, ils se vêtent d'indifférence comme d'une pourpre royale et ce n'est pas pour nos misères qu'ils diront les paroles de vie. Le problème s'impose donc de chercher dans un autre domaine littéraire la pensée philosophique qui doit régir notre évolution. Les différents groupes dont j'ai cité les représentants marquent

simplement la transition. L'opposition entre le passé et le présent se révèle dans leur effort ; d'autres, plus inconnus, plus dédaignés peut-être, mais dont le destin s'affirme plus vaste, préparent l'avenir ; et leur royaume naîtra.

Ces guides dont l'œuvre sera si féconde, les trouverons-nous parmi les disciples survivants des prophètes, parmi les fils de ces apôtres et de ces dieux dont les montagnes de Thrace, les forêts indiennes et les champs de Galilée ont entendu les voix ? Faut-il, aujourd'hui comme jadis, affirmer : la lumière vient d'Orient, la lumière vient de l'Asie par les beaux chemins d'Hellas ? L'horizon de Palestine et les sommets neigeux de l'Himalaya gardent le silence, les fleurs de Bethsaïda ne disent plus aux vents des mers la parole de Jésus et l'âme chantante d'Orphée a fui la Grèce en ruines. Cependant, osons le croire, l'avenir jaillira de ce passé et le présent porte en lui sa gloire inaltérée. L'évolution de la pensée contemporaine indique un retour vers l'idéalisme oriental, vers ces deux sources évangélique et védique d'où jaillit le flot splendide du rêve aryen, la foi dans l'éternel et l'unité. On peut, après Max Müller, Emile Burnouf, Myers,

W. Crookes, Edwin Arnold, Annie Besant, Rudolf Steiner et tant d'autres, s'avouer hautement spiritualite, et prédire la résurrection de ce panthéïsme indien défini sous sa forme moderne: « la conception grandiose d'un principe unique, « à la fois intelligence, force et matière, embras- « sant tout ce qui est et tout ce qui est possible, « cause première et cause finale dont les diffé- « renciations ne sont que des formes diverses « de mouvement (1) ». Des œuvres comme celles de Gautier, Mæterlinck, Schuré, Villiers de l'Isle-Adam, Ibsen, d'Annunzio, Tolstoï, la prédominance du symbolisme en poésie, le pouvoir grandissant des doctrines théosophiques, n'y a-t-il pas là des preuves que la littérature subit l'influence des philosophies orientales? Oui, le temple qui se bâtit est le temple de Psyché, les écrivains de demain seront les prophètes de l'idéal. Et si la vérité demeure lontaine, insaisissable, voilée de mystère et d'inconnu longtemps encore, qu'importe à notre foi? L'avenir doit l'apporter et les hommes futurs, comme les bergers de Bethléem, verront le Noël de gloire, la splendeur de l'étoile au grand ciel d'outre-mer.

(1) Dr Gyel, l'*Etre subconscient*.

J'ai cherché dans ce livre à réunir quelques études où les tendances variées, les contrastes, les indécisions de notre pensée littéraire seraient indiqués, sinon déterminés. L'importance toujours croissante du roman m'a contraint de lui faire la plus grande place. Le roman d'ailleurs, est l'écho certain de la conscience générale; en lui se répètent les idées sociales, religieuses et politiques de l'heure, et souvent, ses pages frivoles ont porté vers la masse les pensées des sages ou rendu moins aride le chemin du rêve métaphysique. Je voudrais qu'on entendit de ce flot d'œuvres et de doctrines où l'âme contemporaine semble disparaître, monter le même cri fervent, l'appel vers la lumière. Qu'il jette ce cri vers l'amour, la religion, l'art, la morale ou la justice, qu'il voie sa vérité dans les lois sociales traditionnelles ou dans l'affranchissement de l'individu, tout écrivain moderne exprime, en effet, dans son œuvre l'unique désir : voir régner la lumière. Nulle époque n'a souhaité si ardemment ce règne divin. De là même les complexités, les richesses troublantes de notre vie cérébrale, le caractère agressif de certains livres, la violence des credos qui tendent à s'imposer. Les

semeurs d'idées, romanciers, poètes ou penseurs, sont le plus souvent ennemis, mais les divergences même de leurs fois préparent des heures de gloire, un règne nouveau de Psyché.

Il manque à ces pages plus d'un nom célèbre ; en revanche, elles parlent d'écrivains comme MM. Bourget, Margueritte, Rod, Barrès, Mmes de Noailles, d'Houville et Tinayre qui comptent parmi nos auteurs les plus familiers, ou, comme MM. Mæterlinck et Schuré, parmi les plus actifs pionniers de l'évolution. Autour de leurs ouvrages, j'ai noté des impressions personnelles, recueillies au fil de l'heure sans méthode, ni système. Je les ai voulues sincères, tout en sachant le danger d'être sincère et comme on risque de tomber dans l'erreur quand on prend pour seul critérium ses émotions intellectuelles. Je souhaite surtout que ce livre dise mon espoir d'une renaissance spirituelle, ma confiance dans l'avenir haut et pur de notre pensée littéraire, ma foi profonde dans un éternel renouveau.

Y. R.

DANS LE CHAMP DU ROMAN

I

Mmes DE NOAILLES ET D'HOUVILLE

LA NOUVELLE ESPÉRANCE

Il est des gens qui méprisent le roman. Qualifier d'inutiles des œuvres comme *Le Lys rouge*, *Notre Cœur* ou *Germinal* témoigne, à leurs yeux, d'une supériorité. Ils se croient gens sérieux parce qu'ils lisent des mémoires ou des oraisons funèbres. Je pense qu'ils se trompent. Manquer d'imagination n'est pas une supériorité, mais un défaut d'esprit. Et le fait de dédaigner la forme la plus vivante et la plus riche de la littérature contemporaine donne plutôt l'air ignorant que l'air sérieux.

En réalité l'œuvre d'imagination, roman, poème ou conte, peut-être un ineffable trésor

de joie. Elle nous apporte le vrai pain spirituel, le seul que nous recevons sans amertume et sans doute : de la beauté. Elle ne s'impose pas à coups de logique et d'arguments, mais elle se donne à ceux qui l'aiment et des portes de vie s'ouvrent par elle. Nous la traitons de mensonge. Son mensonge est plus près de la vérité que toutes les certitudes dont nous possédons la manne insuffisante, que toutes les illusions péniblement glanées au cours de nos études. Car elle ne bâtit pas, comme une œuvre scientifique, sur l'hypothèse et l'inconnu, ou, comme un traité de philosophie, sur l'abstraction. Mais elle raconte la vie et l'amour, la vie mobile, changeante et sans limites, l'amour plus grand que le monde ; et la vie seule est toujours certaine, et l'amour seul est toujours beau. Le secret de l'éternité se cache en eux, ils sont la porte brillante, le seuil d'or de la vérité.

J'éprouve donc une joie très vive à voir chaque année s'élargir le champ du roman. Notre époque de critique et de raisonnement est aussi l'époque des rêves, il fleurit autour de nous un royaume de poésie. Avec H. de Régnier, A. France, P. Loüys, nous avons

parcouru déjà ce royaume, et quelles gerbes délicieuses nous recueillions en route, comme les eaux vives et les fleurs savoureuses jaillissaient sous nos pas, comme le monde était beau chanté par ces voix de poètes ! Car les romanciers, aujourd'hui, sont poètes. Si quelques-uns poursuivent encore leurs labeurs de psychologues, d'autres ont choisi la meilleure part ; plus aimés des douces Muses, ils flânent le long de la vie comme sur un grand chemin bordé de haies luisantes où les cigales chanteraient. Toute la terre se reflète dans leurs yeux et tout le printemps rit sur leurs lèvres, ils sont, comme jadis les aèdes, des élus, des inspirés, ceux que Phoïbos rayonnant toucha de ses doigts sacrés.

Mme de Noailles, la première, appartient à cette race. Elle domine le groupe choisi, la théorie de ces Initiés. Elle est vraiment poète. L'extrême intellectualisme s'accorde en elle avec l'extrême sensibilité ; elle possède, en même temps que la faculté de tout comprendre, celle de tout sentir et de tout aimer. Sa personnalité, presque trop grande et parfois trop affirmée, nous interdit de la rattacher à une école, il est difficile de retrouver des traces de décadentisme

dans ses œuvres, le symbolisme en est absent ; seules, leurs complexités, leurs violences témoignent qu'elles sont bien de notre temps. Mme G. d'Houville, peut-être, sera le disciple de Mme de Noailles. Mais avant d'étudier l'*Inconstante*, laissons *La Nouvellè Espérance* nous apprendre quels mystères et quels amours veillent au cœur des poètes femmes.

En lisant *Le Cœur innombrable* et *L'Ombre des jours*, je pensais que Mme de Noailles ne connaîtrait jamais qu'une langue, celle du vers, celle que les dieux enseignent à leurs frères mortels. Pour dire la lumière, l'onde, les fleurs, les jardins bruissants et clairs où le rire du jour éclate en fusées d'or, pour dire le charme d'une goutte d'eau ronde, d'une feuille veinée de bleu, d'une mouche bourdonnant dans le soleil, pour dire enfin quels songes passionnés, quels mordants désirs déchiraient son âme, les rythmes chauds du vers semblaient naturels à l'écrivain. Elle chantait comme le flot, comme la vague éternellement sonore dont les colères, les extases, les langueurs sont toutes des harmonies. La race antique vivait en elle. Ses rêves naissaient vêtus de la robe éclatante des rimes et volaient librement vers les collines

sacrées. Elle eût aimé les dire, comme les rhapsodes au cours des beaux festins, les dire pour des héros, après les grands combats, à l'heure où le soir berce la mer sur son cœur empourpré. Les roses aphrodisiennes auraient fleuri ses mains, les colombes suivi ses pas. Elle était de ces poètes augustes et doux qui ont des rires d'enfants et des âmes de dieux. Elle tenait la vie dans ses deux mains comme une coupe adorable où le vin grisant de l'amour s'épanouirait en mousses diaphanes. Et le vers semblait né pour elle, né pour dire au monde qu'elle avait aimé, pour dire ardemment qu'elle avait su vivre. Mais avec les femmes nos prévisions se trouvent rarement justifiées. Voici que Mme de Noailles est devenue romancière. Seulement sa prose ressemble à ses vers. Et c'est pourquoi *La Nouvelle Espérance* ne m'a point déçue. J'y ai retrouvé le cœur innombrable, le cœur multiple et violent où les passions flambaient avec des clartés de sang. J'y ai retrouvé la langue vibrante et souple, le verbe intense dont les audaces, parfois me déconcertèrent. Et l'histoire de Sabine de Fontenay me fut un enchantement parce qu'elle évoquait à chaque page l'auteur de *Jeunesse* et de *Regrets*,

celle qui nommait elle-même son cœur « tumultueux » et son âme « excessive ».

Je ne crois pas que Sabine paraisse jamais une héroïne sympathique. Elle manque des instincts généreux qui font l'âme accueillante et le sourire fraternel. Ses puissances de dévoûment sont limitées. Elle craint la douleur, non seulement pour elle-même, mais pour les autres, parce qu'elle juge la douleur comme le vice, une laideur. Elle parle sociologie et s'irrite de voir opprimer les faibles, mais le désir de se pencher vers les larmes humaines, le désir d'être une lumière dans l'ombre des vies souffrantes, ne trouble pas son égoïsme. Ses yeux n'ont jamais pleuré que sur elle-même. Seuls, le caprice et l'élan la dirigent ; son esprit s'attarde aux vanités puériles, et nul orgueil féminin, nul pressentiment de la chute n'arrête le vol aigu de ses fantaisies. Elle commettra volontairement la faute la plus déshonorante, elle aimera sans qu'on l'aime. Puis, l'heure des larmes venue, elle ne comprendra pas que les larmes sont précieuses, que les larmes sont encore le don royal de l'amour, et que leur brûlure est sainte après celle des baisers. Elle mourra sans beauté afin de ne pas vieillir et de ne pas souffrir.

Mais il ne faut pas la juger comme les êtres conventionnels, ou même comme les grandes amoureuses créés par d'autres romanciers. Elle est trop vivante et trop instinctive. La société, les lois, pas plus que la science et l'art, n'ont pesé sur son âme ; tout a glissé le long de son esprit comme la rosée le long d'un pétale de fleur ; seuls la nature, le soleil et l'air bleu, les bois parfumés de menthe, la campagne riche de lumière ont agi, par instants, sur sa volonté flottante. Elle est la créature d'amour, l'Ève inconsciente que les paroles du démon séduisent comme un chant d'innocence, l'âme impulsive le feu des passions brûle éternellement. « Les femmes, dit-elle, n'ont pas de « conscience, elles n'ont qu'une épouvantable « volonté de n'être pas plus malheureuse « qu'elles ne peuvent. » Et dans sa terreur de souffrir, dans son âpre soif de la joie, Sabine a tout aimé, tout exigé, si rudement qu'elle en est morte. Elle a pressé son cœur comme une grappe rouge sous la roue des désirs, et le cœur sanglant s'est épuisé, car la vie ne supporte pas d'être si intensément vécue. Il faut l'enclore en nous sous un voile de silence et de paix, il faut craindre ses sourires, messagers des dou-

leurs ; ceux qui l'épanchent et la jettent au dehors la voient fuir comme une eau d'orage entre leurs doigts.

Mme de Noailles s'est complue à décrire le visage exalté et le cœur toujours vibrant de son héroïne. Qu'on aime ou non Sabine, il est impossible d'oublier « ses cheveux doux, d'un noir lourd », « ses yeux obscurs, ardents et « glissants », et son âme qui fut toujours « altérée de véhémence et de douleur. » Je n'en dirai pas autant des personnages secondaires du roman. Pierre, Jérôme, Henri, Marie et même Philippe ne sont là que pour donner à Sabine l'occasion de parler, d'aimer, de se révéler toute avec ses cœurs changeants, ces cœurs de joie, d'angoisse, de désir et de rêve qui renaissaient en elle aux lueurs de chaque aube et se mouraient de langueur aux tombées de chaque soir. Mme de Rozée seule est une ébauche de caractère. Mais nous le savons, *La Nouvelle Espérance* n'est point une œuvre psychologique, elle laisse dormir les grands problèmes et n'impose pas de cruelles énigmes à ses lecteurs. La vraie puissance du livre reste cette création merveilleuse de Sabine de Fontenay ; son charme dominant, le génie poéti-

que dont chaque page nous apporte une révélation. Je ne sais comment décrire le style de Mme de Noailles. Il est plein de mots violents et doux. Il est large et pur comme un lac, désordonné comme un torrent, mais toujours le ciel des rhapsodes, le ciel antique se mire en lui. Il donne l'impression tangible aussi fortement que l'impression visuelle des choses. Lorsqu'il raconte le jardin où flotte « l'odeur « molle des pétunias », « le petit sapin qui joue « avec les couches d'air prises entre ses bran- « ches superposées », « le vent qui sentait l'anis « et le raisin », l'automne « vert et froid comme « une poire savoureuse », il semble que des parfums, des brises passent sur nos fronts, que des fruits craquent entre nos dents. Mme de Noailles sait les paroles qui effleurent pour dire les choses légères et les pensées fragiles, et les accents qui mordent pour dire les grandes tempêtes, et ceux qui rient pour dire la joie. Elle semble jouer avec les mots comme avec des fuseaux de fée, des fuseaux d'or qui tisseraient du soleil. Elle rend « les minutes passionnées « des visages », les minutes où la vie nous apparaît nue et tragique dans sa réalité mauvaise, avec la même puissance que les décors

changeants des saisons et des jours. Les gloires et les détresses de l'amour sont devant elle un livre ouvert comme la nature ; il n'est pas un sourire de la beauté, pas un éclair de la passion qu'elle n'ait recueilli dans ses prunelles et dans son âme. Elle ne tiendra jamais entre ses mains frémissantes le thyrse auguste des sages. Mais elle reste la voyante païenne, celle qui marche la flamme aux yeux, sous les arcanes des grands mystères, vers l'Eros triomphant, celle qu'Aphrodite divine a choisie pour redire sa gloire à notre monde sommeillant.

Je crois que la critique s'est montrée injuste envers Mme de Noailles. Elle lui reproche un manque de mesure, l'exagération des termes, l'outrance des sentiments, l'abus de la personnalité. En somme, elle lui reproche d'être femme. Il est vrai que Mme de Noailles n'a pas eu d'indulgence pour les hommes. Elle les dépeint dans son roman, si durs, incompréhensifs et bornés, si loin du « cœur tendre et « flottant », de « l'âme d'ombre et de tourment », qu'elle se prête à elle-même. Hélas, les femmes sont trop exigeantes, elles cherchent, comme Sabine, Werther et Dominique parmi les bons bourgeois, elles reprochent à ceux qu'elles

aiment d'ignorer les subtilltés, les folies, les angoisses où se noient leurs cœurs inapaisables. Il faut s'attendre à ce que leurs mains tendues vers l'infini rencontrent le vide, et qu'une fois jetées du haut des rêves, le sourire des forts et des heureux insulte encore leur agonie. Mais je le reconnais, *La Nouvelle Espérance* nous étonne quelquefois. Nous n'avons pas l'habitude de phrases comme celles-ci : « Sabine faisait « des choses hagardes. » « Elle se sentait « étouffer comme si elle avait avalé du bonheur. » « Elle se blessait à serrer la forme dure de son « rêve. » « Tout son être se creusait d'un désir « infini. » Nous ne disons pas du mot *cœur*, « le mot charnel et sensible, le mot rond dans « lequel il y a le sang ». Nous ne disons pas : « Un visage accéléré de fièvre, des yeux tendus « de peur, des yeux sifflants, des yeux à « plusieurs couches de regards. » Notre manque d'ingéniosité serait un obstacle à de telles audaces. Puis, les grammairiens s'en étonneraient. Seulement, je l'avoue, j'aime ces audaces, je les préfère aux termes employés chaque jour par les fidèles de Littré. Elles rendent immédiat et vivant ce qu'elles décrivent. Mme de Noailles cherche évidemment l'originalité mais

avec succès, et combien peu atteignent ce but ! Il est certain qu'elle fut la créatrice d'une langue. Désormais nous aurons moins peur de joindre aux substantifs des adjectifs non faits pour eux. Nous ne dirons plus invariablement : le lys parfumé, l'oiseau rapide, l'eau transparente, le ciel limpide, les neiges éternelles, les glaciers orgueilleux. Nous chercherons le mot caractéristique, le mot qui fait toucher l'objet. Et cela vaudra mieux que de hausser les épaules en traitant de divagations l'histoire de Sabine et de Philippe.

Je l'ai pensé toujours, et *La Nouvelle Espérance* a confirmé mon opinion, il faut être femme pour comprendre une femme. Mme de Noailles, comme Mme d'Houville, devait se voir jugée sans indulgence. Il y a toujours en l'homme qui parle d'un écrivain femme un peu des sentiments de Napoléon parlant de Mme de Staël. Puis comment exiger que cette âpre soif de vie, cette âpre soif d'amour exprimées par Sabine de Fontenay soit compréhensibles pour un cerveau d'homme ? La torture qui fait dire :

Mon cœur, je n'ai peur que de vous,

les rêves démesurés où l'âme flotte dans un éternel orage, le besoin de sentir, sentir toujours, la terreur de penser parce qu'on souffre de penser; quel homme comprendrait cela? O pauvre cœur dément, « cœur qu'un vent de désir chaque jour déplia », cœur d'amoureuse et d'isolée, quel homme verrait dans vos délires et vos ardeurs la grande sagesse, la sagesse de la folie ? Quel homme verrait, ô poète femme, qu'entre vos mains d'enfant vous avez tenu le monde, et que toute la beauté de la vie fleurissait sur vos lèvres, et que vos chants, vos paroles étaient grands comme le ciel, parce qu'ils disaient vos rêves d'amour ? Seules vos sœurs de douleur, vos amies inconnues comprendront que vous ayez tant aimé le frisson de la lumière, le cri des hirondelles, l'odeur chaude de la terre et tant redouté le printemps, l'orgueil vibrant des aubes, car elles ne sentent, comme vous, que leur cœur douloureux, que leur cœur innombrable à travers toutes ces choses !

L'INCONSTANTE

L'*Inconstante* s'est lu et discuté en même temps que *La Nouvelle Espérance*. Je n'ai jamais entendu parler de Mme de Noailles sans qu'on parlât de Mme d'Houville. Les deux noms restent inséparables, ils font la paire comme *Monsieur* et *Madame* aux petits jeux de société. « Aimez-vous mieux *La Nouvelle Espérance* que l'*Inconstante* ? » fut longtemps une phrase d'actualité comme : « Avez-vous lu *Quo Vadis ?* » ou « *L'Étape* est un livre très fort. »

En général les préférences vont à Mme d'Houville. Son roman est mieux composé, sinon mieux écrit. Il offre un petit attrait malsain, comme naguère *Les Demi-Vierges*, par le fait qu'il met en scène un type féminin très moderne et plutôt vicieux. L'intrigue en est simple et sans prétentions dramatiques : elle se résume facilement. Gillette Vernoy, l'héroïne, a deux

amants, l'un qu'elle aime, l'autre qu'elle n'aime pas. Celui-ci, un musicien d'avenir, se tue parce qu'il n'est pas aimé ; l'autre, un écrivain d'avenir, après quelques instants de remords, se résigne à vivre parce qu'il est aimé. Pendant ce temps, le mari fait de l'automobile, du quatre-vingts à l'heure. On voit que la mode est aux amants intellectuels et aux maris sportifs. Jadis, le roman suivait d'autres lois. Les grands séducteurs possédaient infailliblement des talents d'escrime et d'équitation et les maris appartenaient au monde industriel ou scientifique, à moins qu'ils ne fussent de vieux généraux. Nous devons *M. de Camors*, *Un cœur de femme* et *Le Maître des Forges* à ces traditions. Mais Mme d'Houville, pas plus que Mme de Noailles, ne s'inquiète des traditions. Elle voulut, auprès de son héroïne, un héros intellectuel et je me garde de l'en blâmer. Une fleur étrange et rare comme Gillette Vernoy méritait d'être cueillie par des mains d'artiste. Je trouve également naturel que Valentin soit aimé pour son talent non moins que pour « la moustache très douce » et « les cils caressants » dont la Providence le gratifia. La renommée littéraire est un brevet de séduction. Tout au

plus m'étonnerais-je de la simplicité que Gillette met à se donner si l'histoire ne m'apprenait, un peu longuement, que Gillette est d'origine créole. Aux yeux des Français, le sang étranger justifie toute bizarrerie ; dites leur que votre héroïne est née d'un croisement de races, ils comprendront sur l'heure qu'elle ait des pieds de Chinoise, des yeux d'Arabe, une chevelure vénitienne, un nez grec et le cerveau détraqué. Ce que je trouve plus étrange est de voir préférer l'*Inconstante* à *La Nouvelle Espérance*. Car *La Nouvelle Espérance* me paraît une œuvre vivante et profondément sincère, une œuvre pleine de larmes, de passion et de cris, alors que le roman de Mme d'Houville n'est qu'une œuvre *truquée* et « faite de chic ». Et quand une âme violente, un cœur de flamme et de sang éclatent au travers d'un livre, je conçois mal qu'on préfère à ce livre d'ingénieux tours de force littéraires comme l'*Inconstante*.

Cette réserve faite, l'histoire de Gillette n'en demeure pas moins intéressante. Elle a le mérite de l'originalité. Puis elle atteint au maximum de l'art : scandaliser tout en charmant. Les dévotes, si elles la lisent, y sentiront l'odeur du soufre et croiront voir le diable, mais le

parfum des pivoines « ébouriffées en cols de colombes » chassera les senteurs démoniaques et le diable aura « la peau dorée », et « les yeux pleins de reflets », « les petites épaules nacrées » de Gillette. Quant aux sceptiques, ils se réjouiront. Mme Vernoy justifie leur mépris de l'humanité. Elle sera, pour eux, la vraie femme, l'éternelle inconsciente, celle dont les yeux d'aurore et le front lumineux cachent des pensées de ténèbres, celle qui rit de son rire clair quand les larmes et le sang coulent à ses jolis pieds. Heureusement les sceptiques ont souvent tort. Ils possèdent la manie de généraliser, de créer des types. Quant une femme trompe son mari ou son amant, ils disent que toutes les femmes mentent. En réalité, Gillette est une exception dans l'ordre moral comme le chrysanthème vert ou la rose bleue dans l'ordre physique. Elle résulte d'un abus de culture et de civilisation. Mme d'Houville s'efforce, en vain, de la montrer proche de la nature, vivante et vraie comme une gentille sauvage en costume tailleur. Au xxe siècle et à Paris, les mœurs sauvages sont impossibles, rien ne s'accomplit avec la même simplicité qu'il y a cinquante mille ans dans les jardins

édéniques où le premier homme souriait à la première femme. Il est inadmissible que Gillette suive ses caprices et ses désirs avec l'inconscience d'un animal sous prétexte d'être « bien nature ». A ce degré, la nature ressemble au vice. Et je crois Gillette assez vicieuse. Elle se donne à Michel par désœuvrement. Amoureuse ou non, elle se montre coquette. Elle aime à sentir les « convoitises masculines ». Elle aime à faire souffrir tout en n'admettant pas qu'on l'ennuie elle-même ; l'homme qui meurt de sa cruauté ne sera pas un obstacle à ses amours avec un autre. Elle se délecte aux mensonges raffinés, aux ruses savantes ; la crédulité de son mari l'amuse comme la confiance d'un bon badaud amuserait un jongleur. C'est une artiste. Elle met à décevoir et tromper la même science qu'à s'habiller ; le mensonge la complète et l'embellit comme la robe rouge, le peignoir mauve ou le manteau blanc dont elle voile tour à tour la grâce ardente de son corps. Parfois, il est vrai, elle prétend mentir pour ménager les autres. En réalité, elle ne songe qu'à s'épargner elle-même ; une véritable impulsive mettrait moins d'art dans ses sourires et d'habileté dans ses aveux. Oui, Gillette est comédienne.

Elle n'oublie pas de s'étudier dans la glace lorsque Michel, tremblant d'amour, l'attire vers lui. Elle s'occupe du décor où fleurira le délicieux mystère de sa beauté bien plus que des yeux pour lesquels ce mystère doit rayonner. Des tulipes à l'heure où sa fantaisie exigeait des pivoines, un sujet mythologique sur une pendule, et voilà dissipée sa légère griserie d'amour. En somme, Gillette n'est qu'un monstre. Et Mme d'Houville l'excuse mal en la disant païenne. Les vraies païennes n'existent plus. Elles dansaient au clair de lune, parmi les violettes et les myrtes, lorsque les dieux peuplaient la terre et qu'Aphrodite clémente épandait sous le ciel attique son âme nocturne et voluptueuse. Elles livraient sans mentir leurs belles bouches aux baisers, et quand l'aube ouvrait l'azur, elles allaient les mains jointes, vers les temples suaves, offrir à Dyonisos les pampres de leurs chevelures et saluer le clair matin qui dorait leurs pieds blancs. Car leur âme était vraie, croyante et simple, et l'amour se reflétait dans leurs yeux comme la lumière souriante et douce dans le cristal ondoyant de la mer. Mais Gillette, nous l'avons vu, est de nature plus complexe. Avec son visage de

sphinx, ses membres précieux, sa bouche fardée d'un rouge de fleur, elle évoque plutôt ces idoles méchantes qui troublaient, autrefois, le destin des hommes. Elle a, comme elles, la saveur du mystère sur les lèvres, l'énigme du mal au fond des yeux. Rien ne justifie son existence, sinon les lois immuables de la fatalité. Elle est née pour que les pleurs, la honte et la mort enténèbrent la route où passe son sourire. Comme les petits dieux de Myrina trouvés près des cadavres, elle garde aux plis de sa robe une odeur de tombe et le doigt des Kères maudites a modelé son visage. Et cependant, Gillette n'est pas un mythe. Son âme misérable a vécu ; des femmes, des amantes lui ressemblèrent, et les hommes adoreront encore d'autres idoles décevantes, et d'autres bouches leur mentiront. Cependant Gillette n'est pas davantage une vraie femme. Lorsqu'elle écrit à son amie : « Pourquoi « vivre dans le regret de ce qui n'est plus ?... « Pourquoi, si tu aimais l'amour, ne pas recom- « mencer ce badinage inoffensif avec un autre... « Un baiser laisse peu de trace et disparaît « vite dans le passé avec le goût d'un fruit et le « parfum d'une fleur. La fidélité à ce qui passe, « Marion, n'est-ce pas un leurre ? » ; comment

la juger femme et la croire amoureuse ? Elle nous paraît inhumaine à force d'inconscience et de pauvreté d'âme. Certes, elle eût mieux fait d'écouter toute sa vie les contes de sa nourrice en mangeant des confitures de goyaves, que d'essayer le cruel jeu d'aimer. Il ne faut pas aimer si l'on ne donne à l'amour toutes ses pensées, toutes ses larmes et tout son être. Il ne faut pas joindre ses lèvres à d'autres lèvres si le souvenir du baiser passe, si la lumière des yeux où se perdirent vos yeux ne rayonne pas, jusqu'à la mort, sur votre chemin d'angoisse. Car l'amour est le dieu magnifique et terrible dont la loi s'appelle Douleur, et, pour glorifier son autel, il faut lui apporter l'offrande complète, l'offrande rouge de nos cœurs.

Je me reprocherais d'avoir tant parlé de Gillette sans dire un mot de Marion, sa séduisante amie. D'autant plus que Marion est le personnage sympathique du roman. Elle habite, à la campagne, une vieille abbaye ornée d'un cloître aux piliers blancs. Il y a dans ce cloître des pavés rouges et des arceaux fleuris de glycines. De grandes allées d'arbres l'entourent. les paons et le soleil illuminent leurs voûtes épaisses d'un chatoiement de pierres précieu-

ses, « les vertes voix mythologiques de la « dryade et du sylvain » semblent y résonner encore. C'est là que Marion est venue souffrir après avoir aimé. Elle a cru l'apaisement certain et s'est réjouie très sincèrement « d'être un peu seule ». Mais un jour elle s'aperçoit que le vieil amour déchire encore son âme, et, lasse de sacrifices, elle reprend le dur sentier de mensonges où sa destinée l'attendait. Marion n'est pas une inconsciente. Elle a combattu longtemps. Elle s'est révoltée contre sa faiblesse. Mais on ne se révolte pas contre la vie. Et d'être faibles, d'être aimantes, de souffrir jusqu'au délire en écoutant les âpres voix de la solitude, quelle femme oserait le reprocher aux femmes ?

Marion et son abbaye ouvrent une phase lumineuse dans le roman. Elles ont un charme de soleil et de fleurs, et portent en elles la langueur adorable du passé. Elles nous ramènent aux sentiments simples, à la vie normale et tristement réelle de la passion. Toutes deux sont blanches, douces et rêveuses. Et c'est une fête exquise d'imaginer, sous les arceaux du cloître où prièrent les vieux moines, la robe claire, la jeunesse et les yeux tendres de Marion.

Mme d'Houville s'est habilement servie du contraste. Les derniers chapitres du livre m'ont semblé sans défaut ; il serait difficile de noter avec plus d'art les impressions fugitives d'un décor et la beauté câline d'une femme. C'est par le style, en effet, que Mme d'Houville se rapproche de Mme de Noailles. Elle sait, comme l'auteur de *La Nouvelle Espérance*, parler des fleurs, des arbres, de la lumière et des fontaines où le rire léger des nymphes s'épanche avec les eaux. Les termes qu'elle choisit sont moins violents mais non moins expressifs, ils atteignent d'un vol plus lent, mais plus sûr, l'idée juste, et tout le roman laisse une impression d'harmonie, de perfectionnement plastique infiniment rare dans une œuvre féminine. J'ai cependant relu *La Nouvelle Espérance* après l'*Inconstante*, avec une joie nouvelle. Les erreurs de Sabine m'ont paru touchantes après les inconsciences de Gillette. Je crois que les iris noirs et les orchidées malsaines tant appréciés de Mme Vernoy m'avaient laissé la nostalgie des petits noisetiers et des cymbalaires roses dont Sabine chérissait la douceur enfantine. Car décidément je redoute les idoles. Leurs yeux sont des lumières devant un gouffre, et

leur bouche une fleur de mort. Il faut les éviter. Si leur règne arrivait, que deviendrait l'amour, l'oiseau sacré blotti dans les cœurs féminins ? Et que deviendraient les dieux, les vrais dieux de nos rêves, ceux qui tiennent la grande lyre des douleurs et des passions humaines entre leurs doigts, et font jaillir des cordes, le dernier chant de triomphe, l'hymne de la vie éternisée ?

LA DOMINATION — ESCLAVE

Après *La Nouvelle Espérance* Mme de Noailles nous a donné *Le Visage émerveillé*, œuvre très inférieure à la précédente, mais dont les séduisantes qualités littéraires furent cependant signalées par plusieurs critiques. L'année suivante parut *La Domination* et, en même temps, *Esclave* de Gérard d'Houville. Le public se montra favorable à ces nouveaux venus. Les romans sont la littérature comestible par excellence, celle qui nourrit l'intellectualisme des snobs et que digère sans labeur le cerveau des femmes ; ils obtiennent toujours un certain succès. *Esclave* et *La Domination* ne furent point écrits cependant, comme *La Conquérante* et *Le Lac noir*, à l'intention des faibles d'esprit. Lire ces deux livres pour s'amuser serait fort ennuyeux et celui qui les achète sur la foi du mot prometteur, *Roman*,

dont s'égaie leur couverture jaune, sera certainement déçu. Un peu d'intelligence, un peu d'érudition et l'habitude, sinon le goût de la littérature, sont nécessaires pour les comprendre. Et, somme toute, ceux qui les comprennent ne sont pas nombreux. Car l'évolution du roman marche à grands pas depuis *Mademoiselle de la Seiglière* et la forme recherchée, savante, parfois tendue que prend aujourd'hui le moindre récit d'amour déconcerte plus d'un lecteur. Beaucoup regrettent même l'ancienne école, la psychologie haletante de M. Bourget, ou l'admirable simplicité de M. Ohnet, ils déplorent qu'on leur serve des divagations légères sur les bananes et les cerisiers au lieu d'une bonne intrigue terminée par un bon dénouement. Mais pour ceux que l'art pur séduit et que la forme enchante, les œuvres de Mmes de Noailles et d'Houville sont toujours une aubaine.

Il ne faut donc pas juger *Esclave* et *La Domination* comme des romans ordinaires. Le plaisir qu'on éprouve à cette double lecture est d'une essence particulière, plaisir aigu, vif et rapide qui laisse l'âme étourdie et les nerfs agacés. Ces joies mêlées ne valent pas l'impression d'eu-

rythmie que donnent les livres de Flaubert et de France. Elles déséquilibrent un peu ceux qui les savourent trop. Car elles ne comportent pas le sentiment de la perfection. Le roman de G. d'Houville, surtout, mériterait ce reproche. Le bel éclat littéraire et le prestige des couleurs dont fut voilée son insuffisance pourraient créer, mais non maintenir une réputation ; nous avions le droit d'attendre mieux de l'auteur de l'*Inconstante*. L'art du conteur fait, sans doute, pardonner le conte. Mais, il faut le reconnaitre, on ne saurait porter le plus léger intérêt à l'histoire d'Antoine et de Grâce Mirbel si ces héros fantoches évoluaient dans un cadre ordinaire. Grâce à Dieu, les négrillons, les bambous, les bananiers, les oranges produisent d'heureux effets de couleurs sous une plume intelligente et la Louisiane forme un décor suffisamment original et séduisant pour se passer d'acteurs. Je crois cependant que Mme d'Houville abuse du décor. Elle en tire des effets faciles, indignes d'une grande artiste, et compte trop sur la magie des choses et des mots inconnus pour captiver son lecteur. Il est évidemment très curieux d'entendre parler de pamplemousses, de mangos, de pompanos, de palmettos, de

gumbos, de bayous, etc. Mais, à la longue, ces mots qui sonnent, brillent et s'entrechoquent, prennent un faux air de clinquant et laissent des doutes sur leur signification ; on ne sait plus trop s'il s'agit de fruits, de poissons, de fleurs, d'éventails ou de foulards et cela nuit à l'effet général de la vision. Loin de moi l'idée de reprocher à Mme d'Houville le choix de sa mise en scène. Je lui reproche seulement de s'être contentée de la mise en scène et d'avoir pensé qu'un beau cadre exotique suffirait à ses personnages pour les rendre intéressants. C'était une erreur. Il eût fallu dans ce cadre une héroïne vivante et personnelle comme Gillette ou qu'une pensée neuve, une idée riche se dégageât de tous ces effets de paroles et de sons. L'interprétation subjective, originale des choses, comme nous la donne Mme de Noailles, le reflet de l'âme créatrice à travers les paysages et les êtres eût également répondu à nos exigences; mais la personnalité de G. d'Houville est aussi peu saisissable que celle de Grâce Mirbel à travers ces récits mélodieux de la vie créole. Et décidément l'exotisme seul ne suffit pas ; à la longue les pamplemousses deviennent même agaçantes, et banales comme de simples prunes.

Vers le milieu de son roman, l'auteur effectua bien une tentative pour faire jaillir quelques idées de ce murmure endormeur et cristallin des phrases. Une vague théorie de la liberté s'ébauche au cours d'une conversation dans le salon de Mme Mirbel, tandis que, pour ne pas oublier la couleur locale, un petit Anglais, blond comme tous les Anglais, joue au piano des refrains créoles et qu'une négresse appelée Migueline offre des boissons glacées : neige, citron, ananas, fraise. L'esclavage des nègres sert de prétexte à Mme Mirbel pour énoncer cette vérité, triste et certaine, que nous sommes tous esclaves, liés par les invisibles chaînes du chagrin, de la vieillesse, de la maladie, de l'ennui. Mais ce n'est là qu'un faux départ. L'idée meurt en naissant et la seule justification du titre est que l'héroïne, à la fin du volume, retourne comme une esclave à l'amour et à l'amant. Cette conclusion n'offre rien de nouveau. Il en est de même pour tant de frêles petites âmes qui dorment sous l'eau vivante des yeux féminins! En tout cas, j'eusse désiré que la pensée fondamentale, l'éternelle soumission de la femme à la tyrannie masculine, apparût au travers d'un récit plus vigoureux Elle se

dégage mal du fait qu'un Parisien se rendit à la Nouvelle-Orléans pour aller, dans une rue nommée la rue Terpsichore, voir une jolie créole et manger de la jambonlaya.

En dépit de ces insuffisances et de l'abus, déjà constaté, de la note exotique, il faut laisser au roman de G. d'Houville le mérite d'être une œuvre d'art. Et quel art délié, fleuri, subtil dans ces pages toutes baignées de l'odeur des roses, des oranges et de la vanille, où l'on sent frémir l'aile des oiseaux-mouches, s'exalter la blancheur lourde des magnolias et s'alanguir les opulentes rivières, les fleuves que raie l'argent des lianes tombantes ! L'âme sensuelle, frivole et lasse des pays créoles est là tout entière, en chaque chose évoquée. Le ciel violent et bleu, l'ombre allongée des thuyas, des bananiers, des cyprès, le chèvrefeuille et le jasmin où se blottissent les maisons, les œillets jaunes, les citrons lisses, les lacs stagnants et chauds, et les paupières dorées qui voilent au fond des yeux l'éclair rouge du désir, les mains fiévreuses serrées sur l'éventail en feuilles, tout brûle, tout vit de cette âme dont le rythme doux des phrases exhale la volupté. Il faut certainement un génie d'artiste pour

transformer ainsi les mots en couleurs et faire naître tant de rêves, tant de visions du néant même de la pensée. Le style de G. d'Houville est d'ailleurs artificiel, presque mécanique, on le devine façonné par un ouvrier habile qui sait ajuster les rouages et les pièces les plus fines avec une stricte précision. Rien de spontané, rien d'excessif, même dans le choix audacieux de quelques images, l'auteur aiguise ses périodes et choisit ses adjectifs sans jamais perdre le sens initial de l'équilibre. Il en résulte que l'histoire de Grâce Mirbel serait une exquise nouvelle, l'œuvre légère d'un artisan parfait si Gérard d'Houville l'avait voulu. Mais pour un roman, il fallait plus de création ; le style sans l'idée, l'image sans la pensée, l'art sans la vie ne pouvaient nous satisfaire.

La Domination possède heureusement tout ce qui manque à l'*Esclave* : la spontanéité, la fougue, l'inspiration, l'audacieux élan d'une personnalité s'y révèlent à chaque ligne. Mme de Noailles est un des rares auteurs qui se dépensent et se livrent tout entiers dans leurs œuvres ; chacun de ses livres est chaud, vivant, jeune de sa propre vie. On en garde au fond des yeux un étrange éblouissement, comme, jadis,

les pâtres hellènes qui avaient vu sur la grève passer Aphrodite nue. Cette violence magnifique n'est pas toujours comprise, plusieurs jugent qu'elle dépasse ou contredit l'art véritable et qu'un peu plus d'égards pour les traditions académiques serait fort utile à l'auteur de *Le Cœur innombrable*. Je ne pense pas de même. Je crois qu'il est beau de voir la vie orageuse et sans mesure prodiguer son abondance et s'exalter d'être orageuse, d'être sans mesure, d'être la vie. Ainsi nous apparaissent les forêts de l'Inde sacrée, pleines de fleurs énormes et toutes pesantes de lianes emmêlées, où chaque plante, chaque rameau se gonfle d'une sève si chaude et qui semblent sans fin sous le ciel sans fin. Elles ignorent toute mesure et nul art profanateur ne vainquit leur démente liberté ; cependant la sagesse des sages naquit dans l'ombre immense qu'elles étendaient sur le monde. Je n'espère point une éthique de ces œuvres très peu sages qui sont *La Nouvelle Espérance* et *La Domination*, mais qu'importe leur folie, si cette folie est belle ! En tout cas, je ne demanderai pas à Mme de Noailles pour quelles raisons, mystérieuses aux grammairiens, elle s'obstine à

changer le sens ordinaire des mots, à traiter de vagues entités philosophiques comme des phénomènes tangibles et à joindre les plus stupéfiants adjectifs à d'honnêtes et paisibles substantifs. Il est certain qu'appeler l'amour « un divin strabisme de l'âme » semble une comparaison forcée et je reconnais que *La Domination* présente ainsi quelques expressions déraisonnables. Mais cela me choque peu. Car il se dégage de ces excès mêmes du langage et de la pensée une poésie si forte, une telle gloire de jeunesse et de volupté glorieuse qu'on en garde une brûlure d'extase au cœur. Ceux qui ont lu de tels livres ne verront plus jamais le monde comme ils le voyaient. Les couleurs, les parfums, les sons, toutes les forces émanées de la force primordiale, la nature ou l'esprit, leur sembleront changées. Ils ne pourront plus regarder dormir le soir ou s'éveiller le matin avec des yeux tranquilles ; l'odeur du pin amer et du cytise doré, le reflet de la lune mince qui glace l'eau des fontaines, le bruissement doux des ruches et les fleurs soyeuses du cerisier, les fruits tendres et lourds de l'espalier troubleront leur cœur jusqu'en ses profondeurs. Car ils sauront enfin que ces choses merveil-

leuses et légères portent un trésor de volupté, de souffrance et de plaisir et que l'âme est ivre d'elles comme une bacchante du vin sacré.

Pour nous donner tant d'impressions aiguës, il ne suffisait pas de la belle Odyssée, des Bucoliques alertes, ni des souples rondels et des ballades chantantes, ni même des fiévreux rythmes où brûla le cœur de Verlaine. Mme de Noailles doit sans doute à ces œuvres une part de son talent, mais l'ardente vie dont elle imprègne les choses, les heures et les visages vient de sa seule vie, elle fut elle-même son génie, et ses livres, romans ou vers, ne sont que l'épanouissement logique d'une plante humaine, la fleur spontanée éclose d'une personnalité. *La Domination* nous offre, plus accentué que jamais, ce caractère de nette et vigoureuse originalité ; on peut y blâmer quelques fautes de mesure, quelques outrances, un peu de maniérisme et de préciosité, mais je n'en croirai pas moins au parti pris ou à l'inconscience de tous ceux qui nieront le charme, la vitalité, la puissance d'une telle œuvre.

Par une bizarre coïncidence, Mme de Noailles choisit pour *La Domination* le même sujet que G. d'Houville pour *Esclave*. Elle en tire un

meilleur parti. La tyrannie de l'homme sur la vie, les sens et le cœur de la femme, son égoïsme d'intellectuel et le triste esclavage de ses victimes, leur parfaite *amoralité*, leur grâce de fleurs trop douces que brisera fatalement l'orage, toute cette pâle et triste psychologie d'amour, l'histoire d'Antoine Arnault la dessine sans effort, sans labeur volontaire, et cependant d'une façon si intense que nous en gardons une saveur d'amertume et de mort aux lèvres. Il y a là une philosophie plus profonde et plus vraie que celle des psychologues de profession. Certes, le personnage d'Arnault n'offre rien de sympathique, ni même d'original, il symbolise un Don Juan bien connu, le cérébral égoïste, le plus redoutable tyran de la faiblesse féminine. Mais il a le mérite d'être vrai, d'être vivant, et je puis en dire autant des silhouettes, cependant vagues, d'Émilie, de Corinne, d'Élisabeth et de Dona Marie. Elles existent, en effet, ces pauvres créatures, toutes de mystère, de désir, d'inconscience et de douleur, on les trouve nombreuses dans le monde, plus nombreuses que les coquettes sans cœur si chères aux romanciers ordinaires. Car le vieux mythe d'Adam perdu par Ève ne se renouvelle pas si souvent, quoique

les hommes aient une étrange facilité pour s'ériger en victimes de la perfidie et de la cruauté des femmes. Ils clament trop vite que leur intelligence, leur vie, leurs goûts, leurs carrières sont les jouets tôt brisés des oisivetés féminines. Et, sans doute, ces choses arrivent, mais combien plus souvent le martyre de l'amante qui se donna tout entière à l'amour, ne vécut que par lui seul et mourut de le perdre, car elle ne possédait rien d'autre ! Pauvres êtres trop faibles pour les durs jeux de la guerre, de la science et de la charrue, petites idoles sans âme ou petites esclaves sans volonté dont le seul mérite est d'enfanter des hommes et la seule gloire permise de plaire au regard des hommes ! Vos souffrances semblent légères auprès des quelques larmes que versent vos maîtres, et, cependant, vous mourez d'elles !

Mme de Noailles a rétabli, peut-être sans le vouloir, dans son livre, le véritable rôle de l'amante. Elle n'en fit pas un très beau rôle. J'y voudrais une part d'orgueil et de volonté plus grande, mais je ne puis nier que les femmes, devant l'amour, n'ont plus ni orgueil, ni volonté. Elles aiment trop qu'on les aime. « Le contour de leur âme est comme leur regard,

tout cerné de désir et de langueur. » Pour la joie de courber le front sous la caresse d'une main puissante, pour l'ivresse de sentir le cœur de l'amant battre sur son cœur, quelle femme ne se livrerait elle-même et ne livrerait sa vie ? D'ailleurs, dans cette humilité, cette bassesse même, il reste de la grandeur, et j'avoue qu'une vierge austère aux lèvres froides me paraîtra toujours moins belle qu'une Yseult défaillante sous le regard d'un Tristan. Je ne reprocherai donc pas à Mme de Noailles d'être si peu féministe, de mettre le mensonge sur les lèvres de ses héroïnes, la lâcheté dans leur cœur, la frivolité dans leur esprit, le désordre dans leurs nerfs, et de trouver cela très naturel ; le monde est ainsi fait que ces tristes choses sont effectivement naturelles et que beaucoup de femmes n'ont pas de conscience. Les hommes qui en ont davantage s'en servent si rarement ! Du reste, nous avons le plaisir, aux dernières pages de *La Domination*, de voir enfin, non la vertu récompensée, car la vertu n'a rien à faire ici, mais le tyran puni. Antoine aime à son tour et quel prodigieux, quel splendide et violent lyrisme dans le récit de cet amour.

« Il l'aimait, il était près d'elle, il ne savait

plus qu'il vivait. Son silence s'étendait comme un chemin d'argent où les pas de la jeune fille à chaque minute s'assuraient. Jamais une vie avec tant d'obligeance et d'amour ne porta une autre vie... Ils s'aimaient. Ce qu'ils voulaient arrivait, le destin se pliait sous leurs pas et les laissait passer...

« Dans la torture, dans la mort, ils n'eussent connu que la joie. Telle est la force de l'amour. Toute intelligence et toute science se posaient sur leur cœur. Ils savaient et n'oubliaient plus.

« Ils s'avançaient sur le beau tapis des jours comme celui que le prophète appelle « le Désiré des nations ».

« Il ne lui disait pas : « Je vous aime », car ce qu'il sentait pour elle était au-delà des mots et de la forme des pensées ; mais elle lui disait souvent qu'elle l'aimait, parce qu'elle était très jeune, pas assez pleine encore pour le silence... Ils possédaient plus qu'on n'attend. Lui pensait : « J'ai un empire » Elle pensait : « J'ai un empire. » Quand ils disaient : « Voici le soir », c'étaient comme s'ils avaient de leur propre volonté amené le soir sur la terre. »

Je ne pense pas qu'il soit possible d'exprimer mieux et plus fortement la royauté de l'amour.

Comment, après avoir savouré cette vie, cette audace, cette plénitude, pourrait-on lire les fades strophes de Lamartine ou ne pas trouver frivoles les chants de Musset, faux et choquants les dithyrambes de Rousseau, de G. Sand, de Balzac, de tous ceux qui peignirent leurs amours ou des amours au lieu de se prosterner devant l'Amour et de dire : Voici le dieu, il est ainsi ! Même nos auteurs contemporains, dont un nervosisme et une culture aigus affinèrent cependant les intuitions, n'ont jamais trouvé de pareils accents. Ils ont parlé de l'amour en hommes et suivant leurs souvenirs ou leurs observations, en y mêlant une intellectualité savante, exquise assurément, mais qui les empêcha souvent d'être vrais. Ils n'ont pas vu que l'amour voulait un culte et qu'on parlât de lui, non comme d'une aventure, mais comme de l'Éros, maître et dieu, dont les yeux reflètent le monde et qui porte sur ses lèvres l'ardeur de tous les baisers, de toutes les larmes, de toutes les ivresses de l'humanité ! Mme de Noailles, grâce à son génie de femme, a compris cette volonté divine. Elle s'agenouille, avec le geste auguste et soumis d'une prêtresse, devant le cher adolescent dont les bras étreignirent la

beauté dormante de Psyché. Elle exhale devant lui l'encens des rythmes voluptueux, elle le revêt de pensée comme d'une pourpre éclatante, elle lui apporte dans ses mains enfantines tous les sourires, les parfums, les rayons, les ombres des paysages, toutes les fleurs des jardins, les étoiles de la nuit, en lui disant : Voici ton bien, tout cela ne vit que de toi, tout cela t'appartient, tu es l'âme, la force, la beauté, le plaisir de toute chose ! Et c'est pourquoi ses livres sont baignés d'un souffle religieux, beaux comme des voix de prophètes qui annonceraient à l'univers un éternel Messie, c'est pourquoi le désir et la vie gonflent ses vers comme la sève gonfle des branches en fleurs, c'est pourquoi nul avant elle ne fut digne de nous apparaître comme un prêtre de l'amour, comme celui qui sait, montre et proclame la force du dieu. Cela seul vaudrait à Mme de Noailles un rang d'honneur parmi les écrivains de tous les temps, l'amplitude et la puissance d'une telle conception dépassant de beaucoup les idées particulières des poètes et des romanciers en général.

Mais, s'il faut louer la pensée, n'oublions pas que la forme en est digne, rappelons-nous les paysages et les villes dont l'âme âpre ou sen-

suelle frémit sous le regard de l'artiste, toute cette beauté des voluptueux décors qu'elle érige autour de ses héros, toute cette vie ardemment psychique dont elle magnifie les lumières et les choses. Le style de Mme de Noailles est comme une colombe ivre d'espace qui plongerait des plus hautes cîmes dans les plus doux abîmes et porterait sur ses ailes tous les frissons, tous les parfums des airs. Je n'en veux pour preuve que les dernières pages de *La Domination*, racontant, avec un si curieux mélange de réalisme et de poésie, la mort d'Élisabeth, ou ces pages du début, ces quelques lignes sur la guerre et la patrie, si généreuses, si violentes, si pleines de pensée, que Barrès lui-même n'écrivit jamais rien de supérieur.

« Hélas ! songeait Antoine, qui m'éclairera sur ces deux nécessités de l'être, l'intelligence et la colère ? L'intelligence repousse la guerre, elle lui dit : « Tu n'es pas seulement haïssable et révoltante, mais tu es puérile, petite et difforme. Vois tes folies et ton désordre : une demi-journée d'héroïsme, quelques heures pendant lesquelles des hommes guettant et traquant d'autres hommes comme on traque un renard ont eu les joues chaudes, les sens aigus, l'em-

portement des enfants qui luttent, et les voici, morts à vingt ans, dans le cimetière éternel, dans la paix funèbre des frais cyprès, des faibles roses...

« C'est fini. On ne leur porte point des nouvelles de la bataille. Ils ne sauront pas si l'ennemi est vainqueur. Ils sont là et l'ennemi aussi est là et ils reposent ensemble.

. . . . . .

« O jeunes hommes ! dont les os nus entassés sur la dalle froide dans les caveaux de Bazeilles forment une litière de roseaux durs, ne pouviez-vous point espérer de la vie un sort plus tendre ? Vous n'avez rien connu, ni les loisirs, ni les beaux songes, ni l'amour, et si vous avez aimé la guerre et votre cher héroïsme, hélas, quelle paix chez les morts. Comme il fait sombre et quel silence !

« Oui, pensait Antoine, que la vie soit sainte et sacrée, qu'elle coule comme un fleuve ardent.. Mais voici, cloué au mur, faible et froissé le drapeau de mon pays, et je meurs si on y touche. Je dis : On ne touche point à moi, on ne met point sa main sur mes yeux, sur ma bouche sans que je me lève et tue. O cher honneur, honneur divin ! »

De telles citations n'ont pas besoin de commentaires. Cependant, puisqu'il faut la critique auprès de l'éloge, j'avouerai que la lecture de pareilles œuvres laisse l'âme énervée, triste et n'apporte pas, comme je le disais plus haut, le sentiment de la perfection. Elle ne peut fortifier nos tendances spirituelles, je crains plutôt qu'elle ne les affaiblisse et que plusieurs ne l'accusent d'être démoralisante. Comment lire en effet, *La Domination*, *La Nouvelle Espérance* ou *Le Visage émerveillé* sans qu'une blessure nous reste? Toute cette vie trop intense, trop bouleversée, toute cette ardeur d'orage déprime et lasse ; le besoin d'une éthique saine, d'une pensée logique et ferme, d'une souveraine espérance en résulte plus profond. Ces beaux temples élevés au dieu de l'amour renferment des autels rouges d'une flamme trop vive et la noble eurythmie de la sagesse ne soutient pas leurs voûtes. Pour s'agenouiller dans l'ombre odorante qu'ils épandent, il faut être jeune et plein de songes, ébloui et fort sous la force et l'éblouissement de la vie, avec des yeux qui brillent d'avoir fixé le soleil, une bouche qui rit d'avoir goûté le baiser. Il faut sentir en soi la puissance du printemps, la gloire de la lumière,

la résistance du marbre et la souplesse de l'eau, il faut être joyeux comme une aube avec un cœur tendre, voluptueux et plein de promesses comme un soir d'or. Mais pour les yeux flétris par les larmes, d'autres clartés sont nécessaires, pour les cœurs épuisés sous le poids d'une vieillesse longue et d'un chagrin trop lourd, tant de vie et d'abondance épuisent encore. Détournez-vous de ces fleurs violentes, vous qui cherchez la paix dans vos douleurs, fuyez les prêtres et les chantres d'Éros, craignez le délire et la folie de ceux qui voulurent trop vivre et trop aimer. Il leur arrive de méconnaître la vie et de ne plus en comprendre la beauté saine et triste, pour l'avoir trop pressée sur leur bouche et sur leur cœur ; il leur arrive de profaner l'amour pour l'avoir adoré d'une adoration trop humaine. Allez vers d'autres pensées, vers des œuvres plus calmes et plus pures, celles que vous donnent les Sages dont les mains tiennent le thyrse, vers les œuvres qui sont profondes, tranquilles, douces comme la mort.

II

Mme MARCELLE TINAYRE

Les femmes menacent décidément de rivaliser avec les hommes dans le domaine du roman. Les « authoress » s'y révèlent chaque jour plus nombreuses. Du torrent grandissant de cette littérature féminine, trois noms se dégagent, ceux de MMmes de Noailles et d'Houville, et, depuis quelques années, celui de Mme Tinayre, seuls écrivains dont les cerveaux délicats et complexes peuvent être opposés sans désavantage à des cerveaux d'hommes. Quel roman, en effet, nous donna des émotions plus aigües que *La Nouvelle Espérance* et *La Maison du péché* ou le sentiment d'un art plus raffiné, plus savoureux que *L'Inconstante ?* De quelle plume masculine jaillirent un chant d'amour et de

volupté plus ardent que *La Domination*, un poème plus éclatant de jeunesse et de grâce que *Le Visage émerveillé*, ou, simplement, un appel vers la vie, spontané, sincère, éloquent, comme *Avant l'amour* et *La Rebelle* ?

Une force, une vérité supérieures m'apparaissent même dans ces romans de femmes. Ils déterminent une forme de pensée, jusqu'alors inconnue, une *autre* littérature, quelque chose comme de la vie rajeunie et recommençante éclose des anciens verbes. Ils traitent des questions habituelles : l'amour, l'adultère, le mariage, le flirt et se contentent de sujets épuisés cent fois par Daudet, France, les Margueritte, Prévost, etc. Cependant, quelles différences, quels changements nous remarquons en eux ! Ils sont d'une ardeur passionnelle, d'une sincérité, d'une violence auxquelles des livres amers et vrais comme *Notre Cœur* et *Le Lys Rouge* n'ont jamais atteint. Ils gardent sous la plus riche ornementation littéraire une magnifique simplicité. Leur seul but est de clamer la vie et la passion avec une force exaltée, une conviction qui pénètrent et meurtrissent. Aucune opinion préconçue, aucune thèse philosophique ou sociale ne les alourdit ;

pas davantage ils ne cherchent à se faire satire des mœurs contemporaines, porte-voix de la morale ou de l'anarchie, apothéose de l'union libre ou du mariage Ils n'expriment rien d'autre que la joie des étreintes, l'âpreté des larmes d'amour et le divin éclat des yeux qui les répandent, le vertige des baisers et la profondeur labourée du cœur où s'abattit le désir. Ils sont les voix d'Eros, des voix qui appellent aux chères extases et tremblent d'ivresse en les disant. Même dans des œuvres, en apparence de virtuosité pure comme *Esclave* ou *l'Inconstante*, cette orientation unique de la pensée féminine s'impose et le triomphant amour se dégage encore de toutes ces jongleries littéraires, de toutes ces intrigues habilement tissées où Gillette et Grâce Mirbel laissent s'enchevêtrer leurs petites âmes. De là l'inconscience superbe, la richesse de vie, le naturel, la ferveur qui distinguent, ces livres de femmes, des femmes seules étant capables de sentir et de raconter la plénitude et l'éternité de l'amour. Jamais les hommes ne pourraient se déprendre ainsi du joug philosophique, de la tyrannie de l'idée et résumer la vie en un chant de volupté. L'esprit scientifique et scolaire, l'habitude de raisonner,

la multitude des intérêts divers où s'émiette leur existence ne permettraient pas une concentration si absolue de la pensée et du rêve sur l'amour. Les romans signés par Mmes de Noailles, d'Houville et Tinayre réalisent l'idéal du vrai roman. Ils le libèrent pour la première fois du joug des idées, l'arrachent de ces écoles tendancieuses où d'illogiques apôtres en faisaient autre chose que le roman, autre chose que l'amour. Ils sont une nouvelle et merveilleuse création du genre. De là encore leur supériorité dans le monde des œuvres féminimes ; les autres romancières, archéologues, philosophes, peintres de mœurs ou défenseurs de thèses, se voulant des cerveaux d'hommes et suivant d'un pas servile les chemins déjà tracés au lieu d'être simplement les prêtresses d'Aphrodite.

Mme Marcelle Tinayre, plus complètement même que Mme de Noailles, a rempli sa mission de chanter Kypris victorieuse, sans daigner s'occuper du reste de l'univers. Cependant, elle ne révolutionna pas les habitudes du public et les dogmes des critiques, à ses premiers romans, comme le firent les auteurs de *La Nouvelle Espérance* et de l'*Inconstante*. Son *Oiseau d'orage* parut sans affoler personne.

Cet oiseau, d'ailleurs, avait le vol timide, le plumage terne et ne laissait guère prévoir l'éclosion d'un talent. *Hellé* mérita, quelque temps plus tard, d'être au nombre des ouvrages couronnés par l'Académie française. Mais, quand je songe que *La Neuvaine de Colette*, *Sur le Seuil*, *La Peur de vivre*, et même, ô sanglante ironie, *Serge Panine* et *Volonté*, obtinrent ce privilège, je n'ose en féliciter Mme Tinayre, ni croire son livre meilleur à cause de cette couronne trop semblable aux roses blanches des premières communiantes. Le même tendre symbole de candeur et de vertu ne fut point accordé à *La Maison du Péché*, œuvre dont les hardiesses annulaient, paraît-il, la valeur littéraire. Toutefois, le public se montra plus équitable que les Quarante. Il accueillit *Hellé* sans passion et *La Maison du Péché* avec un sincère enthousiasme. Je me souviens moi-même des émotions profondes que m'apporta la lecture de ce roman et comme, à travers les pages où chancelait l'âme terrifiée d'Augustin de Chanteprie, j'entendais éclater les voix libératrices, le rire souverain du bel Amour. O cher Amour ! Eros divin dont les mains si cruelles et si douces s'enlacent aux

mains légères de la Jeunesse, seule vérité, seul absolu que gardent nos cœurs broyés sous tes beaux pieds, vertige du monde, splendeur et vie de la vie, quelle douceur de te voir louer, enfin, avec des mots aigus, violents et clairs comme tes flèches d'or ! Et quel hommage à tes puissances que ce livre où, malgré l'agonie de sa conscience et ses prières au Dieu chaste et jaloux du jansénisme, un homme, un croyant meurt pour n'avoir plus aux lèvres ta saveur de péché !

L'histoire d'Augustin et de Fanny Maloré n'est rien d'autre, en effet, qu'une longue glorification de l'amour. Toute l'ardeur du roman vient du conflit de deux âmes et de deux volontés courbées par la passion. D'une part, un janséniste, élevé par une mère et des instituteurs rigides, dont la conscience envoûtée, le cœur infirme et tremblant, se débattent sous les chaînes meurtrières des dogmes ; de l'autre, une de ces héroïnes souvent mises en scène par nos romancières, créature de grâce et d'instinct, lyre passionnée vibrante à tous les souffles. Entre ces âmes trop contradictoires, on devine la lutte amère, et comment l'ennemie redoutable de l'Eglise, la femme, chair impure,

serpent maudit, monstre apocalyptique, imposera finalement son triomphe au seuil même de la mort. Le sujet fut traité plus d'une fois, en particulier, par Mrs Humphry-Ward dans *Helbeck of Bannisdale*, mais nul n'en fit jaillir une œuvre ardente et savoureuse comme celle de Mme Tinayre. Quelle différence entre cette *Maison du péché*, où la vie coule à flots et les discours si pauvrement philosophiques ou les pâles fadeurs admirés jadis dans *Mademoiselle la Quintinie*, et l'*Histoire de Sybille !* Impossible de chercher une thèse, une métaphysique, ni même l'exposé d'un problème moral dans ce récit concentré sur un seul fait, la rencontre de deux âmes et de deux désirs entravés dans leur élan par un dogme religieux. L'art de l'écrivain fut de rendre si vrais, si vivants, le caractère angoissé d'Augustin, sa hantise de l'enfer, son agonie en aspirant sur la bouche de Fanny le miel délicieux du péché, les troubles et les terreurs où palpite son amour, et, près de lui, la chaude et saine jeunesse, le cœur exalté de vie, la conscience simple de l'amante. La psychologie morbide du héros fut analysée cependant avec une précision chirurgicale. Ce pauvre cerveau ma-

lade, peuplé de songeries mystiques et de désirs charnels, est bien le cerveau d'un enfant, d'un vaincu, de ce que nous appelons brutalement « un raté », triste destin des hommes qui voulurent faire les anges. Augustin possède une âme de poète et le cœur d'un grand amant, mais il y joint la sensiblerie puérile d'une bonne sœur éprise d'imageries pieuses et de vulgaires symboles, une conscience de prêtre et des idées d'ascète. En donnant des fleurs à son amie, il évoque les mystiques jardins de l'Eglise, ces champs célestes où les moissonneurs, en cornettes et en frocs, nouent des gerbes de prières. « Mettez ces roses à votre » ceinture, elles me rappelleront la croix » rouge que les religieuses portaient sur leur » cœur. » Et plus loin : « Rappelez-vous les » effusions du *Mystère de Jésus...* » Enfin, quand sa conscience éclairée lui montre le péché dans l'amour et le regard de Satan au fond des prunelles féminines, il cherche encore à mettre d'accord ses instincts d'homme et sa foi misérable avec l'inconscient jésuitisme de ceux qui n'osent pas vivre et ne veulent pas mourir. La silhouette farouche de sa mère, croyante impitoyable dont l'aveugle doctrine

prône un Yahvé féroce, avide de sang et de larmes, le visage mystique et glacé de Forgerus, les yeux candides comme ceux d'une vierge en porcelaine que Mlle Cariste ouvre avec volupté sur les fleurs dorées des autels et les lignes suavement haineuses du *Pèlerin*, le rire sceptique de Barral, tout concourt à donner une vie presque tangible, une émouvante réalité à ce milieu, témoin du martyre d'une conscience. Mais que le livre serait amer et pénible, évocateur de misères et de mensonges seulement, si la voix chantante de Fanny, sa grâce romantique, ses doux yeux d'amoureuse n'éclairaient pas le tableau sinistre ! Et quel soulagement de la voir se dresser, toute tremblante de jeunesse et de passion, exaltée comme une force déchaînée de la nature, devant ceux dont les âmes sèches et les credos étroits ont terrassé son rêve ! « Que venez-vous faire entre nous ? » Tourmenter cette pauvre âme avec ces mots » vains et vides dont vous l'avez étourdie pen- » dant dix ans ?... Ah ! vous savez vous en » servir de votre Dieu !... Vous avez pu manier » l'esprit d'un enfant, lui montrer partout le » vice, salir dans sa pensée la femme et l'amour ! » D'un homme vous avez fait un halluciné, un

» infirme, incapable de vivre et d'aimer. Mais
» je suis venue, moi, et j'ai détruit votre œuvre
» abominable, car j'étais les bras qui étreignent,
» les lèvres qui brûlent, le cœur qui aime et
» qui souffre. J'étais la vie, j'étais l'amour !
» Allez, j'ai marqué Augustin d'une empreinte
» que vous n'effacerez pas avec l'eau bénite et
» les saintes huiles, je suis entrée en lui, je suis
» son âme, je suis sa chair ! Absente ou pré-
» sente, je le possède ! »

Est-il possible d'exprimer avec une éloquence plus chaude les forces de l'amour en lutte avec un faux idéal de devoir et de religion? Et le décor vaut la tragédie. Le vieux château de Chanteprie, nid de jansénistes où veillent les durs regards des portraits ancestraux, le paysage « aux molles vallées, aux plaines nuancées » d'azur », la petite citée féodale, toute pleine d'ombre et de silence, et cette exquise *Maison du péché*, longue, basse, délabrée sous ses dentelles de vignes, avec ses hauts tilleuls et son étroit jardin, quel sol favorable aux pas unis de l'amour, de la crainte et de la mort ! Sur la masse des romans modernes, le livre s'enlève comme une rose pourpre sur un parterre, avec un éclat de volupté, d'orgueil, de

puissance et de vie dont bien peu de ses rivaux peuvent soutenir la gloire.

La Maison du Péché est considéré généralement comme le meilleur ouvrage de Mme Tinayre. Il approche, en effet, de la perfection. Mais pour mon compte, et malgré ses infériorités littéraires, je lui préfère *Avant l'Amour*, œuvre plus passionnée, plus vibrante encore, plus âpre et dont la vérité psychologique ne saurait être dépassée. *Avant l'Amour* est l'histoire d'une jeune fille ; cependant les jeunes filles n'oseront en avouer la lecture. Car le livre est trop sincère, trop vivant pour plaire à leurs mères. Il ne s'inquiète point des convenances, des fausses blancheurs, des puériles ignorances dont nous avons ouaté la frêle pensée des vierges. Il ne met point en scène une héroïne gracieuse et blonde, au regard de biche, de colombe ou de cygne dont le corsage orné de violettes ne fut jamais soulevé par le battement d'un cœur et qui rêve du mariage comme d'une aimable promenade avec un prince nuageux, le long d'une allée de carton, entre des fleurs de papier et des vapeurs d'encens. Marianne Taverly n'a pas cette conception simpliste de l'existence. Elle

a lu Flaubert, Balzac et Musset, comme d'ailleurs, la plupart de ses contemporaines. Elle a fait sa première communion sans éprouver la moindre nostalgie d'un paradis tout blanc où chantent des anges harpistes autour d'une vierge en plâtre. L'âme de Jeanne d'Arc ou de Bernadette n'habite pas son jeune corps ardent et sain qu'anime l'obscur désir d'Eros. Elle touche à peine à ses dix-sept ans que les instincts de la femme s'éveillent et clament en elle et que toutes les coquetteries, tous les regards, les frôlements, les souririres séducteurs lui deviennent des armes famillières dont elle use sans scrupule. Cela déjà nous emmène loin du type classique, cher aux fournisseur de la « Bibliothèque de ma fille », très loin des gentilles poupées de cire dont la bouche ronde et rose sait à peine dire « Monsieur » aux jeunes gens bien pensants qu'on reçoit chez leurs mères. Mais Marianne ne se contente pas d'être coquette. Elle tombe amoureuse du premier homme qui lui parle musique et littérature avec une voix câline et des yeux prometteurs. L'écroulement de ce rêve lui laisse un cœur plus affamé, une volonté plus âpre de vivre sa vie de

femme et de connaître l'amour. Sans séparer encore cet idéal imprécis de sa sanction naturelle, le mariage, elle sait cependant fort bien que ce n'est point le foyer, la maternité, la tendresse conjugale auxquels aspire son rêve. Elle veut obscurément des joies moins calmes, le frisson du désir, les vertiges des caresses, l'orgueil de défaillir sur un cœur affolé d'amant. Sa soif d'aimer est si grande qu'elle écoute sans résistance les premières déclarations, un peu brusques cependant, de Maxime Gannerault. Or, ce Maxime est une sorte de Julien Sorel, hautain et farouche, dont la conscience atrophiée ignore tous les scrupules ; il reçoit de l'argent d'une femme, change de parti politique suivant les nécessités de l'heure, vend sa plume et ses opinions, en un mot se conduit généralement comme un vaurien. Mais il affiche un cynisme courageux, l'impudeur de ses vices et sauve un orgueil intact de tous les naufrages ; ses fautes cessent même de sembler vulgaires tant il les pare de bravoure et de sincérité. Enfin il possède un visage énergique et fier, un corps robuste, des prunelles d'or où brille une double flamme d'intelligence et de sen-

sualité et ce don d'aimer avec autorité, passion et profondeur qui séduit les cœurs instables. L'amour entre Marianne et lui fait éclater de la haine. Ils se heurtent comme deux forces ennemies, se méprisent, s'injurient, se maudissent dès que leurs lèvres et leurs mains se séparent. Cependant la passion réelle de Maxime conquiert peu à peu l'âme indocile de la jeune fille et dans le duel exaspéré de leurs volontés le jour vient où elle est vaincue. Ce jour-là, sans comprendre la gravité de l'acte, inconsciente et aveugle, elle se donne tout entière. Le livre ne conclut pas positivement. Maxime s'en va chercher fortune au-delà des mers et racheter dans l'exil ses nombreuses fautes. Mais Marianne l'attendra ; elle sait qu'il lui reviendra, qu'il sera l'époux de son choix, le bonheur tant rêvé, et que leurs deux cœurs fidèles, sûrs désormais l'un de l'autre, ne connaîtront plus de séparation.

On voit que les habituelles lectrices de Guy Ardel ou de Champol comprendraient mal *Avant l'Amour*. Cependant il faut bien le dire, si Marianne n'est pas *la* jeune fille, elle est, du moins, *une* jeune fille, une créature vivante,

une âme, et non pas un insaisissable flocon, une entité vague comme les héroïnes traditionnelles qu'on nomma des oies blanches. Elle représente un type réel et bien plus commun dont se rapproche, à l'insu des familles et du monde, beaucoup de ces jeunes personnes auxquelles leur éducation ne permet que l'étude de Corneille et du *Catéchisme de Persévérance*. Maxime et elle sont des âmes faillibles, des cœurs aisément dévoyés, des caractères sans vraie noblesse, ils ont une jeunesse trop ardente, une morale trop lâche et bien peu de scrupules quand la passion les prend. Mais le germe d'une conscience travaille en eux, et, de leurs vies souillées, l'amour profond, triste et glorieux, fera de la lumière et de la beauté.

La même puissance s'affirme dans *La Rançon* où l'amour transforme une jolie mondaine, sans vertus ni vices particuliers, en épouse héroïque, capable de tous les dévouements, comme elle l'eût été, sous d'autres influences, de toutes les lâchetés. Josanne, dans *La Rebelle*, incarne encore cette conception féminine, chère à Mme Tinayre. Elle est de celles qui se donnent à leur rêve, corps, âme et cœur, avec franchise, et sans restriction ; aucune théorie progressiste

ne la pousse aux révoltes, elle aime, elle est aimée, que lui faut-il de plus pour mépriser les lois sociales et l'opinion? Dans son adorable dédain de tout ce qui n'est pas l'amour, elle montre tant de noblesse et de sincérité, que les doutes et la jalousie mêmes de son amant finissent par s'évanouir. Quand on rapproche pour les étudier ensemble, ces quatre héroïnes : Fanny, Marianne, Jacqueline et Josanne, leur identité psychique se révèle au moins attentifs. Elles ne sont plus des femmes, mais la femme, celle dont les yeux violets, bruns ou bleus forment le miroir divin où l'amour se penche, corps souple, cheveux soyeux où s'aimantent les caresses, Eve brûlante et fatale que Dieu créa pour Adam. Elles aparaissent d'abord frivoles, coquettes, changeantes, ayant l'âme complexe et diverse, la bonté fugitive, esclaves du monde et du mensonge, mais le royal amour, profanateur des corps, fait jaillir de leurs âmes une claire virginité, elles deviennent tendres et simples, avec des cœurs d'enfants, des yeux de cristal et des lèvres sincères où la passion épanouit de la candeur. Dans cette conception du type féminin, Mme Tinayre fit preuve d'une science psychologique supé-

rieure à celle des disséqueurs d'âmes dont nous eûmes *Le Disciple*, *Le Jardin secret*, l'*Evangéliste*, et tant d'autres romans plus ou moins bien pensés. Ses héroïnes sont plus près de la nature et de la vérité. Car, au fond, cette énigme tant creusée, ce mystère infini de la femme, terreur des églises, désespoir des philosophes, rêve éternel des poètes, une femme seule encore peut le comprendre et le révéler. Seule, elle n'appellera point ses sœurs : ange, démon, sphinx, serpent, lis, colombe ou limon, suivant les circonstances. Elle sait que ces termes extrêmes, tant usés par les hommes, n'ont point de sens général et, qu'en réalité, la femme est simplement un cœur, une chair, une âme d'amour. Oui, les forces radieuses qui jetaient les déesses de l'Olympe aux bras des bergers possèdent et mènent toujours les pauvres mortelles. Leurs consciences, leurs vertus, leur foi, comme leurs vices et leurs ignorances, ne sont, la plupart du temps, que l'œuvre de l'amour. De là, l'intense vérité des livres de Mme Tinayre, cette vie chaude qui anime ses créations et le caractère étonnant de réalité dont elle marque les visages. Ses romans sont l'histoire de l'amour féminin, de

l'amour absolu, inconscient et dominateur, tel qu'Eve, au paradis, l'éprouva pour Adam ; ils ne sont rien d'autre, et de cette simplicité vient toute leur perfection.

Quant au style de l'écrivain, spécialement dans *La Rebelle* et *La Maison du Péché*, j'en admire surtout la docilité souple, son adaptation parfaite à la pensée directrice. Il est sans prétention ni maniérisme, plein de clarté, de poésie, de grâce vive ou languissante et d'un art aussi spontané, aussi naturel que le verbe chanté d'une prêtresse de Lesbos. On n'y trouve pas l'ardeur géniale épanchée dans *La Nouvelle Espérance* ou *La Domination*, ni les subitilités, l'élégance et l'acuité des pages de *L'Inconstante*. Mais il atteint son but d'une marche aisée et sûre, les paysages et les êtres s'y reflètent avec une précision délicate, un charme doux et pénétrant, l'impression du *vécu* s'en dégage à chaque ligne. La violence passionnée du sujet ne l'empêche jamais d'être simple, frais et clair. De plus, Mme Tinayre possède le don rare du dialogue et le sens aigu du pictural, l'âme des choses lui apparaît aussi nettement que l'âme des visages. Je n'en veux pour preuve que sa vision du vieux château de Chanteprie

ou cette évocation du soir sur les rues provinciales de Chartres : « L'ombre grise submergeait « les façades à pignon, les toits bleuâtres et « bruns, les arbres rares. Mais la cathédrale « énorme et légère, s'affinait, s'élançait, offrant « à Dieu ses flèches inégales qui retenaient à « leurs pointes un dernier reflet du jour. L'om- « bre pourtant les enveloppa des porches aux « galeries et l'*Angelus*, colombe du crépuscule, « descendit de la tour plus haute, à travers « cette ombre, lentement... ».

Evidemment, il manque peu de chose à Mme Tinayre pour devenir un grand écrivain. Et déjà il ne lui manque rien pour être un admirable romancier, le plus clairvoyant et le plus équitable de tous nos psychologues de la femme.

III

Mrs HUMPHRY WARD

Les romans anglais ne soulèvent pas en France le même intérêt que les romans russes ou les drames suédois. Leur psychologie n'offre pas ce caractère d'exotisme qui nous séduit dans les œuvres de Tolstoï et d'Ibsen, les défauts de composition et d'unité y choquent davantage, faute d'une originalité de pensée suffisante pour les faire oublier. Ces récits où le thé, le vin, la Bible et l'amour légitime tiennent la première place nous ennuient rapidement ; des fadeurs célèbres comme *l'Héritier de Redcliffe*, *John Halifax*, *Orgueil et préjugé* ne peuvent satisfaire que les mentalités britanniques et protestantes. Nous connaissons cependant beaucoup d'œuvres du même genre. La collection

des « Romans rouges » et des *Tauchnitz* nous a révélé tout un groupe d'authoress moralistes : l'honnête et pieuse Miss Yonge, la romanesque Julia Kavanagh, deux fanatiques méthodistes, les Wetherell, l'inoffensive Rhoda Broughton, des nullités comme Mrs Hungerford ou Mrs Alexander et la bonne Miss Carey. Mais ces écrivains surannés n'intéressent plus que les vieilles dames et les enfants. Leurs œuvres sont un mélange d'innocence et de passion, de poésie religieuse et de science scolaire sans le moindre alliage de philosophie. Les mêmes personnages s'y retrouvent infailliblement. D'abord la jeune fille, sentimentale, ardente, aux rougeurs et aux larmes continuelles, d'esprit rêveur et cependant judicieux, irréprochablement chaste, quoique toujours dans les bras d'un jeune homme dont elle embrasse les lèvres. A côté d'elle, le héros, pasteur juvénile et fougueux qui chante des psaumes à sa fiancée ou jeune aristocrate, officier, médecin philantrope, naturaliste suivant les cas, mais toujours lauréat d'Oxford et mystique par la grâce d'une conversion subite, quand le premier volume ne le montre pas déjà l'œil noyé de séraphisme. Au second plan, les mères de famille, érudites,

autoritaires, dévouées, uniquement occupées de la paroisse et de leurs enfants, amoureuses à cinquante ans comme à dix-huit, mais de leurs maris seulement. Ces derniers jouent un rôle médiocre. Ils meurent ou voyagent le plus souvent et ne tiennent la scène qu'à condition de devenir veufs et de rester seuls à la tête d'une nombreuse famille ou chargés d'une fille unique. Quelques figures d'intrigantes, de coquettes et de vieilles demoiselles complètent la série. L'action évolue sur ces données psychologiques avec une lenteur majestueuse, interrompue régulièrement, soit par le lunch ou le service du dimanche, soit par la mauvaise santé des héros qui ont toujours mal à la tête et, de temps en temps, la scarlatine. Il faut deux ou trois volumes pour narrer ces détails et conduire le lecteur au dénouement, c'est-à-dire au mariage ou à la conversion prévus.

Le roman français, dont la structure logique et forte exige une idée mère, de l'érudition, de la fantaisie et, surtout, une irréprochable facture, dispose mal à goûter ces peintures de la vie familiale. Comment les lecteurs de Flaubert, France et Maupassant les apprécieraient-ils ? Pour eux, le roman est un art exigeant une

technique et de la virtuosité ; pour les Anglais, il n'est qu'un mot, synonyme de conte moral ou d'histoire amusante. Georges Éliot, Dickens et Currer Bell eux-mêmes, malgré leur supériorité, n'ont eu qu'un instant de gloire en France et leur influence sur notre littérature demeure à peine saisissable. L'ironisme et *l'humour* anglais ou américains nous échappent également, peu de Français connaissent le Dickens de *Pickwick*, pas un n'apprécie Mark Twain ou Bret Harte ; quant à Kipling, tout le monde en parle et peu le comprennent bien. Les romans scientifiques de Wells et les *Mémoires de Sherlock Holmes* restent seuls vulgarisés par les revues et les éditions à soixante centimes, l'impersonnalité de ces œuvres et le fantastique mêlé à leur philosophie permettant du moins qu'elles nous amusent. D'autres écrivains, actuellement célèbres à Londres, indiquent une évolution certaine, mais nous les évitons, pour la plupart comme obscurs et prétentieux. Impossible de juger, par exemple, l'œuvre de Georges Meredith, nul n'ayant le courage de la lire ; celle de Mary Corelli, non moins appréciées, il y a quelques années, dans le public anglais, nous ennuie encore plus. Le

talent de Thomas Hardy est moins dédaigné, il ne manque ni d'originalité, ni de poésie, mais les lenteurs de l'action, l'importance donnée aux détails inutiles, l'abus du romanesque découragent nos sympathies pour *Jude l'Obscur* et *Tess d'Urberville*. Reste Georges Moore dont le roman réaliste, *Esther Waters*, obtint les éloges de la critique française ; cependant *Evelyn Innes*, *Sister Téréśa*, *The lake* révèlent bien les vices de composition habituels aux livres anglais et ne témoignent guère de la culture parisienne dont se gorifie leur auteur. Benson est plus indigeste encore, L. Malet généralement illisible, Sarah Grant connue seulement par *The heavenly Twins*, Atherton ignorée, malgré ses dons réels d'observateur et de psychologue. En somme, les ouvrages de Mrs Ward me paraissent seuls accueillis parmi nous comme s'ils venaient d'une plume française. Ce n'est pas que Mrs Ward évite toujours certains défauts signalés déjà dans le roman britannique : l'allongement démesuré du récit, le dédain de la facture et de la forme, la médiocrité de l'intrigue, l'exagération romanesque, la frayeur puritaine du terme osé, de la situation scabreuse et de la vérité nue. Mais ces défauts sont moins

Universitas BIBLIOTHECA

nombreux, moins apparents chez elle et rachetés par des qualités de psychologue, une tendance aux idées générales, un don de l'observation qui témoignent d'un cerveau bien organisé. Mrs Ward nous séduit, d'ailleurs, par une certaine grâce française résultant des conceptions littéraires et des modèles psychologiques qu'elle nous emprunta. J'ignore si cette influence fut volontairement subie ; en tous cas, Mrs Ward ne niera pas que *La fille de Lady Rose* naquit des cendres de Mme du Deffand et de Julie de Lespinasse, que *Mademoiselle la Quintinie*, l'*Histoire de Sibylle* et *La Maison du Péché* ont des rapports étroits avec *Helbeck of Bannisdale*, enfin que la jolie Kitty Ashe personnifie la Parisienne dans toute son amoralité de coquette et d'impulsive. La composition de ces livres, plus forte et plus sobre, témoigne également d'une hardiesse acquise hors de l'école anglaise. Ainsi qu'*Eléanor* et *Marcella*, ils sortent de la filière traditionnelle. On y trouve des intrigues bien charpentées, des psychologies complexes et fouillées avec soin, des idées sociales et philosophiques, des cas de conscience intéressants. L'amour s'y révèle tel qu'il est, comme les forces mêlées du sentiment et de la

sensation, non comme un échange de baisers perpétuels, mais si chaste qu'il n'en résulte aucune suite, pas même un souvenir dans l'âme des embrassés. *Le Mariage de William Ashe*, intitulé sans aucun motif dans la traduction, l'*Erreur d'aimer*, dut même effaroucher ses lecteurs britanniques, l'adultère y jouant un rôle et certains chapitres révélant des intimités conjugales. Il faut se souvenir, en effet, que la critique ne s'exerce pas à Londres avec la même tolérance qu'à Paris. Elinor Glyn fut comparée à Gyp et Rhoda Broughton à Zola chez leurs compatriotes ; en France, elles nous paraîtraient tout au plus une Marie-Anne de Bovet douée de pudeur et de talent et une Zénaïde Fleuriot spirituelle. L'*Erreur d'aimer* ne choqua personne sous notre ciel indulgent. On en fit même un certain cas. William Ashe parut une vigoureuse personnification du gentleman et de l'homme politique dont la conscience tout anglaise ignore les transactions et les mensonges. Le caractère tourmenté, tendre et faible de Kitty, son histoire simple et tragique n'intéressèrent pas moins que l'étrange psychologie et la décevante carrière de Julie, l'homonyme de Mlle de Lespinasse. Allégé de son

dénouement théâtral et de deux cents pages inutiles dans le second volume, le livre eût mérité tous les suffrages. Je lui préfère, pour mon compte, *Helbeck of Bannisdale,* l'histoire de ce catholique intransigeant dont l'âme se révèle si douloureuse, fléchissante sous le joug du prêtre et le désir de la femme. Il y a dans ce livre une remarquable étude de la mentalité catholique et de la domination cléricale sur les consciences indécises. Le caractère sain et généreux de l'héroïne s'y oppose habilement à l'esprit monacal et terrifié d'Helbeck, comme la force vivante de l'amour et de la jeunesse, comme la nature rebelle au joug en lutte avec la puissance du dogme. Je regrette que Mrs Ward, toujours favorable aux dénouements dramatiques, ait terminé ce conflit par un suicide. Cependant la mort de Laura n'est pas un illogisme, les développements du récit l'imposaient et l'on n'imagine guère une autre solution à cet antagonisme entre Eve et l'Eglise. Dans *Eléanor*, l'auteur revient aux mêmes sujets quoique d'une manière indirecte, et, cette fois, sans sortir de l'étude du clergé. L'histoire de son inoffensif et doux abbé persécuté par les jésuites est d'une éloquence touchante et laisse

une ardente admiration pour la liberté de penser. Mais la valeur du livre réside dans l'analyse psychologique, dans le relief et la vérité, donnés aux caractères d'Eléanor et de son infidèle ami. Les premiers chapitres sont une mise en scène magistrale de l'homme de lettres égoïste, vaniteux et séduisant dont la parole musicale et fleurie enchaîne le désir féminin. *Marcella* me semble une œuvre moins homogène et surtout moins intéressante qu'*Eléanor*; je dirai la même chose de *Sir Georges Tressady*, dont la lecture me laissa sans émotion, ni plaisir.

Quant au dernier roman de Mrs Ward, *La carrière de Fenwick*, je l'entendis louer par des lecteurs compétents, mais je ne parviens pas à lui trouver des qualités supérieures. Le livre est ennuyeux, défaut terrible pour un roman. De plus il n'offre pas un caractère, pas une personnalité sympathique, et l'action y languit désespérément durant la periode de vingt années accordée à son développement. Fenwick est un artiste, un peintre original, mais sans fortune, situation banale dont l'exposé nous trouble peu. Une occasion « d'arriver » lui étant offerte, il quitte sa femme en se gardant bien de dire

pourquoi et prend pied dans un milieu d'artistes et de gens du monde où, pour des raisons non moins mystérieuses, il se laisse présenter comme célibataire. Cette conduite étrange est découverte, naturellement, par Phœbé, l'épouse délaissée. Or, Phœbé, que les premiers chapitres révèlent comme une tranquille petite femme, d'intelligence moyenne et de cœur tendre, devient subitement énergique et passionnée ; l'apparente trahison de Fenwick lui fait prendre la résolution de fuir le toit conjugal et elle disparaît avec sa fille pendant quinze ans. Fenwick, le premier moment de colère et d'émotion passé, se console, aidé par le succès et par l'amitié d'Eugénie de Pastourelles, un de ces anges féminins dont le mécanisme d'automate suffirait à rendre intolérables la vertu et les auteurs qui la décrivent. Mais, suivant l'ordre des choses, la fortune et le succès changent de caprice et délaissent un jour le malheureux artiste. Il se met aussitôt à regretter sa femme et sa fille. Heureuse coïncidence, Phœbé se livre en même temps à des remords tardifs, pleins d'à-propos. Elle se rend compte au bout de quinze ans de ce qu'avait vu le lecteur au bout de trois pages, que sa fuite indiquait une

détermination peu justifiée, et revient d'Amérique dans l'intention de rejoindre Fenwick. Il était temps, l'infortuné regardait déjà ses pistolets. L'angélique Eugénie achève de mériter des ailes en opérant le rapprochement des deux époux et la fille de Fenwick témoigne d'un étonnement légitime à se voir tout-à-coup pourvue d'un père : cependant comme elle est aussi pourvue d'un fiancé canadien, cet épisode n'ajoute qu'un intérêt médiocre à sa vie. Phœbé et son mari, un peu stupéfaits d'abord de se retrouver sous le même toit, en arrivent bientôt au recommencement de la lune de miel. Tout cela est prévu d'avance et gagnerait fort à ne remplir qu'un volume. Cependant le caractère d'arriviste de Fenwick, le milieu mondain où ses allures plébéiennes soulèvent de discrètes tempêtes, les figures de collectionneurs et d'artistes qui l'entourent sont bien pris sur le vif et dépeints avec talent. On oublie même les invraisemblances de la situation en suivant quelques-unes des phases où elle entraîne le héros. Mais les cas de conscience qui font tout l'intérêt d'*Eléanor* et d'*Helbeck of Bannisdale*, les aventures passionnantes racontées dans *La fille de Lady Rose*, l'ardente

psychologie de Kitty Ashe ou de Mrs Boyce, la mère de Marcella, sont des souvenirs fâcheux quand on lit *La carrière de Fenwick*. Le livre paraît d'autant plus long et fastidieux qu'on s'attendait à mieux. J'ignore si Mrs Ward voulut traiter une fois de plus la thèse développée dans *Femmes d'artistes*, montrer que le mariage est une entrave et une absurdité dans le monde des bohèmes. En tout cas, elle ne prouve rien et ne tire pas même un bon parti de son sujet. La languissante figure d'Eugénie l'hynoptisait sans doute, car le récit ramène continuellement ses ondes monotones aux pieds de cette fade beauté et il en résulte des à coté, des digressions non moins ennuyeuses qu'hors de propos. Cette lenteur allemande est décidément caractéristique de l'esprit anglais. Mrs Ward y échappe d'ordinaire plus que les écrivains, filles de pasteurs, dont nous avons cité les noms, mais *La carrière de Fenwick* demande une revanche de son talent. Je voudrais aussi qu'elle renonçat,— et tous les romanciers anglais avec elle,— à intercaler des citations, des phrases et des mots français dans ses récits. Ces invasions sur le terrain de notre grammaire sont trop souvent fâcheuses.

Miss Kavanagh, les Wetherell, Miss Yonge, Mrs Oliphant, Mrs Wood et Miss Carey défigurèrent ainsi notre ortographe et notre langue comme pourraient le faire des nègres. Mrs Ward suit ce déplorable exemple avec non moins d'erreurs à son actif. Elle qualifie sans hésiter de « toupé » la coiffure à la mode d'une jolie femme. Je ne vois pas la nécessité de ces perpétuels emprunts. Les Anglais ont plus de mots que nous dans leur vocabulaire et leurs poètes témoignent de la richesse et de l'éloquence de ces mots quand on veut bien en tirer parti. Chez nous, à l'exception de M Paul Bourget dont l'anglais est beaucoup meilleur que le français, nous n'empruntons guère que les expressions : *tea gown*, *garden party*, *home*, *ticket* et *plum cake* à nos voisins d'Outre-Manche. Ils feraient bien d'imiter cette réserve ou d'apprendre notre langue.

De ces considérations hâtives, il résulte donc que Mrs Ward est un cas d'exception et que le roman suédois, italien ou allemand s'adapte mieux aux mentalités françaises que le roman britannique. Je ne sais s'il faut en accuser les traducteurs dont la tâche est certainement difficile et ingrate. Je crois plutôt que l'intensité et

la richesse de notre vie littéraire nous ont rendus trop exigeants : il nous faut le roman chef d'œuvre, une psychologie savante, des épithètes miraculeuses, des images et des phrases étincelantes comme un flot où s'avivent les lumières éparses. Nous n'avons plus le goût assez simple, le cœur assez pur pour vouloir qu'on nous raconte des événements et des choses ordinaires, l'histoire quotidienne d'une famille, l'amour innocent d'un pasteur pour une jeune fille ou une honnête veuve. Nous demandons des mots précieux, des idées vastes, tout le ciel éperdu de la pensée, rayé par le vol des chimères. Et cela prouve combien nous sommes vieux.

IV

H. SIENKIEWICZ

(QUO VADIS)

Certains livres obtiennent un succès difficile à comprendre. Ils sont pleins d'idées vulgaires, dénotent un talent médiocre et provoquent cependant l'enthousiasme le plus sincère. Des chefs-d'œuvres passent dédaignés près d'eux ; on applaudit *Gens de la Noce* et le sourire de *Clio* reste incompris. Les philosophes expliquent de telles aberrations. Si je faisais partie de leur glorieuse phalange, je discuterais la psychologie des peuples et des époques, le rôle des circonstances et des événements, leur action sur l'œuvre étudiée, les affinités probables entre cette œuvre et « l'état d'âme » de ses lecteurs ;

puis, je découvrirais qu'un livre ordinaire passe pour génial quand il a l'heureuse chance de naître à propos. Et je suis tentée, sans l'aide des logiciens, de résumer par cette banalité mes impressions sur *Quo Vadis*.

L'œuvre de Sienkiewicz dut, en effet, son étrange vogue aux faveurs du hasard. Passionnée, vibrante, très chrétienne, elle est née dans une époque de scepticisme et d'indifférence : la loi des contrastes lui assurait un triomphe. Beaucoup trouvèrent en elle le reflet des croyances passées, le mirage de vérité qu'on implore aux heures d'angoisse, quand la certitude fait place au doute. En faut-il davantage pour susciter l'admiration ? Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas, et le succès, dans ce monde, est une affaire de sentiment où l'intelligence n'entre pas toujours en cause. Sans nier complètement les mérites de *Quo Vadis*, je crois donc permis de les discuter, je crois même qu'on peut n'y rien voir d'extraordinaire.

L'histoire de Vinicius et de Lygie se passe aux premiers temps de l'ère chrétienne. La lutte de l'Église et du paganisme est un sujet vieilli, souvent fastidieux, mais il prête aux

développements littéraires ; les poètes et les rhétoriciens y trouvent matière à disserter. Massacres de vierges blondes, torches humaines flamboyant sous le ciel noir, lions rugissant dans l'arène, fleuve rouge, fleuve de sang et de larmes s'épandant sur les roses de la terre païenne ; quel tableau pour un écrivain ! Poètes, patriciens, courtisans, juifs sordides, apôtres, martyrs, bourreaux, toutes les figures et tous les genres peuvent se décrire à cette occasion, et les antithèses abondent sous la plume du narrateur. Deux sociétés sont en présence. L'une a savouré la poésie divine, héritage des Grecs ; de beaux esprits, de grands artistes y survivent auprès des jouisseurs et des courtisanes. Le côté brillant de la vie est son partage, elle chante l'hymne de l'amour parmi les senteurs des myrtes, à l'ombre des temples de marbre où sourit, clémente et douce, Aphrodite Cythérée. L'autre a recueilli la parole sainte, la parole d'un divin prophète, elle souffre, jeûne et prie à cause de cette parole. Les uns se couronnent de fleurs et boivent le vin rose des coupes, les autres, vêtus de bure, s'agenouillent dans les ténèbres des catacombes. Si l'on ajoute à ces tableaux faciles le person-

nage traditionnel de Néron, le doux visage de l'apôtre Pierre et l'ardente figure de Paul, le sujet d'un ou de plusieurs livres se trouve préparé sans grand effort d'imagination. L'œuvre d'art se fabrique ainsi comme un petit gateau. Au lieu des formules employées dans *La Cuisinière bourgeoise* : Prenez des œufs, du lait, de la farine, du beurre, dosez, mêlez et servez chaud, on pourrait dire : Prenez Tacite, Suétone, Renan, imaginez quelques incendies, quelques massacres, un petit roman, dosez, mêlez et servez chaud.

Je m'empresse d'ajouter que les meilleures recettes ne produisent rien de mangeable si le cuisinier n'est pas bon. M. H. Sienkiewicz a trop de talent pour confectionner un mauvais plat ; dans une certaine mesure son livre doit plaire et je l'ai vu plaire à des intelligences très délicates. Par malheur *Quo Vadis* eut l'audace de naître après l'*Antechrist* et l'axiome célèbre est toujours vrai : « Le génie égorge ceux qui le pillent ». On peut objecter, sans doute, que Renan lui-même n'a rien inventé, Suétone fut l'inspirateur de son œuvre et le personnage historique de Néron existait avant lui. Mais une différence sépare le

révélateur du copiste, c'est par la vision de Renan, c'est par l'*Antechrist* que nous avons connu les splendeurs et les misères de la décadence païenne. Il était dangereux de recommencer son œuvre.

L'auteur de *La Vie de Jésus*, comme tous les hommes de génie, fut un *voyant*. Il pénétra le domaine de l'histoire, mais pour l'élargir; il se servit des textes, mais pour les révéler. Nous lui devons la compréhension d'un monde. Avec une âme de philosophe, il eut des yeux de prophète ; sa pensée, vaste comme un rêve, fut lumineuse comme une inspiration, ses paroles, graves et douces, eurent la solennité des choses éternelles. Il suffit de lire son œuvre pour voir quel don merveilleux d'intuition guidait ses travaux, ses recherches et ses traductions même. Les deux plus féconds royaumes de l'histoire, les civilisations grecque et juive, sont l'univers magique dont il posséda la clef. Chacun sait de quelle vivante lumière il entoura l'âme mystérieuse d'Israël. Seul, il comprit vraiment, l'angoisse révoltée de Job, l'ironie de l'Ecclésiaste, la fraîche poésie du Cantique et la beauté douloureuse des Psaumes. Il devina le secret de la

Sulamite, de l'amante aux yeux clairs comme les étangs d'Hesbron. Près d'une Jérusalem féroce, il évoqua le sourire des campagnes galiléennes et pressentit de l'amour, du rêve dans le cœur farouche de la race juive. Les imprécations, les anathèmes, les appels au meurtre, les cris de haine lancés vers Jéhovah ne le troublaient pas : ses yeux voyaient fleurir les narcisses de Saron et passer sur les flots, les barques de Béthsaïda. La terre où vécurent les apôtres, la terre miraculeuse s'illumina d'un jour nouveau sous le rayonnement de sa pensée; son œuvre, de l'aveu même de certains exégètes, fut une révélation.

Comme Isrëal, Athènes et Rome nous sont devenues familières grâce à l'étonnante vision du poète. L'âme grecque, l'âme vibrante et lumineuse de l'Hellade frémit tout entière dans les *Études d'Histoire religieuse*, la Rome stoïcienne et la Rome voluptueuse de la décadence s'immortalisent dans *Marc Aurèle* et l'*Antechrist*. Tout le génie de Renan fut cette intuition des passés historiques. Quel narrateur, quel philosophe osa comme lui, et cela sans outrager la vérité, d'un fait obscur, déduire des conclusions précises, d'une silhouette

vague, composer une figure, d'un mot recueilli parmi cent autres, écrire un livre entier ? Les textes furent dans ses mains ce qu'est la matière inerte dans les mains du sculpteur, il arracha du bloc une triomphante statue. Pour comprendre le mystère enchanteur et divin de l'Antiquité, c'est vers lui qu'il faut aller d'abord; comme la verge de Moïse, sa plume a fait jaillir l'eau vive du rocher dur et nous lui devons une source féconde, une source inépuisable de rêve et de beauté.

Je ne saurais en dire autant de M. Sienkiewicz. Inspiré de Suétone et de Tacite, l'auteur de l'*Antechrist* nous révéla l'histoire ; mauvais copiste de Renan, l'auteur de *Quo Vadis* n'a rien révélé du tout. Son livre nous apprend seulement combien il faut se défier des jugements dogmatiques. Il serait difficile en effet, d'écrire un ouvrage plus débordant d'illusions et de parti pris que le fameux *Quo Vadis*. Malgré une certaine érudition, M. Sienkiewicz ne respecte ni les faits, ni les dates ; dominé par ses croyances personnelles, il résume en une période de quelques années, une révolution morale qui demanda des siècles pour s'accomplir. Son dernier chapitre, racon-

tant le suicide de Néron, se termine par ces lignes : « Et désormais, des hauteurs du Vatican, règne sur la ville et le monde la basilique de Pierre ». Il serait aisé de combattre, l'histoire en main, cette affirmation prématurée. Mais tout le volume est composé suivant la même ligne de pensée. On croirait, en le lisant, que le christianisme a passé comme un ouragan sur le vieil univers pour le détruire, le bouleverser et le mettre à neuf sans lui laisser le temps de se reconnaître. La réalité dément cette façon de voir. Les religions changent avec les désirs et les besoins d'une société ; tant qu'elles répondent à ces désirs, elles demeurent vivantes et fortes comme un instinct. Quand la société se désorganise et que d'autres aspirations s'éveillent en elle, les vieilles croyances font place à des idées nouvelles, mais le règne de ces idées exige, pour s'établir, une transformation complète du milieu. Or, il est difficile qu'une société change aussi rapidement qu'une institution et renonce en cinq minutes aux convictions dont plusieurs siècles s'étaient nourris. L'Évangile eut un succès moins prompt que le roman de M. Sienkiewicz. L'histoire de Julien l'Apostat reste une preuve entre mille de la

vitalité profonde du paganisme, de son étrange puissance sur le cœur des poètes, des philosophes et des guerriers. D'innombrables générations lui demandèrent, non seulement le rêve et l'illusion, mais la sagesse et la vérité. Comme les enfants, les rhapsodes et les femmes, les fils de Pythagore et de Platon n'ont-ils pas adoré Zeus et reconnu sa voix dans l'orage ? Comme eux, aujourd'hui, nous cueillons les fleurs éternelles, la science, la beauté, l'art, les fleurs païennes écloses sous le soleil d'Apollon. M. Sienkiewicz a l'air de croire que les discours de Paul, l'incendie de Rome et la mort de Néron suffirent pour déterminer le triomphe des ascètes sur les artistes et l'effondrement de cet univers féerique du paganisme. Au IIe siècle cependant les cultes anciens prenaient une force nouvelle au contact des religions d'Egypte et d'Asie. La haute morale du Portique les laissaient vivre, ils faisaient partie de l'enseignement philosophique et les satires charmantes de Lucien choquaient alors plus d'un esprit crédule et superstitieux. C'est avec le secours du temps, grâce à l'œuvre patiente des années, grâce au sentiment de justice et d'humanité

qui germait dans les consciences, grâce surtout à l'influence des écoles grecques, que la parole du Christ est devenue féconde. La gloire de l'Evangile n'a pas résulté des supplices et de l'exemple des martyrs. Toutes les religions ont eu leurs martyrs et le triomphe du catholicisme en suscita, parmi les hérétiques, des milliers dont M. Sienkiewicz ne parlera jamais. Il est bien inutile de faire des héros et des victimes avec tous les chrétiens ; en réalité la voix de Jésus n'avait pas besoin de ces sanglantes proclamations. Elle transforma le monde par sa beauté propre et fut écoutée seulement le jour où les âmes eurent besoin d'elle. Les martyrs jouèrent le rôle d'une faible minorité ; le christianisme eut des hommes politiques, des théoriciens, des organisateurs dont l'œuvre détermina son succès d'une manière moins poétique, mais plus efficace que le supplice des Blandine. M. Sienkiewicz ne tient pas compte de ces vérités. Il veut asséner la gloire de l'Évangile comme un coup de massue bien appliqué sur nos cerveaux et peu lui importe si nos idées, notre raison demeurent en bouillie après cette exécution. Son œuvre était facile. Mettre deux

sociétés en présence, l'une à son aurore, l'autre à son déclin et faire la comparaison, équivaut à proclamer la supériorité d'un adolescent sur un vieillard. Pour juger le paganisme, il ne faut pas l'étudier à l'époque de sa décadence. Il faut le voir à l'heure radieuse de son éclosion, quand le sanctuaire d'Apollon s'élevait au bord de l'Isménus, quand les vierges, pour consacrer à Zeus leurs âmes simples et leur pureté, s'enfermaient dans les temples austères de Dodone. Il faut se rappeler ces aèdes, ces guerriers, ces êtres ignorants du mal et du péché que « l'usage des coupes profondes et les doux accents de la flûte (1) » suffisaient à rendre heureux.

Quand l'influence corruptrice de Rome s'exerça sur le monde, la religion dépravée déjà par les cultes orientaux, se rabaissa naturellement au niveau des mœurs. Doit-on, pour cette raison, oublier la sereine innocence des premiers âges, l'ardent et profond symbolisme des cultes orphiques ou, simplement, la sagesse charmante et naïve de ces païens qui demandèrent à la vie ce qu'elle peut donner de meilleur :

(1) Sophocle. *Agamemnon*.

l'amour, les fleurs, le rêve, la musique et la beauté ?

M. Sienkiewicz est poète, il devait donc subir l'éblouissement de l'antiquité. Ses meilleures descriptions, ses seules pages dignes d'être admirées sont imprégnées d'un souffle païen: malgré lui son œuvre dégage un charme profane et tout puissant. Deux héros nous intéressent dans *Quo Vadis*, Pétrone et Néron, les représentants du paganisme. Le personnage d'Ursus est ridicule autant qu'absurde, Vinicius et Lygie ressemblent à n'importe quels convertis des premiers siècles, l'admirable visage de Paul manque de relief; seuls l'apôtre Pierre et le vieux Chilon possèdent une réelle personnalité. L'action se déroule avec suite, mais combien de fois languirait-elle sans Pétrone et Néron ! La figure tragique et puérile de l'empereur, la figure spirituelle du philosophe existaient déjà par l'*Antechrist* ; cependant M. Sienkiewicz les a décrites avec assez de force et de précision pour qu'elles nous captivent encore. Lui si fervent, si chrétien, manifeste surtout du talent dans la peinture de ce qu'il réprouve. Il raconte bien, sans doute, les massacres et l'incendie de Rome, mais *Les Derniers*

jours de Pompéï et *Fabiola* nous émeuvent davantage. L'éternelle description de ces martyres vaut moins que celle des orgies romaines, des festins où le vin brille parmi les roses. Enfin, s'il est une page admirable dans *Quo Vadis* nous la trouvons dans le chapitre racontant la mort du paganisme, la mort de Pétrone s'en allant, parmi les fleurs, en baisant les lèvres d'Eunice, vers la sombre éternité. Faire l'apologie du christianisme n'en fut pas moins le seul but de M. Sienkiewicz. C'est inconsciemment que, grâce à son imagination riche et puissante, il fut charmé par l'esthétique du paganisme. Il voulait, en réalité, nous prouver que les disciples de Paul étaient tous des anges et les amis de Néron tous des vauriens. Il s'affligerait de penser que son livre évoque la magie de l'antiquité, la douceur des collines fleuries de temples et de statues. Il se demanderait pourquoi le tableau des massacres et des supplices, la vision sanglante des chevalets de torture ne font pas oublier le ciel hellénique, ce grand ciel où passait les colombes d'Aphrodite aux rêves d'or. Et peut-être, navré d'avoir si bien imité Renan, condamnerait-il les meilleurs chapitres de son roman.

Pour nous, ces chapitres sont beaux comme le reflet d'une œuvre infiniment plus belle, et nous aurions mauvaise grâce à reprocher aux échos de n'être que des échos.

Cette opinion, je le crains, semblera malveillante, mais il est possible de la justifier par de vieux axiomes. En littérature, ces axiomes nous apprennent que l'antithèse est un procédé facile dont il faut se méfier, l'approbation du gros public lui étant toujours assurée. Ces mêmes axiomes répètent que le talent doit redouter la comparaison avec le génie. Ils nous suggèrent encore que le roman historique, étant esclave des faits, des dates et des textes, n'a pas seulement pour tâche de refléter des idées personnelles et des convictions. Je n'attaque point d'ailleurs, faute de capacités suffisantes, l'érudition de M. Sienkiewicz ; je crois simplement que cette érudition n'est pas celle d'un philosophe ou d'un penseur, mais d'un bon écolier. L'abus des terminaisons en *um*, la connaissance des mœurs et des coutumes d'une société, la mise en scène d'un grand nombre de personnages célèbres ne prouvent pas qu'on possède le sentiment de l'histoire, la vision juste de l'humanité, l'intuition des consé-

quences morales et philosophiques d'un fait. C'est pourquoi, tout en admettant le mérite de *Quo Vadis* dans une certaine mesure, je pense que ce livre tant aimé, tant discuté, ne saurait s'appeler une œuvre d'art. Et je regrette que le génie slave, si grand, si prodigieux encore avec *Résurrection*, n'ait pas manifesté sa puissance et son originalité dans le roman de M. Sienkiewicz.

V

M. M. MARGUERITTE, M. PAUL BOURGET

(« L'EAU SOUTERRAINE » ET « L'EAU PROFONDE »)

Quand on écrit un livre, un roman surtout, la composition du titre est parfois plus laborieuse que celle du sujet. La vie, en effet, même découpée en tranches aux troisièmes pages des journaux, offre une matière littéraire abondante et variée ; des enlèvements, des suicides, des crimes, des vols, des adultères en nombre suffisant pour alimenter l'imagination du romancier. Mais il faut rajeunir ces vieux thèmes, leur imposer des variations, les annoncer au lecteur comme entièrement nouveaux. Tel est le rôle difficile du titre. A bien déterminer ce rôle, à trouver la formule suggestive qui doit assurer

la vente de son livre, il arrive qu'un auteur dépense tout son talent. Ce fut le cas pour M. M. Margueritte et M. Bourget quand ils écrivirent *L'Eau souterraine* et *L'Eau profonde*. Les deux livres parurent en même temps, baptisés presque de la même façon, ayant épuisé dès la couverture, toute l'imagination de leurs auteurs. Quelle saveur dans ces mots dont le sens vague permet toutes les suppositions : *L'Eau souterraine*, *L'Eau profonde* ! On lit les deux romans rien que pour savoir où nous mèneront des flots si mystérieux et comment, toujours fraternels, ils aboutiront au même point. La déception, hélas, ne se fait guère attendre. Le plaisir de la lecture demeure borné aux titres, à l'attrait du problème qu'ils suggèraient. De pareils courants, du moins, n'offrent rien de dangereux et chacun peut les suivre sans crainte d'aller vers les abîmes et les tempêtes. Ils ne mènent pas à cette mer de vertige et de lumière qui est la pensée. Ils se gardent bien de cacher des profondeurs. Aucun soleil ne se reflète en eux, aucune fleur précieuse et riche n'étoile leurs bords. Le mystère même qu'ils annonçaient, n'a rien d'intéressant, voir de pareils livres signés Margueritte et Bourget m'étonne

davantage. Mais il faut s'attendre à tout après *Le Jardin du roi*, *Vers la lumière*, *Monique* et *L'Étape*. Enfin, puisqu'il y a mystère, ou, du moins, intention de mystère, que veulent dire ces rébus ? Pour M. Bourget, l'eau profonde est l'image d'une âme individuelle, âme de jolie femme bien entendu ; pour MM. Paul et Victor Margueritte, l'eau souterraine symbolise l'âme de la race. Je ne dirai pas ces énigmes cruelles parce qu'elles renferment des banalités décevantes. L'une fournit à M. Bourget l'occasion de citer de l'anglais, l'autre permet aux Margueritte d'écrire une jolie page, la dernière du roman. Contentons-nous de ces avantages. Et sachons le reconnaître, *L'Eau souterraine* et *L'Eau profonde* n'ont d'autre rapport que leur manque de saveur ; il faut s'y résigner.

Il y a quelques années, les frères Margueritte nous donnèrent *Les Deux Vies*, une œuvre humaine, sincère et vraie où se retrouvait le talent dépensé dans *La Force des choses* et que vivifiait l'amour hautain de la justice. Ce roman nous apportait des idées, chose rare, mais j'y voyais encore un témoignage de repentir, il me semblait destiné à faire pardonner *Vers la*

lumière et *Le Jardin du roi.* Hélas ! je me trompais, le noble désir de l'expiation ne troublait pas les frères Margueritte puisque *L'Eau souterraine* a vu le jour, récidive du péché fatal, le péché d'insignifiance. Car l'histoire d'Aïcha ne vaut guère mieux que celle de Claudine et de Rose. Son unique mérite est de nous donner quelques détails sur le caractère arabe, de même que l'unique originalité de l'héroïne est d'avoir une étoile bleue tatouée sur le front. Le roman (est-ce bien un roman ?) nous parle, en effet, de l'Algérie. Burnous, méchoui, Coran, voiles, tapis, yeux noirs, teints bruns, ciel bleu, maisons blanches, moka, cigarettes, je crois que tout y est. Nous sommes bien en Algérie. Au fond, pourquoi pas en Egypte ? Les frais de couleur locale eussent été les mêmes, pyramides en plus. Mais ne discutons pas les intentions des auteurs. Aïcha est la fille d'un grand chef arabe. Par politique, son père lui fait donner une éducation française. Elle épouse un Français, frère d'une amie de pension. Jusqu'àlors, rien d'étonnant. Patience, voici des événements, la vie d'Aïcha se complique. Sa belle-sœur meurt, son mari meurt, sa belle-mère meurt, son père

meurt. Triste concours de circonstances. Pas d'enfants, il aurait fallu les faire mourir aussi ; MM. Marguerritte ont le sens de la mesure, et redoutent de forcer la note macabre. Rendons-leur cette justice qu'ils dédaignèrent même la supposition d'une épidémie pour expliquer tous ces désastres : accident, maladie, chagrin, vieillesse, ils fournissent une cause à chaque enterrement. Donc, n'ayant plus d'affections, plus de liens en France, Aïcha revient en Algérie où elle reprend, peu à peu, les goûts, les habitudes, la religion de sa race ; par excès de conscience elle atteint même l'obésité. « Ame invisible, eau souterraine », disent les auteurs. Nous les croyons sur parole. Mais que serait devenue cette âme invisible sans le jeu de massacre auquel se livrèrent MM. Margueritte ? Avec une belle-mère, une belle-sœur, un mari, l'histoire nous laisse supposer qu'Aïcha serait restée Française et maigre. Alors ? L'influence de la race ? L'eau souterraine ? Jusqu'où va la thèse ? Il me semble que rien n'est prouvé.

Au point de vue psychologique l'œuvre n'existe même pas. A peine un profil de Si Salem, le père d'Aïcha ; des noms français, des noms arabes, une grand-mère qui aime son

petit-fils, deux jeunes filles qui se marient, un veuf qui pleure, une veuve qui se console, voilà le roman, ses personnages et leur psychologie. On se demande pour quel public un tel livre fut écrit. Les intellectuels et les lettrés s'occuperont sûrement d'autre chose, et je voudrais bien être de leur nombre. Mais les mères de familles le donneront à leurs filles et les jeunes femmes se rendront compte, à cause de l'édition *Fèmina*, qu'il fut écrit pour elles. Ah, pauvres femmes ! Comme elles sont dupes ! On leur persuade que la vie roule autour d'elles, que les grands chefs-d'œuvre, les vastes rêves sont inspirés par elles, que le travail, l'effort, l'idée ont leur sourire pour but. Et quand il s'agit de faire de l'art ou de la littérature à leur intention, tout ce qui est banal et pauvre sort immédiatement des cerveaux, on les inonde de photographies, de romances et d'histoires enfantines, bonnes pour fausser le goût d'une pensionnaire. En musique, du Delmet, en peinture, des fleurs sur abat-jour, en philosophie, le *Catéchisme de persévérance*, en littérature, *L'Eau souterraine* ! Voilà leur bagage intellectuel. Fénelon laissait plus de marge aux capacités féminines. Mais, cette fois-ci, MM. Mar-

gueritte n'eurent pas tout le succès qu'ils espérèrent. Les jeunes femmes trouvent *La Vie heureuse* ou *Femina* plus amusantes que *L'Eau souterraine*, à cause des illustrations. Restent les éditeurs Mame toujours en quête de « livres de prix » pour les fins d'années scolaires. *L'Ile mystérieuse* est trop vieilli, *Quo Vadis* trop scabreux, puissent les créateurs d'Aïcha se souvenir des collégiens !

L'Eau souterraine garde cet avantage sur *L'Eau profonde* que le style en est facile et sans prétention.

Il fut un temps où j'aimais les romans de M. Bourget. J'étais très jeune. Je savais mal la grammaire et mes idées philosophiques manquaient d'envergure, je les recevais toutes faites du manuel de M. Fonsegrive. Mais je les croyais profondes et sans limites. C'est pourquoi *Le Disciple* m'enthousiasma. Je crus pénétrer dans la haute littérature et ressentis la même joie fière que M. Bourget à pénétrer dans la Haute Vie. Plus tard, j'éprouvai des fraternités spirituelles avec Dorsenne et Claude Larcher, mes « états d'âme » acquirent de l'importance. Puis, je connus Flaubert, A. France, Maupassant et je changeai d'idoles ; ainsi le musée d'antiques

fait oublier le magasin d'objets d'art. Je garde cependant une sympathie pour *Mensonges*, et, pour les *Essais de psychologie contemporaines*, les *Etudes et portraits*, les *Sensations d'Italie*, une admiration sincère. Mais depuis *Recommencements* j'ai perdu tout espoir de revenir à mon ancien culte. D'abord le fait que M. Bourget s'obstinait dans la nouvelle me parut une erreur de direction, quelque chose comme une automobile butant sur une vitrine ou s'égarant avec fracas dans un parterre. Puis *Monique* et l'*Etape* achevèrent de me décevoir. Au lieu d'un converti à la langue française nous avions un converti au traditionnalisme ! Cela devenait cruel. Heureusement l'évolution fut riche en suprises. Changements à vue comme au théâtre. Naguère les héroïnes de M. Bourget avaient toutes des amants, c'était inévitable comme les jupons de soie molle et les bas à coins brodés. Elles n'en restaient pas moins de fines créatures, aux fines chevilles et aux fins sentiments. Les maris ? Néant, M. Bourget ne s'indignait que des trahisons envers l'amant. Maintenant la note change. Voyez Monique, et Brigitte dans l'*Etape*, quels lys d'autel et combien ces vierges sont chastes !

elles poussent la modestie jusqu'à manquer totalement de personnalité. Et Valentine dans *L'Eau profonde* ! Elle est ennuyeuse, très ennuyeuse, je l'avoue, mais elle aime son mari, elle a des enfants, elle est bonne, belle, tendre, charitable, toutes les vertus lui font cortège et nous ne pouvons manquer de reconnaître qu'elle forme avec sa rivale le piquant contraste de la femme légitime et de la maîtres, l'une fière et pure, l'autre jalouse et vicieuse. Où donc, par parenthèse, ai-je déjà vu ces termes : femme légitime, maîtresse, mari infidèle, mari perfide, etc. ? N'est-ce pas dans *Serge Panine* ? Il est évident que de dire : « la maîtresse était très nerveuse en « allant chez la femme légitime », suppose deux situations psychologiques et toute la honte du péché, tandis que : « Jeanne allait chez Valentine » ne suppose rien du tout. Mais M. Ohnet nous avait déjà révélé cet habile procédé de mise en scène, et je ne croyais pas qu'il ferait école. Enfin, passons. Donc, après *Le Disciple*, *Mensonges*, *Crime d'amour*, *L'Irréparable*, etc., voici le musée des honnêtes femmes. Pourquoi sont-elles en cire comme au Musée Grévin ? J'en connais d'autres,

celles de Fogazzaro par exemple, qui semblent les vivantes gardiennes d'un temple de lumière et qu'on ne peut entrevoir sans les admirer. Mais M. Bourget n'est point Fogazzaro. Il paraît mal à l'aise en décrivant les floconneuses et liliales blancheurs qui sont ses derniers états d'âme. On dirait que ses croyances nouvelles le gênent comme des souliers trop neufs, je crois qu'il les adopta sans les essayer suffisamment. *L'Etape* témoignait déjà d'une adhésion hâtive à des doctrines mal vérifiées. Quand on étudia toute sa vie les boudoirs, les toilettes et les adultères des femmes du monde, il est dangereux de passer sans transition à l'analyse des vertus intransigeantes, des théories républicaines et des caractères bourgeois. Croire ne suffit pas pour convaincre. Il faut encore raisonner. M. Bourget dédaigne d'approfondir ses idées et d'examiner celles des autres ; il lui semble plus facile d'accumuler les mots, les pages et les fautes de français que d'extraire d'une pensée tout ce qu'elle peut contenir d'erreurs et de vérités. Dans une remarquable étude intitulée *Les Grands convertis*, M. Jules Sageret lui prouva sans effort qu'il discutait sur le vide et parlait avec assurance et pompe

de l'inconnu. Je n'ai plus à constater ce fait démontré. *L'Eau profonde*, d'ailleurs, n'y ramène pas. Il y est si peu question d'idées ! En revanche, voici les blasons, les parchemins ressuscités. C'était par acquit de conscience, pour accomplir sa mission d'apôtre, que M. Bourget, dans *Monique* et *L'Etape* avait supprimé les gens titrés et sorti ses héros des classes obscures. Le vieil homme reparaît aujourd'hui sous le froc du converti. Voici la Haute Vie, avec ses majuscules. Voici des diamants, des dentelles, des marquises, des baronnes, des snobs et des cobs, fi du mot cheval, il n'est pas anglais, voici la tea gown, l'afternoon tea, le Jockey club, le Paris mondain, toutes les splendeurs, toutes les gloires auxquelles M. Bourget semblait avoir renoncé. Voici même ce français bizarre et torturé qui permet de dire en parlant d'un Auvergnat : « Il avait ces yeux jaunes des provinces... » Pourquoi des provinces ? Est-ce qu'il est impossible à un Parisien d'avoir les yeux jaunes ? Puis j'avais bien entendu dire : les yeux jaunes des fanaux, des phares, les yeux jaunes des fiacres, je savais qu'on pouvait comparer la lune à un œil jaune, que les primevères, les

étoiles ont des yeux d'or pour les poètes. Mais les yeux jaunes des provinces ? Pourrait-on dire aussi : les cheveux blonds des départements ? Je comprends mal l'image. Enfin, passons encore.

Nous l'avons vu, du moins, la conversion de M. Bourget restein de l'ascétismeol. Il n'entend pas les mêmes voix que Jeanne d'Arc, nu-archange ne lui ordonne de revêtir la cuirasse étincelante, il lui est même permis de reprendre goût aux robes pailletées et aux robes de velours marron « avec semis de pois blancs ». L'auteur de l'*Étape* a retrouvé le peuple frivole des couturières et des tailleurs au bout de son chemin de Damas. Comme naguère la Duchesse bleue, ses vertueuses héroïnes s'habillent chez de grands faiseurs. Il ne détaille plus leurs corsets, ce serait inconvenant, mais les chapeaux, les guipures, les ombrelles sont là pour le dédommager. Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste. Pauvre Ecclésiaste, qu'aviez-vous à faire avec les gens du monde ? Vous ignoriez l'importance d'un gilet bien fait et ne portiez pas de belles bottines jaunes comme M. Perron Duménil. Vous n'aviez pas « cette tenue de l'homme vraiment élégant » que M. Bourget

assure être « le désespoir des imitateurs ». Vous parliez avec ironie et découragement de toute chose parce que vous connaissiez la vie. Les convertis d'aujourd'hui ne vous ressemblent guère, l'uniforme du militaire et les diamants des jolies femmes les occupent davantage que le souci de méditer. Mais vous saviez que la morale change avec les temps et s'accommode aux individus, vous saviez que la lumière d'Orient ne brillerait pas pour tous les hommes et cela ne vous étonnerait pas de voir l'Amour, la Beauté, la Sagesse que révêrent les Initiés exilés des salons où paradent les vertus mondaines.

Je me reprocherais de ne pas signaler dans l'*Eau profonde*, à part les aristocratiques toilettes des aristocratiques héroïnes, une admirable science topographique. Suivez plutôt cet itinéraire d'un fiacre. Il va « le long du boule-« vard de la Tour-Maubourg d'abord, puis de « l'avenue Duquesne, pour contourner le chevet « de Saint-François-Xavier et gagner un peu « au delà le long boyau populaire de la rue de « Vaugirard qu'il ne quitte plus jusqu'au « Luxembourg ». Quelques lignes plus loin, le même fiacre s'engage « dans la rue de Médicis

« et dans la rue Soufflot». Des noms défilent: lycée Henri IV, rue Clovis, rue de la Vieille-Estrapade, etc. « Encore quelques tours de « roue, la bruyante artère de la rue Monge « était traversée et la voiture enfilait cette fin « de la rue Lacépède qui débouche en face du « Jardin des Plantes ». N'est-il pas indiscutable que M. Bourget connaît Paris ? Et quelle ingénieuse anatomie, quel souci de bien qualifier les rues : *le long boyau populaire (!!!) la bruyante artère !* Pour la physionomie de la ville, c'est différent, M. Bourget ne recherche pas l'opulence et l'originalité des épithètes. Un Paris vaste, un Paris aristocrate, un Paris de luxe et d'ostentation, un Paris « où on trouve de tout ». Comme évocation, cela lui suffit. Et l'intrigue? Oh ! l'intrigue est si peu de chose! Un mari trompe sa femme et se croit trompé par elle, mais il se trompe ; déclinez le verbe, ajoutez une réconciliation, l'opprobe jeté sur la maîtresse, une couronne de gloire au front de la femme légitime, une naissance également légitime, et vous aurez le roman. Cela prend deux cents pages et se termine par cette réflexion fine et nouvelle qui dénote les études psychologiques : « Il y a quelque chose d'aussi

« profond que les eaux tranquilles et les belles « âmes silencieuses. C'est l'ignorance ou la « méchanceté des *amis* du monde et surtout « des *amies* ».Nous saurons désormais que les femmes sont mauvaises langues.

Une demi-douzaine de petites nouvelles terminent le volume. Elles sont là comme les chiffres dont les enfants bourrent la fin de leur page d'écriture, pour ne pas laisser de «blancs». Mais leur prologue, *Les Pas dans les pas*, et l'une d'elles, intitulée *Dernière poésie*, ne me parurent pas dénués de charme et de subtilité ; j'y retrouvai le souvenir du disséqueur d'âmes que voulut être M. Bourget. Les autres récits, malgré de beaux titres comme *Le Portrait du doge* et *Le Cob rouan*, me rappelèrent plutôt ces images d'Epinal que je vis parfois dans des sacristies. Sujets vertueux, héros vertueux, vice puni, vertu récompensée, il y aurait de quoi former d'ingénieuses allégories.

S'il m'est permis de conclure en émettant quelques vœux, je souhaiterai trois choses comme jadis dans les contes : que M. Bourget se remette à penser avant d'écrire, qu'il reste psychologue au lieu de devenir théologien,

puis surtout, oh surtout, qu'il oublie l'Angleterre ! Car de cette Angleterre bien-aimée il a rapporté le spleen... pour les autres.

VI

M. E. ROD

L'œuvre de M. E. Rod raconte l'histoire d'une âme. En dehors de sa valeur littéraire, elle offre un intérêt psychologique à tous ceux qui veulent l'approfondir. De *Palmyre Veulard* à *Le Sens de la Vie*, de *La Course à la mort* à ce livre un peu décevant, *Au milieu du chemin*, il semble que deux vies intellectuelles, deux existences ont passé. Le doute, l'éternel doute en est le trait dominant ; M. E. Rod sera-t-il un jour délivré de ce démon, je l'ignore, mais il connaît l'angoisse de poursuivre, dans tous les abîmes et sur tous les sommets, le mirage de la vérité. Aujourd'hui, son esprit fatigué renonce à l'absolu pour demander la certitude; il ne veut plus que la grâce de croire, et

qu'importe, en effet, si la lumière n'existe pas, quand on croit qu'elle existe ? L'âme épuisée de chercher le vrai finit par implorer l'illusion et le mensonge, pourvu que ce mensonge lui donne la paix. En lisant l'histoire de Claudine et de Clarencé, j'ai songé plus d'une fois à ces paroles tragiques : « Quelle que soit la valeur qui pourrait échoir « à ce qui est vrai, véridique et désintéressé, « peut-être faudrait-il reconnaître à la volonté « d'illusion, à l'égoïsme, au désir une valeur « plus haute et plus fondamentale pour tout ce « qui concerne la vie. La fausseté d'un juge- « ment n'est pas, pour nous, une objection « contre un jugement. La question est celle-ci: « dans quelle mesure entretient-il la vie ? (1)» Or, pour « entretenir la vie », c'est-à-dire le jeu libre et calme de nos facultés, le repos de la conscience, il faut admettre le préjugé, la convention à la base de la société, l'erreur dans la religion, l'irraisonnable en métaphysique et l'aveuglement dans l'amour. Il faut, en un mot, faire abdication de soi-même et vivre des illusions, des mensonges qui régissent les foules. C'est ainsi que Claudine et

(1) F. Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*.

Clarencé abdiquent devant l'opinion, renoncent à l'idéal d'une existence supérieure en de hors des lois communes et retombent au fond de l'ornière après avoir cherché la vérité. Combien d'hommes agissent ainsi ! Combien de rêveurs sincères en arrivent à se persuader de *la vérité de l'erreur !*

M. E. Rod, avant d'accepter ce critérium dont il doute encore, s'est acharné sur tous les problèmes de métaphysique et de morale avec une loyauté parfaite, un vif désir de la lumière. Il en est résulté quelques romans très beaux, quelques livres profonds et tristes où se révèle une connaissance amère de l'humanité. Chacun d'eux est une page de vie, chacun d'eux répète le cri d'une âme torturée par la soif de *savoir*. J'en excepte à peine *Tatiana Leïlof* et *Palmyre Veulard*, deux œuvres de débutant, inférieures à tous points de vue, mais intéressantes encore par leur sincérité et marquant la première phase d'une évolution. M. Ed. Rod s'intéressa tout d'abord aux problèmes passionnels, à la psychologie du sentiment. Comme il était jeune et peu porté vers le mysticisme, il ne chanta pas les tendresses idéales, l'azur, et le vol des colombes au sein de l'éther. Son

premier livre fut une histoire de courtisane ; quelques années plus tard, il publia une histoire de comédienne; ces deux frères se ressemblèrent et ne firent pas grand tapage à leur venue. De *Palmyre* à *Tatiana Leïlof*, une transition existe cependant. L'auteur, séduit par le côté banal et brillant du théâtre, la vie tapageuse, la beauté factice du «demi-monde», introduisit, comme malgré lui, de la passion vraie dans tout ce clinquant et manifesta bientôt sa tendance vers l'idéalisme. Palmyre est une femme vulgaire, mais non Tatiana. Déjà les deux romans trahissent le psychologue ; leurs meilleures pages sont des analyses de conscience, et ces analyses, pleines d'observations fines et de large philosophie, font oublier les défauts de la composition. Avec les *Nouvelles romandes* et *Côte à côte*, la tendance philosophique s'accentue, dominant parfois l'imagination du romancier. Puis des œuvres plus personnelles, des livres étrangement révélateurs succèdent à ces premiers essais d'une intelligence encore ignorante d'elle-même. *Les Trois cœurs*, *Le Sens de la vie*, *La Course à la mort* marquent une étape nouvelle dans la vie de M. Rod.

On ne saurait parcourir ces trois livres sans émotion. Ils débordent de souffrance, de passion, de jeunesse, et cependant l'amour n'y tient plus la première place. Leur éloquence vient de cette angoisse métaphysique, de cette douleur innommée dont rayonne le front des poètes et des penseurs. C'est la souffrance sacrée de toutes les âmes qui se cherchent des dieux et que déçoivent les choses de ce monde.

L'auteur de *Le Sens de la Vie* l'éprouva cruellement, tout son passé le raconte. Il a rêvé le travail, la science, l'amour, la gloire, rêve banal et superbe des jeunes, il est entré vaillant, le cœur plein d'aspirations généreuses, dans l'existence, voulant tout connaître et tout savourer, il a bu d'une gorgée le philtre précieux de la vie, et son âme, soudain, s'est trouvée vide. Quand un esprit neuf encore arrive à cette impression du néant final, il se révolte et veut lutter. Les premières phases de cette lutte nous sont racontées par Richard, le héros de *Les Trois cœurs*. Richard souffre, il est vrai, d'une angoisse imaginaire qu'un effort surmonterait, mais les actes ne suivent pas toujours les pensées. Trop souvent l'homme qui pense voit la nécessité d'agir et ne peut agir, son intelli-

gence forte et lucide dans le raisonnement, reste impuissante et misérable dans l'action. Richard se meurt de la maladie moderne, l'analyse de soi-même. Il s'absorbe dans l'étrange spectacle de sa personnalité, s'étudie, souffre des plus subtiles souffrances, méprise sa faiblesse et s'y complaît, torture son cerveau par l'éternelle recherche des causes et, finalement, se fait une âme si complexe qu'il ne voit plus clair en elle. Sa tristesse égoïste ne manque ni de profondeur, ni de vérité, mais nous avons plus de sympathie pour le héros de *Le Sens de la Vie*. Celui-là, du moins, s'oublie lui-même en cherchant la vérité. Il la poursuit dans tous les domaines de l'intelligence et du sentiment ; l'amour, la science, la pitié, la religion tour à tour lui présentent un mirage de beauté ; mais qu'importent une vérité relative et l'illusion du Beau à celui qui demande l'absolu ? Les dernières pages du livre sont douloureuses comme une agonie.

Chercher vainement la certitude, la pressentir dans la négation, étreindre encore le spectre du Doute et du Mensonge pour échapper à cette angoisse ; voilà *Le Sens de la vie*. *La Course à la mort* est la déroute d'une âme,

l'affolement d'une pensée que Dieu, les hommes et l'amour ont désertée. Une inquiétude reste en nous après la lecture de cette œuvre douloureuse, nous avons envie de nous écrier avec l'auteur : « Ah ! ne rien voir, ne rien « sentir : aspiration suprême de ceux qui ont tout vu et tout senti ! » Hartmann, Léopardi, Schopenhauer se retrouvent dans *La Course à la mort* ; M. Rod a pris un peu leur sourire désabusé, son âme ardente ignore la sérénité des sages. Il a vainement sondé le rêve des prophètes et des philosophes, son imagination vainement s'est tournée vers l'art et la poésie ; les fleurs chimériques du songe comme les fleurs austères de la pensée n'ont donné, pour lui, que le poison de leurs calices. Je ne crois pas à ce bel élan panthéiste qui termine le plus triste et le plus profond de ses livres (1) : « Il y a pourtant de bonnes « choses : le silence et l'immobilité... Je me « suis laissé gagner par les douceurs de la vie « végétative, dont la languide harmonie me « berce comme un chant de fées. Mon âme est « prête à se perdre dans les plantes et dans « l'air. Et la terre m'appelle... Je pourrais me

(1) *La Course à la mort.*

« coucher sur son sein pour m'endormir dans « son mystère. Je pourrais m'unir à elle plus « étroitement qu'à une maîtresse aimée. Je « pourrais lui demander, enfin, ma part de son « inconscience... Ne ferais-je pas mieux que » de contempler passivement ses inutiles « floraisons ! »

Il est évident que le silence, l'immobilité, l'inconscience ne charmeront pas longtemps cette âme inquiète. Lassé cependant des problèmes métaphysiques, M. E. Rod s'est mis à chercher la solution des problèmes moraux ; je ne pense pas qu'il l'ait mieux trouvée, je ne pense pas qu'il la trouve un jour, mais ce nouvel effort détermina la création de quelques œuvres remarquables. Les deux vies de *Michel Tessier*, *Le Silence* et *Dernier Refuge* sont, en effet, des romans psychologiques, des romans de grande valeur, tristes et vrais comme la vie même. Ils nous montrent d'abord l'amour banal et coupable, ennemi des lois qu'il brave sans noblesse, ennemi vulgaire dont les hommes et la société se vengent toujours. Puis l'amour chaste dont l'essence est faite de pleurs, l'amour des cœurs résignés qui chante son hymne pieuse dans les pages de *Le Silence*. Enfin

l'amour passionné, l'amour fervent, unique, infini, l'amour de Martial et de Geneviève dans *Denier Refuge*. Vaste comme la mer qui sera sa tombe, cet amour nous apparaît supérieur aux lois humaines, étranger au devoir, au sacrifice, au monde entier ; fleur merveillense que la terre ne peut nourrir, il conduit forcément au dernier refuge, à la mort libératrice. Geneviève et Martial sont frères d'Yseult et de Tristan : ils appartiennent à cette théorie d'amants dont la souffrance et la tendresse, pures et brillantes comme les étoiles, veulent, comme elles, l'infini. C'est avec une puissance étrange que le romancier déroule une à une, les phases de son récit. Un chapitre, intitulé *L'Attente*, m'a frappée tout spécialement par l'intensité de vie et de vérité qui s'en dégage ; il serait difficile d'écrire des pages plus émouvantes. *Les Roches blanches* et *Le Ménage du Pasteur Naudié* sont des œuvres inférieures. *Mlle la Quintinie*, le vieux roman démodé de G. Sand, touche au même problème que *Le Ménage du Pasteur Naudié*, et j'avoue ma préférence pour *Mlle la Quintinie*. *Là-Haut* contient d'admirables descriptions, des tableaux de paysages que les

amoureux de la montagne et des grandes solitudes comprendront seuls, mais j'y retrouve, avec un peu d'étonnement, cette note mélodramatique que M. Rod avait donnée déjà dans *Tatiana Leïlof*. Le tragique épais de *La Tour de Nesles* ou de *Les Deux Gosses* présente des analogies fâcheuses avec ce genre de romans, et le psychologue délicat de *Le Silence* nous y semble mal à l'aise. Il décrit mieux ce tragique habituel de la vie, ce tragique des pensées, des paroles, du silence et du rêve que Mæterlinck appelle « le tragique quotidien ». *Le Sacrifice* et *Jusqu'au bout de la faute* en sont les meilleures preuves.

Quant au livre intitulé *Au milieu du chemin*, il indique une nouvelle phase d'évolution morale, le retour d'une âme supérieure vers la simplicité de la vie commune. Claudine et Clarencé sont deux esprits très hauts, très nobles, deux amants qu'un orgueil généreux empêcha d'être époux. Ils demeurent absorbés dans leur tendresse illégale, pendant dix années, mais s'aperçoivent un jour qu'il faut vivre « comme tout le monde » pour avoir le droit de vivre « avec tout le monde ». Le mariage est la conclusion peu originale du roman. Un autre problème d'ordre également psycholo-

gique, forme la matière des premiers chapitres. Clarencé est un écrivain célèbre, ses œuvres ont agi sur l'esprit d'une ouvrière sentimentale qui se suicide après avoir lu son dernier livre. De là cette grave question : quelle peut être la responsabilité morale d'un auteur ? M. Rod, je regrette de le constater, juge qu'il vaut mieux ne pas écrire que risquer, en écrivant, de jeter le trouble dans une âme. Il condamne ainsi la plupart des philosophes, la plupart des romanciers modernes et les deux tiers de la littérature. Il ne songe pas que l'œuvre des Voltaire et des Renan, malfaisante je le veux bien, pour quelques esprits, fait la gloire et la noblesse de l'humanité ; il ne songe pas que le progrès général exige des sacrifices d'individus, et que la faiblesse des uns ne doit pas entraver le progrès des autres. L'avenir n'appartient pas aux militaristes, aux violents, aux hommes d'action qui ne peuvent être jamais que des instruments, il dépend des intellectuels, des artistes, des savants, des poètes, de ceux qui sèment l'idée et préparent, de siècle en siècle, l'âme des générations futures. Empêcher leur œuvre serait un crime ; devons-nous arrêter le bras du laboureur sous prétexte que

le sol fécondé par son travail produira l'herbe nuisible en même temps que les moissons d'or ? Faudrait-il que Praxitèle ait habillé ses statues dans la crainte de froisser l'œil pudibond d'un bourgeois ? L'œuvre de l'artiste ou de l'écrivain, tôt ou tard, est bienfaisante, puisqu'elle marque un pas vers l'évolution, vers la recherche des idées nouvelles ; les seuls êtres nuisibles sont les êtres sans talent, ceux qui déforment notre goût, notre sens esthétique et déterminent, parfois, le triomphe de la bêtise et de la laideur. Qu'importe si toute œuvre de beauté, prend sa source dans les larmes et fait naître la douleur en rayonnant? Semblable au cher soleil de Dieu, cette œuvre dessèche et brûle, mais elle féconde, et je n'ai jamais compris ceux qui préfèrent la nuit morne, la nuit silencieuse et stérile, à l'éclat dangereux des jours.

Je me demandais en lisant *Au milieu du chemin* si c'était bien M. Rod qui répondait, il y a quelques années, aux critiques de M. Sarcey lui reprochant l'influence malfaisante de *La Course à la mort* : « La plupart « des écrivains, dont les tendances paraissent « inquiétantes et corruptrices, ont une vie « laborieuse, honnête et saine. Comment donc

« la sincère expression de leurs idées pourrait-
« elle corrompre quelqu'un, alors que les
« idées en question ne les ont pas corrompus
« eux-mêmes? »

Il y a loin de cette tranquille sécurité aux angoisses et aux remords de Clarencé. M. Rod n'a pas trouvé le *sens de la vie*. Il le cherchait sur les hauteurs ; las de le poursuivre, il redescend vers la plaine, creuser son sillon dans l'ornière commune. Le mensonge et l'erreur lui donneront cette paix qu'on ne trouve pas en cherchant la vérité, s'il peut se persuader que le mensonge et l'erreur sont vrais. C'est de la sagesse, mais la souffrance des fous, des illuminées qui rêvent l'impossible, le désespoir des grands déçus trahis par l'idéal me semblaient d'une essence supérieure. Et cependant, voici que l'auteur si libéral des *Idées morales du temps présent* revient chaque jour plus obstinément sur ses pas, fuyant l'horizon vaste où sa jeunesse hardie s'enivrait d'indépendance. Après *Au milieu du chemin*, il nous donne *L'Ombre s'étend sur la montagne*, œuvre où plus rien ne subsiste de ses belles tendances vers l'individualisme. M. Rod est tombé sous le joug de l'idée fixe et l'esprit

de système, le dangereux pouvoir de l'esprit dogmatique semblent vouloir l'y retenir.

Il en arrive ainsi à beaucoup de romanciers. Je ne crois pas l'aventure favorable à leur gloire ; l'intelligence est une matière souple et fluidique dont les ondoyances mêmes et l'élasticité font toute la force et qui s'appauvrit en se cristallisant. Pas de progrès sans changement; l'immobilité équivaut à la mort. Nous avons vu déjà le talent de Zola s'atrophier sous la domination d'une théorie scientifique mal comprise et d'un absurde idéal social, le délicieux génie de France paralysé dans l'étau du credo politique, la plume élégante de Lemaître devenir une massue de polémiste. Chez M. Bourget, la cristallisation s'est effectuée autour des doctrines et des philosophies catholiques, il en résulta l'œuvre misérable dont *l'Etape* fut le début ; chez Huysmans la même évolution, accomplie sur une ligne très divergente, nous valut *La Cathédrale*, *l'Oblat*, *Les foules de Lourdes*, torrent bourbeux de mots où la pensée meurt étouffée avant d'atteindre au jour. Les thèses et les doctrines diffèrent, mais le résultat demeure une diminution de talent. Triste manie qu'ont les romanciers de

se vouloir dogmatiques et d'incarner Ribot, Comte, Bonald ou J. de Maistre quand il serait si facile de rester soi-même !

Le souci de M. Rod, devenu conservateur, est de nous prouver, non seulement la grandeur et la puissance de la tradition considérée dans ses rapports avec la famille et la société, mais la nécessité d'obéir à cette tradition. Il faut respecter les lois sociales, le bonheur n'existe pas hors de la vérité, les liens du mariage sont indissolubles, on doit vivre selon les principes, les institutions et les codes établis : tels sont les lieux communs que nous retrouvons dans *L'Ombre s'étend sur la montagne*. *La seconde vie de Michel Teissier* et, surtout *Au milieu du chemin*, édifiaient déjà ces axiomes et j'avoue que l'intérêt d'un troisième volume sur les mêmes questions m'échappe entièrement. Je regrette les récits vaudois, les romans de la montagne et du lac où M. Rod affirmait cette puissance rare : une personnalité. Il perd beaucoup de son talent à s'immobiliser ainsi dans la formule après avoir respiré l'air généreux des pâturages, les senteurs fraîches des cîmes.

Pour le romancier, en effet, l'idée fixe n'est que le centre d'une thèse philosophique ou

morale et, ni la philosophie, ni la morale ne gagnent à se limiter dans le roman. L'idée, au sens complet du mot, exige un atmosphère d'abstraction, il faut pouvoir la condenser en système, en faire un tout logique, un dogme solidifié autour duquel le mouvement continue. Dans le roman qui raconte des individus, des âmes, des phénomènes psychologiques impossibles à généraliser, elle devient balbutiante et puérile. Comment démontrer par le groupement de quelques faits la valeur d'un principe ? Comment ériger une doctrine en accumulant les adultères, les flirts et les *afternoon tea ?* J'admets qu'on expose un sujet, un certain nombre de faits et de situations particulières pour appuyer une thèse, mais la thèse contraire sera démontrée tout aussi bien de la même façon. M. Rod, par exemple, semble prétendre aujourd'hui qu'on ne peut trouver le bonheur hors de la fidélité conjugale et de l'obéissance aux lois sociales. Il n'en fournit d'autre preuve que les sentiments de ses héros qui sont tous fort à plaindre pour avoir enfreint le code. Mais ces braves gens représentent une très faible portion de l'humanité ; dans la vie réelle nous rencontrons plus de variété. Supposons Mme X.

très malheureuse parce qu'elle a trompé son mari, Mme Y. n'en est pas moins heureuse pour avoir trompé le sien, Mme Z, malheureuse pour n'avoir trompé personne. Ces exemples ne prouvent rien ; tout individu résout le problème de vivre le plus confortablement possible suivant ses tendances propres et ses goûts personnels ; c'est au même but qu'atteignent, par des voies différentes, les criminels et les saints. La dialectique et la science des philosophes n'ont encore ébauché que des certitudes morales très relatives et de changeantes métaphysiques ; comment espérer que nous obtiendrons du romancier la vérité définitive?

Les faiblesses de l'argumentation ne sont pas seules regrettables dans les romans à thèse comme *L'Ombre s'étend sur la montagne*. Ils ont le tort plus grave de déterminer une sorte de paralysie intellectuelle chez leurs auteurs. Ainsi que nous venons de le dire, l'idée fixe immobilise, elle oblige à se répéter sans cesse et proscrit la fantaisie, la verve, l'originalité, tout ce qui ne sert pas directement à l'établir. Hors de son cadre étroit, point de salut pour l'écrivain. C'est la montagne pesante qu'on s'essouffle à gravir sans oser cueillir les douces

fleurs des pentes, ni s'attarder en vagabondages dans les sous bois. Les épisodes, les situations, les « états d'âme » qui font la raison d'être et la destinée d'un roman deviennent de la démonstration, du syllogisme dès qu'il s'agit de *prouver*. Et l'unique vérité possible, celle de la vie, se trouve ainsi bannie des pages mêmes où elle devait se révéler. Ecoutez ces héros mécaniques, ces fantoches dont le seul rôle est de soutenir une thèse, ce ne sont plus des amants, des époux, des êtres de chair et de sang, ce sont des pédagogues qui montent en chaire. A les entendre dire leurs douleurs et leurs rêves, on se croirait à l'école. Sous les flots opaques de cette phraséologie où trouver l'étincelant, le bel Amour, Eros, l'enfant ailé que le poète de Téos cherchait parmi les roses? O vous dont les cheveux bouclés portaient des cigales d'or et qui teniez dans vos mains la coupe de Dionysos, joie des îles fleuries d'or, couronne des cités grecques, ô chanteurs, frères divins d'Apollon Musagête, ce n'est point avec des mots si pâles que vous annonciez au monde la présence de l'Amour! Vous alliez vêtus de pourpre, des narcisses sur le front, depuis les rives de Lesbos jusqu'aux montagnes de Sparte,

dire aux tyrans charmés : Voici l'heure d'adorer, voici le cher Amour, venez entendre sa parole aux cordes de nos lyres ! Et le cœur ardent des foules rendait grâce aux Olympiens pour la splendeur d'Eros. Mais aujourd'hui nous ne savons plus que l'amour est un dieu. Nous ne savons plus les mots qui le révèlent, les pleurs qui l'éternisent, les offrandes qui le glorifient. Nous parlons de lui comme les héros de M. Rod sans comprendre même la royauté de son nom.

Il faut l'avouer, d'ailleurs quand on lit *l'Ombre s'étend sur la montagne*, on trouve que le ménage Jaffé et leur ami Franz Lysel ne sont pas intéressants. Ils vivent des heures sans violence, des jours sans passion et tiennent un langage abondant, terne et dogmatique où il entre plus de mots que d'idées et moins de raisonnements que d'affirmations. Ce ne sont pas des avocats suffisamment habiles pour gagner une mauvaise cause et leur thèse demeure bien chancelante à la fin du volume, malgré les guirlandes de symboles et d'images dont ils eurent soin de l'entourer. Irène Jaffé est une honnête femme, si honnête que sa conscience la tourmente nuit et jour, même

quand elle n'a rien de grave à se reprocher. Elle a pour ami le violoniste Franz Lysel, un honnête homme, si honnête qu'il se contente de regards, de sourires et de paroles affectueuses dans toutes les circonstances où le commun des mortels exigerait davantage. Ces deux excellentes créatures s'aiment, paraît-il, de toute la passion de leurs cœurs et de leurs sens, mais il faut l'autorité de M. Rod pour nous décider à le croire. Eux-mêmes n'en ont pas l'air. Ils passent de longues années dans une intimité tranquille favorisée par la tolérance clairvoyante de M. Jaffé. Ce M. Jaffé représente le type du philosophe, il est honnête aussi, car *L'Ombre s'étend sur la montagne* ne met en scène que des gens vertueux, mais il est surtout raisonnable et sait que le cœur d'une femme ne se garde pas de force. Il a publié différents ouvrages contre les préjugés et les mensonges sociaux ; une *Théorie dynamique des passions*, *Le Dynamisme social*, *La foi et la folie de la foi*, et ses convictions d'écrivain aident à fortifier sa philosophie de mari. Irène et lui ont même réservé, en se mariant, leur liberté réciproque et convenu de se séparer sans colère le jour où la vie com-

mune leur deviendrait douloureuse. Mais les Jaffé ont une fille, Anne-Marie, qui rend impossible la séparation, aucun des deux époux n'osant sacrifier cette jeune vie à leurs dissentiments. Il y a longtemps que les moralistes et les romanciers soulèvent ce problème de l'enfant, seul obstacle véritable qui s'oppose au divorce. Je ne sais trop pourquoi M. Rod nous en parle encore. Il est vrai qu'Anne-Marie, personnage très secondaire du roman, s'impose comme le *deus ex machinâ* du théâtre antique pour amener le dénouement d'une situation fausse et rendre vraisemblables un certain nombre d'incohérences. Cette jeune personne, en effet, ne supporte pas que sa mère ait un ami. Le jour où elle quitte ses robes courtes elle s'aperçoit que Lysel tient une place trop grande dans la vie d'Irène et que le terrible ennemi, l'Amour, rôde autour du foyer. La présence continuelle d'un tiers lui semble, d'ailleurs, une atteinte à ses droits, un motif de souffrance et de gêne pour son père. Par ses attitudes et ses paroles, elle indique la volonté sourde de ne pas être complice et se tient sur une réserve austère à l'égard des coupables. Les Jaffé s'en inquiètent au point de décider

d'un commun accord l'éloignement de Lysel. Ici, l'argumentation de M. Rod devient d'une extrême faiblesse. A la rigueur, on peut admettre qu'une femme sacrifie la joie, la paix, toute la gloire de sa vie simplement pour garder l'amour de son enfant. Mais un philosophe comme M. Jaffé, un penseur ardemment convaincu de la non-valeur des préjugés et des mensonges sociaux, un défenseur passionné de la liberté individuelle, peut-il se renier lui-même, démentir toutes ses doctrines parce qu'une petite fille l'a regardé un jour avec des yeux pensifs ? Si encore, M. Jaffé s'était dérobé plus tôt devant l'application de ses principes, si nous l'avions vu tomber dans cet illogisme commun de vivre et d'agir contrairement à sa foi, nous admettrions ses subites intolérances. Mais il savait depuis le commencement les infidélités psychiques de sa femme et les tolérait sans trop de peine, jugeant la trahison relative, et limitée, dans ses manifestations physiques, à quelques serrements de mains. Il est bizarre que toute cette philosophie s'écroule devant le déplaisir d'Anne-Marie. Pendant ses années de méditation sur les institutions sociales, le mariage et la famille, M. Jaffé n'avait-il pas

tenu compte de ce facteur essentiel, l'enfant ? Ne savait-il pas que sa propre fille pourrait lui demander un jour des explications ? D'accord avec sa femme et son ami, devait-il s'inquiéter de l'opinion d'une gamine et soumettre la destinée de trois êtres à cette conscience informe, étroite et fausse de pensionnaire ? Ce n'est pas tout. L'auteur de *La Théorie dynamique des passions*, non seulement transforme sa vie mais transforme ses credos et publie tout à coup un *Essai sur les fondements de la morale sociale* qui est la palinodie de ses précédents ouvrages. De pareilles volte-faces auraient besoin de justification ; un philosophe ne change pas de philosophie pour se trouver d'accord avec sa fille. M. Ed. Rod nous avait exposé un cas semblable dans *La Seconde vie de Michel Teissier*, mais l'idée fixe le possédait alors moins âprement, il ne la subissait pas jusqu'à tomber dans l'impossible. Michel Teissier est un homme politique, un champion des codes établis ; la souveraineté de l'amour ayant ployé sa vie, il comprend soudain la vanité des formules et des lois qui veulent dompter l'amour. S'il renie son passé, c'est en connaissance de cause ; d'ailleurs on ne peut

exiger d'un politicien la logique d'un philosophe. Chez M. Jaffé, l'évolution demeure inexplicable.

Le cas d'Irène n'offre pas moins d'invraisemblances psychologiques. Imagine-t-on une femme *amoureuse* qui discute, raisonne et pérore chaque fois qu'elle se trouve seule avec son ami ? Certes, Lysel a raison quand il lui dit : Vous ne m'aimez pas. Il a raison aussi d'écrire ces mots profonds : « J'aime mieux l'amour que la vérité », en réponse à une lettre où Mme Jaffé lui prêche le respect de la foi conjugale. Mais Irène ne veut pas mentir. Elle ne veut pas dissimuler. Le courage lui manque pour briser ses chaînes et reprendre une liberté que son mari lui accorderait si facilement. Eloigner Franz Lysel lui permettra de vivre au grand jour, d'étaler le fond de son cœur, d'affronter les regards clairvoyants, les paroles qui interrogent. Être sans amant ne suffisait pas, elle sera sans ami. Cette conscience excessive révèle un cœur lâche. De plus, elle nous ramène dans l'invraisemblable. Quel être au monde voudrait penser tout haut ? Qui de nous, même parmi les meilleurs, voudrait quitter son masque et ne pas mentir mille fois

plutôt que de révéler son âme ? On peut éviter les actions secrètes, les trahisons matérielles, mais ne pas dissimuler ses sentiments intimes, se défendre tout rêve, toute tendresse inavouables, demanderait des pouvoirs surhumains. Puis, le mensonge est utile. Les saints le pratiquèrent pour le bien des âmes ou le salut des dogmes. Chez les braves laïques, il devient souvent méritoire. N'est-il pas honorable de vivre en bon accord avec un mari ou une femme qu'on déteste, de lui sourire quand on voudrait l'étrangler, de se sacrifier et de se dévouer pour l'empêcher de souffrir, quand au fond du cœur on désire cette souffrance ? La sagesse des nations encourage de telles hypocrisies et l'Eglise les bénit. La question n'est donc pas de savoir si on peut mentir, mais quand on peut mentir et dans *L'Ombre s'étend sur la montagne*, le choix des occasions me paraît malheureux.

Ces problèmes délicats en soulèvent un autre, toujours sans solution, et que résument quatre mots : Où est la vérité ? Irène a des conceptions simplistes comme il convient dans ce ménage de philosophes où personne ne sait raisonner. Plus encore que Clarencé,

elle place la vérité tout entière dans cette morale vulgaire que Nietzsche appelait si éloquemment : une morale de troupeau ; penser comme les autres, faire comme les autres, se soumettre aux codes, tel lui semble l'idéal de la pureté psychique. En obéissant aux lois, on évite de frauder pour les éluder, cela est indiscutable, mais si l'âme proteste intérieurement contre ces lois, si elle possède une croyance en désaccord avec elle, le mensonge existe alors dans l'obéissance. Et pourquoi sacrifier sa vérité à celles des autres, sinon pour des raisons d'utilitarisme étrangères à notre sujet ? Irène a beau dire : « On s'égare à chercher son chemin à côté de la route que les siècles ont battue. » Il est aisé de lui répondre : On s'égare à suivre le chemin tracé par la foule moutonnière quand la force de sa conscience vous entraîne vers d'autres sentiers, vers une autre vertu plus ardente et plus large !

Une morale de nivellement comme celle prêchée par M. Rod me semble redoutable autant que le socialisme. Quelle épouvante et quelles ténèbres si l'humanité ne devait plus s'exalter dans la personne des amants, des héros, des surhommes, si elle marchait désor-

mais sous la férule d'un seul maître, le code, vers un seul but, l'égalité. O terrible égalité! Sous ton règne tyrannique que serait devenus Ysolde et Tristan, Juliette et Roméo? Comment auraient vécu ces grands pécheurs, Goëthe, Wagner, Châteaubriand, Musset, Verlaine, et tant d'autres qui firent la grâce, la puissance, la richesse, l'éloquence de la vie? Il n'y a qu'une seule élite durable, celle des grands penseurs et des grands amants, nous devons à cette élite toute la beauté du monde et cependant des voix s'élèvent pour affirmer que la vérité et la lumière résident dans l'obéissance aux foules routinières, dans l'adoption de la pensée collective! Mais la vanité d'une si pauvre croyance se trahit justement avec des livres comme *L'Etape*, *Les Roquevillard* ou *L'Ombre s'étend sur la montagne*, car, de même que jadis, nous jugeons l'arbre à ses fruits, l'idée d'après les œuvres et le maître par les disciples.

J'ignore si M. Rod nous donnera encore des romans vraiment philosophiques. J'espère, du moins, le voir se dégager du traditionnalisme et chercher d'autres voies que celles où marchent actuellement nos mauvais écrivains. Ses

qualités littéraires elles-mêmes ont souffert de la compagnie fâcheuse rencontrée sur *ces routes battues par les siècles*. Certes, il y a des pages éloquentes, des mots vivants dans *L'Ombre s'étend sur la montagne*. Les derniers chapitres rappellent la première manière du romancier, le temps heureux où il lui suffisait d'exprimer la vie et la vérité de la vie avec un langage pénétrant et simple comme celui de *Le Silence* et de *La Course à la mort*. Mais l'histoire des Jaffé n'ajoute cependant rien aux gloires de la langue française. J'y ai relevé tristement cette phrase : « Peut-être « aussi fut-elle frappée de sa persistance à la « regarder, dont elle ne s'aperçut pas qu'elle « était purement mécanique ». Un tel pathos doit rester l'apanage des *grands convertis* si aimablement nargués par M. Sageret. Pour M. Rod, je crois que tout le monde attend de lui une revanche prochaine et qu'il aura soin de ne plus décevoir personne.

. . . . . .

Depuis le jour où je formais ce vœu un nouveau livre est né sous la plume du romancier vaudois. Je l'avoue tout de suite, l'œuvre ne répond pas entièrement à mes espérances. Et, cependant, elles dément les théories exposées

dans *L'Ombre s'étend sur la montagne*. En écrivant l'histoire d'Aloÿse Valérien, M. Rod voulut prouver que l'histoire d'Irène Jaffé ne prouvait rien, trait d'esprit fort remarquable et que je n'attendais pas d'un moraliste. Au point de vue de l'idée elle-même, ce témoignage était inutile, nous savions tous que *L'Ombre s'étend sur la montagne* n'aurait jamais d'action, sinon sur des esprits convaincus d'avance. Mais l'admirable bonne foi de M. Rod et sa haute probité d'écrivain s'affirment dans cette tentative de palinodie quoique il refuse lui-même d'avouer aucune contradiction entre ses ouvrages. Dans la préface d'*Aloÿse Valérien* il assure, en effet, n'avoir jamais écrit un livre à thèse, « étant persuadé qu'une anecdote ne « saurait prouver une vérité générale, surtout « quand ses données, sa marche et son dénoue- « ment dépendent de l'imagination du conteur. » Ici je me permettrai une légère protestation. Si *L'Ombre s'étend sur la montagne* n'est pas un livre à thèse, il faut décider tout de suite que le livre à thèse n'existe pas et qu'avancer une proposition, la démontrer par des faits, la renforcer par une argumentation constante, la mener victorieuse depuis la première

jusqu'à la dernière ligne d'un récit n'équivaut pas à soutenir une thèse. M. Rod divise ses œuvres en deux groupes ; les *Etudes passionnelles* et les *Etudes sociales* et prétend n'y révéler que l'intention d'être psychologue. Ses lecteurs s'obstineront dans une idée toute différente : entre l'auteur de *La Course à la mort* et celui de *L'Ombre s'étend sur la montagne*, ils sentiront toujours une évolution de pensée, un retour vers les doctrines morales chères aux traditionnalistes et jugeront que l'histoire des Jaffé présente tous les caractères du roman à thèse.

Il n'en reste pas moins vrai qu'*Aloïse Valérien* fut écrit pour corriger ces impressions. M. Rod a-t-il atteint son but ? Je n'en suis pas tout à fait sûre. Quand on expose un problème moral, on préfère toujours secrètement une des solutions qu'il autorise et cette préférence se laisse deviner malgré soi. Isolé des œuvres précédentes le livre en question ne paraît soutenir aucune théorie spéciale, il raconte des âmes, des événements, des faits très simples, il traite du grand sujet, l'amour, sans parti pris, ni rancune et laisse même entrevoir une sympathie pleine d'indulgence pour les pécheurs.

L'une des héroïnes, Agnès Bellune, est une victime plutôt qu'une coupable ; mariée très jeune à un homme médiocre, elle prend un amant après les hésitations nécessaires et M. Rod ne la condamne nullement pour ce fait. Cependant, le point central du livre, la figure de premier plan n'est pas cette Agnès, jeune femme de caractère impersonnel et froidement tracé dont les troubles de conscience ne sont jamais émouvants. L'intérêt du récit se concentre sur Aloÿse Valérien, la mère d'Agnès, celle dont une première faute a ruiné toute la vie et qui souffre si âprement de voir sa fille l'imiter. Et les héros ? Le Florian qui séduit Agnès avec tant de facilité est-il un personnage digne de nous occuper ? Pas le moins du monde. Il se trouve là pour remplir le rôle indispensable de l'amant, tout autre s'en acquitterait non moins bien et sa vague personnalité s'efface promptement du souvenir, comme celle de Mme Bellune. En revanche Florian a un père, un vieux monsieur plein de préjugés mais honnête et de cœur droit que les incartades de son fils pénètrent d'épouvante. Ce brave homme s'acharne obstinément à sermonner et à « chaperonner » Florian pour le sauver du terrible danger de

l'amour illégitime, il ne mettrait pas plus de soins à garder l'innocence d'une pensionnaire. Mais ses paroles et ses actes révèlent un caractère et nous sommes touchés par sa pureté d'âme, par la simplicité rigide de sa vertu et de son concept du devoir. La lutte qui s'accomplit entre les parents et les enfants, les uns représentant le péché puni et la saine tradition, les autres, le droit fatal et sacré de l'amour, cette lutte, dis-je, nous laisse toutes nos sympathies pour les parents, même quand notre raison prend le parti des enfants. D'où je conclus qu'il y a bien des affinités d'âme entre Irène Jaffé et cette Aloÿse Valérien dont le désir unique fut d'élever sa fille dans le respect des lois sociales et du mariage. Le nouveau livre, malgré sa donnée contradictoire, ne fait pas trop mal suite à l'ancien.

M. Rod écrit en ce moment *Les Unis*, une œuvre où il se propose de montrer comme quoi « les perturbations qu'il a voulu peindre « ne tiennent pas aux défauts des institutions « et des lois, mais à la nature même des « hommes et à l'opposition permanente de « leurs instincts individuels et des exigences « de la vie en société ». Avec un peu de bonne

volonté, on peut décider qu'*Aloÿse Valérien* répond à ce programme et le justifie déjà. Mais je ne vois pas bien l'utilité de la démonstration. Tous les romanciers, consciemment ou non, l'ont déjà faite. Tous les romans témoignent que la nature humaine présente des caractères et des imperfections qui rendent difficiles la vie des sociétés. Personne ne songe à nier de pareilles évidences. Elles sont toujours sous-entendues et ne doivent pas entraver les tentatives des réformateurs pour améliorer nos codes. Puisque les instincts ne peuvent changer il faut bien changer les lois jusqu'à ce qu'elles arrivent à garantir le plus possible la liberté de l'individu. Peut-être *Les Unis*, l'étude sociale en préparation, nous apportera-t-elle des lumières sur ce point. En attendant je persiste à préférer *Le sens de la vie* ou *La Course à la Mort* aux derniers romans de M. Rod. Au point de vue purement littéraire *Aloÿse Valérien* et *L'Ombre s'étend sur la Montagne* légitiment en tout cas cette préférence. Quoi qu'il en soit, une gloire certaine demeure à l'auteur de *Dernier refuge*, celle d'être un écrivain original, vigoureux et probe, un psychologue délicat, un philosophe inté-

ressant. Il n'eût jamais, sans doute, l'élégance de style qu'un auteur français peut seul acquérir ; on le sent étranger ; mal à l'aise avec la syntaxe, gêné par l'insuffisance de son vocabulaire. Mais il possède la robustesse, la loyauté de l'esprit suisse et protestant, il affirme dans chacune de ses œuvres le don magnifique d'une pensée droite servie par un talent solide et généreux. Il rappelle souvent Sabatier, le pieux philosophe trop inconnu chez nous. Et les défaillances mêmes de sa plume ont le privilège très rare de n'être pas irritantes, de révéler toujours une noble conscience, un esprit haut et sain.

CONTEURS ET PHILOSOPHES

LES CONTEURS

I

M. A. BEAUNIER

LE ROI TOBOL

Il est des heures que l'idée de la mort possède et remplit. Nous les vivons écrasés par la certitude terrible qu'il faudra mourir. Elles enchaînent le souvenir, comme un lugubre oiseau, sur les croix funéraires et meurtrissent nos désirs au plomb lourd des cercueils. Elles sont les messagères sans pitié du destin, les voix cruelles qui disent : un jour vous serez couchés dans la terre noire, sans amour, sans joie ni douleur, sans rien de ce qui fût le trésor brûlant et doux de la pensée, endormis sous les pieds orgueilleux des vivants.

M. Beaunier a médité ces âpres certitudes et le terme de sa méditation fut le conte gracieux et triste qu'il appela *Le Roi Tobol*. Œuvre amère, satirique, effrayante, mais bien française par son effort constant d'être, en même temps qu'une plainte, une ironie. M. Beaunier pratique la philosophie nationale, celle du penseur ennemi des mots trop riches, des synthèses branlantes et des entités vagues ; une philosophie plutôt destructive, habile à renverser les dogmes, les concepts, les croyances, toutes les idées dont nous vivons, sans trouver par quoi les remplacer. Un Allemand ou un Anglais accomplirait ce bouleversement sur les sommets aigus de l'angoisse et de la colère, avec la conscience profonde de Spencer ou la violence de Nietzsche, mais un Français le provoque en souriant. Pour lui, la métaphysique ardente, les vastes chimères édifiées par les autres peuples sont de fragiles châteaux de cartes dont il découvre immédiatement la base chancelante et qu'il renverse d'un trait d'esprit. Le sens du tragique ne lui manque pas, mais il perçoit le côté comique de toute tragédie, et s'il subit l'éblouissement des hypothèses, le grand vertige métaphysique, il s'en

réveille bientôt pour l'analyse et la satire. Ainsi procède M. Beaunier. On devine dans toute son œuvre le descendant de Montaigne, de La Fontaine et de Voltaire. Cependant, il affirme, avec *Le Roi Tobol*, une sensibilité plus vive, aiguisée par de longues hérédités intellectuelles et qui, parfois, le livre sans défense à l'émotion. Il y a dans ce conte étrange de l'angoisse religieuse en même temps que du scepticisme et, sous des mots railleurs, un sens désespéré de la misère humaine. M. Beaunier est de ceux qui rient pour ne pas pleurer. Il couvre des fleurs légères de la fantaisie et du lyrisme les vérités douloureuses, parce qu'il n'ose nous montrer ces vérités nues. Il a le courage aimable de sa race, l'instinct de plaisanter jusque devant la mort, parce que le rire est un secours et qu'on ne voit plus le danger quand on s'en moque. Mais, pour un croyant, *Le Roi Tobol*, en dépit de cette verve alerte et spirituelle, demeure le plus triste des livres, un miroir désolé du monde, un cri de terreur jeté dans la vie.

L'histoire est simple, d'une forme légère et poétique ; elle a le velouté des fruits qui cachent

un dur noyau. Son originalité vient d'un adroit mélange du fantastique et du réel, confondus sous le même voile d'ironie. Elle se passe tout entière dans un royaume imaginaire, à l'horizon doré de la légende, mais ce royaume est singulièrement modernisé et le mythique personnage de Tobol s'y trouve en lutte avec les institutions, les mœurs, la politique et les croyances les plus actuelles. Des socialistes et des républicains font opposition à son tranquille gouvernement, sa femme le trompe avec la désinvolture d'une héroïne de Gyp, son chapelain lui enseigne une religion pratique, basée sur la négation du miracle, qui sent la décadence, et son peuple se nourrit d'un pain de liberté que ne distribuèrent jamais les rois. Au XVIIe siècle, le livre de M. Beaunier eût été condamné comme un crime d'athéisme et de lèse-majesté par les théologiens et les courtisans, mais nous ne sommes plus au temps où la tyrannie des princes s'appelait le droit divin, et le roi Tobol nous est d'autant plus sympathique qu'il n'a rien d'un autocrate, ni même d'un roi constitutionnel. En lisant son histoire, on voit que l'immense désir de vivre et de savourer la vie fut sa seule ambition. Mais la

vie ne montre pas plus d'indulgence aux souverains qu'à leurs sujets, et l'histoire finit mal. Le roi Tobol n'échappe point au sort commun. On lui annonce un jour que sa femme est partie avec un officier des gardes. Il aimait sa jolie reine, capricieuse et câline, dont les lèvres frivoles rajeunissaient ses lèvres. En revanche la reine ne l'aimait pas et sa fuite avec un amant rentrait dans l'ordre des choses. Le roi Tobol est intelligent. Il comprend que sa barbe blanche et son tendre cœur, même avec un palais, ne pouvaient suffire aux rêves d'une femme. Ses vœux accompagneront la fugitive. Mais il ne se console pas de l'avoir perdue. Et ce triste événement le porte à réfléchir. Des qu'il souffre, l'homme conçoit la nécessité de réfléchir. Il éprouve le farouche désir de légitimer, d'expliquer sa souffrance, d'en demander raison aux plus vieilles hypothèses. Et le défilé changeant des doctrines et des dogmes passe devant son angoisse, le plus souvent, hélas, sans le guérir. Le roi Tobol cherche de même la libération spirituelle. Il consulte ses philosophes et son chapelain, un peu comme des marchands faisant commerce de la vérité, mais leurs oracles contradictoires

ne le satisfont guère. L'acte d'avoir réfléchi lui permet simplement de réaliser qu'il n'a jamais été heureux, même quand le sourire de la reine lui appartenait. Il en résulte dans son cœur généreux une dernière ambition, celle d'obtenir par son fils une revanche de sa vie, de voir son fils heureux ; un rêve dont la logique exige de savoir ce qui rend heureux. Alors, il interroge son peuple et demande à tous les échos du royaume une définition du bonheur. Son peuple lui répond par le cri de rage des socialistes et le cri de colère des mécontents. Le pauvre roi se décourage de consulter des hommes et, certain désormais que l'organisation du monde est défectueuse, cherche, hors de la vie commune, l'accomplissement de son désir. Il imagine un château fantastique, bâti sur pilotis pour être plus loin de la terre, entouré de hautes murailles et de jardins fleuris où n'entreront jamais la vieillesse, la souffrance, la maladie, la mort. Là doit vivre le prince Eùdémon que la mer toute puissante et le ciel solitaire garderont des contacts terrestres. Toutes les joies, tous les rêves peupleront sa jeunesse sans que l'idée d'un terme, la crainte d'une brisure en altère la douceur ; l'enfant privilégié

ne saura même pas que les fleurs se fanent, que les oiseaux meurent et que l'univers vivant roule le flot des douleurs aux portes de sa prison. Il sera ce que voulait le songe généreux de Tobol ; un prince libéré du trône, une âme libérée de la connaissance, une vie hors de la vie.

Ainsi rêvait, à l'aube nouvelle de la Parole, le père du jeune élu qui devait sauver les hommes. Le château d'Eûdémon ressemble au palais de Siddharta et la légende de M. Beaunier au divin conte hindou. Mais les conclusions du penseur français ne sont pas celles qu'enfanta la croyance orientale. La fin de *Le Roi Tobol* se devine aisément. Elle est tout imprégnée d'un lugubre scepticisme et de l'amère certitude que l'homme n'échappe point aux lois souveraines de la douleur. Eûdémon grandit ; le royal despotisme de la jeunesse et de l'amour incline son esprit ignorant vers le doute. Un jour, sur les pas de Lilith, sa frivole et douce maîtresse, il s'enfuit du château de Félicité où le désir de son père lui ménageait tant de délices. Sur la vague inconnue, dans la nuit pleines d'étoiles, de musique et de parfums, il s'embarque ébloui par la première vision du

soir dont les ors glissent au fil de l'eau. Et, toujours suivant Lilith, il gagne la rive terrestre que ses pieds d'enfant n'ont jamais foulée mais que ses yeux d'homme contemplent avec un regard où monte l'éveil angoissé de la vie.

Il va sans dire qu'une fois cette fuite accomplie toutes les misères de l'homme infirme et mortel s'abattent comme des vautours sur les pas d'Eûdémon. Il rencontre des vieillards, des malades, il voit les larmes baigner la terre. Il apprend qu'un jour les yeux changeants de Lilith se flétriront comme des fleurs, que la blessure des rides profanera son visage et que ses cheveux d'or soyeux deviendront rudes et blancs. Puis il apprend qu'on meurt. Et cette révélation creuse au tréfonds de son âme un sillon d'épouvante ; il réalise l'horreur de vivre pour mourir, la vanité de l'action, du désir, de la pensée, de toutes ces routes humaines qui s'achèvent à la tombe. Chaque heure, soleilleuse ou morose, lui semble sonner un glas, chaque visage lui raconte un cadavre prochain ; l'odeur fade de la mort envahit toute sa vie et ses lèvres, sur la bouche de Lilith, goûtent la saveur terreuse des sépulcres béants.

M. Beaunier raconte avec éloquence ces

terreurs d'une âme vierge en présence du destin, et les phases de colère, de pitié, de désespoir où meurent les énergies du désir et de la foi. Il est des moments où son livre atteint de beaux sommets philosophiques, mais quelle décevante philosophie et comme la voix du Roi Tobol offre d'étranges consolations à l'angoisse d'Eûdémon :

« Pauvre petit, qui as vu la vieillesse, la maladie, la mort et qui te figures que tu connais toute la tristesse de vivre ! Ah ! toute la tristesse de vivre, c'est bien autre chose... Tu te figures que tu es désespéré, parce que tu ressens une grande colère dans ton cœur enfantin. Un caprice, Eûdémon, un caprice d'enfant gâté. On ne désespère pas à si bon compte. Ce serait, en vérité trop commode. Le désespoir absolu ne s'acquiert que lentement, au jour le jour, minute par minute. Il y faut la patience acharnée de la malechance, ses taquineries quotidiennes et incessantes, et cette lassitude qui ne vient que peu à peu. Il y faut le perpétuel échec de l'effort toujours recommencé... Pauvre petit, la vieillesse, la maladie, la mort, c'est important, je ne dis pas non, mais ce n'est pas tout, et même ce n'est pas

l'essentiel. L'essentiel, c'est l'ennui où il faut que l'on tombe après que l'on a essayé de tous les artifices pour vivre, essayé de tous les prétextes, épuisé toute l'ingéniosité qu'on avait... »

Hélas, le Roi Tobol a raison. Vivre, ce n'est pas seulement coucher dans les tombeaux ceux dont les mains retenaient notre trésor de caresses, ceux dont les yeux brûlaient de la même flamme que nos yeux. Ce n'est pas seulement souffrir de la fatigue de son corps, de la vieillesse de son front. C'est encore et surtout voir lever l'aube et tomber le soir chaque jour, sans comprendre pourquoi, c'est recharger toujours sur ses épaules meurtries le fardeau du quotidien, la pesanteur des heures qui ne sonneront point de miracles, la tristesse des saisons qui succèdent aux saisons, des jours qu'enchaîne aux jours la force du même soleil. Ah ! sentir en soi tant de puissances, tant d'amour, de ferveur, de pensée s'émietter sous les griffes de la vie, voir tomber une à une les fleurs de ses désirs dans l'heure vorace et prompte, comprendre que le passé seul porte en lui notre âme et que le présent, l'avenir sont autant d'ombres vaines, autant de

folles apparences où le vide s'affirme dès qu'on veut les saisir ! Voilà ce qui fait la vie. M. Beaunier nous le rappelle cruellement ; il se plait à nous redire que nous sommes des aveugles menés par une force aveugle et que si les hommes vivent, cela tient à leur folie. Mais pour être véridique, il faut bien être cruel. D'ailleurs, M. Beaunier nous maltraite avec courtoisie. Il attaque le clergé, les philosophes, les socialistes et, généralement, tous les idéologues, avec une politesse irréprochable. Il ne se fâche jamais et sourit toujours. J'ai retrouvé dans *Le Roi Tobol* ce même esprit satirique, mais doucement indulgent, que nous révélaient déjà *Les Trois Legrand* et *Les Dupont-Leterrier*, avec, en plus, le parfum de poésie répandu dans l'histoire de *Picrate et Siméon*. M. Beaunier ressemble à M. Bergeret. Il éprouve « un bienveillant mépris des hommes ». Il le leur dit sans les blesser et prouve aimablement que leurs institutions dans le présent et leurs utopies dans le futur sont également fragiles comme des joujoux d'enfant. Il a toujours raison et ne se rend pas odieux en le démontrant, ce qui prouve un grand art et un bon caractère. Mais il aurait encore raison, s'il nous disait que la

vie, laide, aveugle et stupide, peut rayonner sous l'héroïque effort de la pensée et que les yeux des amants, les fronts des sages portent une gloire qui la justifie. Il pourrait affirmer que l'erreur et la souffrance sont belles, peut-être autant que la vérité, belles pour l'œuvre d'amour qu'elles réalisent en nous, belles de toute la générosité, de toute l'ardeur qu'elles épandent sur le monde. Agir sans certitude, lutter sans récompense, espérer sans preuves, n'est-ce pas là ce qui fait la splendeur même de l'esprit ? Il y a dans la folie, l'aveuglement des hommes, dans leur misère profonde, une puissance qui permet de dire avec les mystiques : l'homme est un dieu. Et cette divinité, cachée sous les terreurs de la mort, sous les larmes de la vie, M. Beaunier devrait en tenir compte. Il n'a pas médité suffisamment l'histoire de Siddharta. Le seul fait que nous rêvons un au delà et que nous sentons la vie sainte, précieuse et sacrée, telle qu'un ardent foyer de vérité mystérieuse cachée sous l'illusion, légitime nos erreurs et justifie nos larmes. Mais il y a derrière le spirituel sourire de M. Beaunier une pensée plus amère que celle de Schopenhauer. Et cela nous explique pourquoi, au

dernier chapitre de son livre, il rejette Eûdémon dans les mains du destin avec une sorte de haine pour la jeunesse artificieuse qui sait tromper les hommes et les séduire encore à côté de la mort.

Il est inutile de parler longuement de *Le Roi Tobol* au point de vue littéraire. Il suffira de dire que le livre est d'une forme séduisante, habile et légère, digne en tous points du grand talent de son auteur. L'évolution de M. Beaunier paraît s'accomplir vers les domaines du transcendantal. Il en est arrivé déjà au conte philosophique ; ses frères littéraires ne sont plus Weber et Tristan Bernard, mais Jules Lemaître et A. France. La maîtrise absolue de sa pensée et de son style lui reste à conquérir, l'élargissement de sa conception du monde et de notre misérable humanité la lui donneront un jour. En tous cas, il demeurera le vrai fils de cette race française dont l'esprit satirique, observateur et si profondément analytique ne sera jamais compris par delà nos frontières. Je ne ferai qu'un reproche à *Le Roi Tobol*, celui d'être une histoire trop longue, dépassant la mesure du conte. Le récit traîne un peu, les événements s'y délaient avec une

lenteur fatigante, mais comment en vouloir aux poètes de trop chanter? Ils sont les beaux héros de la vie douloureuse, ceux qui passent en jetant des fleurs dans l'ombre de nos chemins, ceux dont la voix précieuse suffit pour nous faire adorer le triste monde qu'elle maudit.

II

LES HOMÉRIDES CONTEMPORAINS

Plus on vieillit, plus on se rappelle sa jeunesse. L'humanité comme l'individu, regarde en arrière. A mesure qu'elle avance sur le chemin circulaire de l'évolution, sa pensée, devenue lasse, multiplie les douces haltes du souvenir. Elle évoque l'horizon matinal où fleurit son éveil, l'heure où ses premiers rêves jaillirent en poèmes ailés, mêlant un nouveau rythme aux rythmes de la mer. Son cœur usé s'émeut d'avoir connu cette aube et porté ces extases. Ainsi, vers la terre grecque vont se rajeunir nos songes. Sol divin, ciel éternel que nous avons l'orgueil de sentir à nous et qui furent le matin du monde, le salut de la lumière à la conscience humaine ! La vie, aujourd'hui, rampe dans un soir sanglant, plein de colère et de bruit. Mais l'esprit se libère en étreignant le passé. Il suffit que l'histoire module son

chant de sirène, qu'elle redise le triomphe du soleil sur les cîmes de l'Olympe. Il suffit qu'elle rappelle l'étincellement des boucliers d'or aux façades des temples, les longues tuniques et le pas flexible des canéphores sur les chemins de l'Acropole, l'essor innombrable des Victoires couronnant le front de l'Attique, la lance prodigieuse d'Athéna levée vers le ciel de Salamine. Et nos âmes, oublieuses de l'heure, retrouvent en elle la ferveur confiante des héros.

Ce besoin de tourner les yeux vers la lumière éclose aux rives ioniennes pénètre depuis longtemps notre atmosphère. Toute pensée n'est-elle pas une flamme prise à ce feu générateur, un don de ce foyer qu'édifièrent pour le monde les premiers aèdes chantant les premiers dieux? Cependant l'amour de la patrie grecque augmente avec le nombre des âges. Nos intelligences flétries et fatiguées s'avivent de jeunesse en puisant aux sources helléniques et les voix chantantes qui relient Délos à Delphes bercent les angoisses de notre décadence. Chacun de nous possède son autel d'élection, soit au cœur des rudes vallées spartiates ou dans les prairies semées de violettes qu'enchantait la flûte des bergers siciliens, soit parmi les îles fraternelles

et sur la rive ardente qui porta les splendeurs de Troie. La plupart demeurent au pied de cette Acropole que Renan disait « l'idéal cristallisé en marbre pentélique ». Chacun aussi révère un Panthéon spécial où les soldats des Thermopyles, les artistes de Sicyone et d'Egine, les poètes de Lesbos et les penseurs d'Elée règnent suivant la minute de l'enthousiasme. Mais trois noms dominent ce passé rempli de nos adorations : Homère, Phidias, Platon, la trinité synthétique où se résume le génie grec, la triple voix du Rythme dans le vers, le temple et l'Idée. Et c'est la gloire du divin chanteur qui surgit le plus ardemment de l'histoire, comme si toute l'âme héroïque et souveraine de l'Hellade était née sur les lèvres de ce vieil aveugle racontant le soleil et la mer.

Dans sa robuste et naïve jeunesse, Homère est, en effet, plus proche de nous que tous les philosophes et les artistes d'Athènes. Le souci des problèmes métaphysiques et le culte de la forme plastique exigent un effort mental dont beaucoup demeurent incapables. Mais il n'est aucune race, aucun individu, homme ou enfant, ignorant ou savant, qui ne pressente une force dans le vers abondant et radieux de la rhapsodie

épique. Ces héros vêtus d'armures flamboyantes dont les cheveux bouclés et le front lisse répètent la beauté des dieux, ces captives et ces reines qui peuvent d'un sourire mettre les armées aux prises et les cités en ruines, ces palais d'airain où les cratères ciselés, les coupes et les torchères d'or font l'orgueil des festins, ces nefs élevant leur proue bondissante sur la vague, en un mot, toute cette exaltation de l'âge héroïque fut le verbe universel, la parole victorieuse qui traversa les siècles. Peut-on nier le *miracle grec* devant ce seul fait de l'éternité et de la puissance d'Homère ? Les guerres, les sociétés, les rois, les peuples se succèdent sur la face angoissée du monde, des centaines d'années roulent leurs flots vers la décadence et l'oubli, le silence écrase les sanctuaires comme les tombes, les religions comme les cités, et la voix de l'aède inconnu passe au milieu de ces révolutions, toujours vivante et jeune, toujours en fleur sur les lèvres des hommes ! De quelle civilisation avons-nous reçu pareille abondance ? Quelle littérature fut ainsi le trésor ardent de vingt-sept ou vingt-neuf siècles, un conte merveilleux pour l'enfant, une source de rêve inépuisable pour l'artiste,

un royaume de pensée pour le savant, un champ de délices pour tous ? Il est possible de préférer les richesses complexes de la cathédrale gothique aux sobres grâces du Parthénon, le génie désordonné et violent de Michel Ange au rêve lumineux de Praxitèle, les méthodes raisonnées de la science moderne aux divinations d'Héraclite et de Pythagore, mais que pouvons-nous opposer à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* ? quel peuple oserait se lever et dire : Voici mes aèdes, mes chanteurs, les égaux des Homérides ? Malgré les tentatives du déterminisme actuel, il faut bien reconnaître cette évidence qu'Homère est dans l'histoire un point unique, une énergie spontanée sans lien d'origine avec d'autres forces, un miracle enfin, et suffisant à lui seul pour prouver tout le miracle grec.

Dans l'antiquité, *l'Iliade* et *l'Odyssée* dominent naturellement tous les âges helléniques. Ce n'est pas durant les beaux festins, sous les portiques et aux leschés seulement que résonnent leurs voix brillantes. Elles scandent la marche divine des Panathénées, brûlent sur les lèvres de l'athlète vainqueur, glorifient le règne des hommes d'État qui les recueillirent pour la Cité, suivent aux rivages barbares

l'orgueil des conquérants. En elles apparaît la souche commune des littératures et des philosophies grecques. A travers le prisme dorien ou attique, leurs souples rayonnements se prolongent jusque dans les plus vastes essors du lyrisme choral et de la tragédie. La période avancée de l'esprit critique témoigne elle-même de leur influence ; les étymologistes qui précèdent et suivent le *Cratyle*, les allégoristes ingénieux du temps de Socrate ou d'Épicure, les subtils académiciens disciples de Carnéade, les scholiastes d'Alexandrie soulèvent d'ardentes controverses autour de l'Olympe homérique et de la légende troyenne. En littérature et en art, c'est la beauté d'Hélène, telle qu'elle apparut sous les regards fascinés des vieillards troyens, qui fut le soleil central où convergèrent les plus ardentes inspirations. Hélène représente la féminité de l'âge héroïque et symbolise jusqu'à Gœthe l'idéal classique : Antigone, Electre, Cordélia, Juliette, Phèdre seront sans pouvoir pour la détrôner et les tresses blondes de Marguerite elle-même ne feront pas oublier ses cheveux bouclés plus glorieux qu'une auréole. La piété des anciens égalait aux déesses cette fille tragique de Zeus,

la femme divine au long péplos, et les avatars de sa légende forment un cycle radieux dont la tragédie d'Euripide marque le point culminant. Mais sa grâce fatale ne laisse pas dans l'ombre les héros et les dieux. Que de fois les beaux frontons des temples, les métopes éclatantes, les bas reliefs, les autels, les trônes répèteront les combats de l'*Iliade* ou les aventures de l'*Odyssée !* Et peut-on oublier le visage d'ivoire et d'or de Zeus olympien, la seconde immortalité de ces vers : « Ainsi parla le fils de Kronos et il abaissa ses noirs sourcils, et ses cheveux parfumés d'ambroisie s'agitèrent sur sa tête immortelle, et il ébranla le le vaste Olympe.» De tous les marbres, de toutes les cités grecs, c'est le chant d'Homère qui monte, renvoyé par les échos de l'histoire jusqu'aux extrémités du monde.

En descendant vers la période latine, il semble qu'on suive une ligne de chute, l'écroulement des Olympiens dans la bourgeoisie. Le despotisme inintelligent des césars et la vulgarité romaine créent une atmosphère opaque autour de ces dieux homériques. Ils perdent leur élégance et leur dignité en même temps que leur noms et s'avilissent dans l'ima-

gination servile des courtisans. Leurs légendes dénaturées traversent sans gloire certaines période de la poésie latine ; la gravité de Lucrèce ne fraternise point avec elles et les beaux esprits du VIIe siècle se bornent à procéder de l'Alexandrinisme. Cependant, la royauté d'Hélène s'impose à tous les temps, la tunique blanche de l'Immortelle trace un sillage ininterrompu dans l'histoire, et les commentateurs byzantins s'émerveilleront un jour d'avoir jugé ses boucles blondes comme les rayons lunaires. Homère triomphe encore dans la *Diomédéenne*, *Le Retour de Ménélas et d'Hélène*, surtout dans l'*Enéide*, et dans quelques livres des *Métamorphoses* d'Ovide. Mais la cella des temples ne répète plus sa vision ; c'est à Rome qu'Athéné subtile riant au discours avisé d'Odysseus, Zeus, l'assembleur de nuages, Héré, la protectrice terrible des Achéens deviennent des divinités municipales, honorées du même culte que les vulgaires empereurs. L'art gréco-latin s'étale dans des œuvres poncives auxquelles les historiens grecs dédaigneront d'attacher un nom et le double rêve d'Homère et de Phidias s'éteint dans les draperies lourdes des Pallas romaines. Les types classiques de l'*Iliade* n'en subsistent

pas moins à travers cette piété grossière et la science moderne libérera glorieusement leur beauté vraiment grecque de son masque latin.

En France, malgré les jolis contes de la *Légende dorée*, il est assez difficile de trouver de la littérature avant le XVe ou même le XVIe siècle. On ne peut dire littéraire cette période de tâtonnements qui fut le moyen âge : nos misérables chansons de geste, les fabliaux grossiers et les ballades, les romans, les chroniques, les drames dont se nourrit le siècle de Froissart et de Christine de Pisan sont trop loin de former une littérature. Le plus ardent patriotisme n'arriverait pas à juger les troubadours et les conteurs français comme des émules, je ne dirai pas d'Homère, mais des moins bons Homérides grecs. L'éclosion spontanée du génie sur la terre ionienne est un phénomène unique; le chant vaste des aédes, la parole mélodieuse et fleurie des premiers prosateurs helléniques sont remplacés chez nous par les balbutiements d'une langue informe, maniée sans art et souvent sans inspiration. On éprouve plus de pitié que de sympathie à constater ce rabâchage enfantin de notre pensée quand on évoque la surabondance magnifique du verbe aux

lèvres des rhapsodes et des lyriques grecs. Il semble donc inutile de chercher Homère dans ce fatras de mots rudes qui représente les origines de notre génie littéraire. Que ferait ce roi prodigieux à la cour de Charlemagne ou de Charles VI ? Quel rôle joueraient sa vision héroïque, son rêve jeune, libre et fier dans l'ombre naissante des cathédrales ?

Cependant, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, à travers l'*Enéide* et sous le voile des traductions latines, enchantent l'aube angoissée du moyen âge non moins que les éclatants midis des siècles postérieurs. Orphée n'eut-il pas le don de séduire les bêtes sauvages et faut-il s'étonner que l'aède à la voix douce comme le miel ait vécu pour les jours pieux et pensifs de la scolastique ? Les boucliers des dieux et les casques des Troyens jettent leurs lumières sonores dans l'ombre médiévale. Tous les récits, groupés alors sous le terme de Cycle antique, révèlent l'humanisme en œuvre au fond de ces périodes laborieuses qui enfantèrent la pensée moderne. Des contes du XIe siècle présentent déjà une inconsciente parodie de l'*Odysée*. L'*Iliade*, poème de chevalerie, eut son cycle particulier : le *Roman de Troie*, malgré l'absence de l'ins-

piration poétique et de tout caractère héroïque, reste une véritable imitation des chants d'Homère. Villon, dans son poème de la mort, évoque le léger fantôme d'Hélène à la suite des « Dames à rebrassés collets » que « Mort saisit sans exception ». Une tradition classique, à partir du XIIe siècle, prépare longuement les enthousiasmes de la Renaissance ; les héros grecs, bardés de fer et chargés d'écussons, tiennent leur place dans les naïves peintures de l'époque et la curiosité scientifique s'oriente instinctivement vers le trésor des légendes homériques. Les traductions en vers d'Octavien de Saint-Gelais représentent le dernier effort de cette érudition bégayante qui amenait Pâris sur les bords de la Seine pour y épouser la belle Lutèce. Nous atteignons ainsi le XVIe siècle, dont la vie tout entière jaillira du soleil antique et qu'un noble savoir épanouit dans l'adoration de la langue et de la philosophie helléniques.

Une fois l'élan donné, les étymologistes, et les poètes, qu'ils se nomment Boileau, Racine, Fénelon, Mme Dacier, Chénier, Renan, Leconte de Lisle ou Louis Ménard, concourent tous à répandre la gloire de la mythologie et de la littérature homériques. Et l'aurore du

XXe siècle se lève dans un renouveau de cette gloire. Car l'érudition même qui empoisonne et ravit de ses incantations notre heureuse décadence recueille ses plus brillantes moissons sur la terre homérique. Les lumières nous arrivent de la mer d'Ithaque ou de Troie, plus légères et plus jeunes, à travers le cristal bien taillé de la vision définitive. De l'inépuisable trésor, nous recevons le verbe ciselé, la pensée subtile, le rêve élégant dont notre époque réjouit ses heures savantes. L'âme d'Ulysse est revenue des Cyclades à Paris ; elle habite le front des conteurs, flotte sous la plume ingénieuse des critiques et rit aux lèvres d'A. France, le dernier roi des Homérides.

L'Odyssée s'adapte mieux que *l'Iliade* à l'esprit de notre époque. Nous laissons le moyen âge mystique et guerrier s'ébahir devant les héros campés autour de Troie. Ces âmes robustes dont la simplicité subsiste dans la pitié comme dans la vengeance, dans la colère comme dans l'amour, semblent lointaines à nos cerveaux de civilisés. Il faut rester jeune pour comprendre les choses héroïques, la fureur d'Agamemnon, l'orgueil d'Achille, la résignation d'Andromaque, et pour s'émouvoir

aux conflits divins que les prières de Thétis et les violences d'Arès suscitent dans le royaume olympien. Tant d'années d'angoisse catholique et d'incrédulité voltairienne séparent de nous ce beau verbe vivant ! Mais l'esprit tendre, ingénieux et moqueur d'Ulysse fraternise avec le scepticisme incomplet du XXe siècle ; nos mentalités d'ironistes et de sentimentaux comprennent cette ondoyante personnalité où le courage, la piété, la perfidie, la peur s'équilibrent sans dissonance. Nous gardons un goût spécial pour les aventures d'amour et les beaux mensonges de *l'Odyssée*. Les jeux de Nausikaa lançant la balle brillante à ses compagnes ont, à nos yeux, plus de séduction que la démarche auguste des Troyennes et le foyer de Pénélope attire nos rêves sans héroïsme loin des flammes arrosées de vin noir où se consume le cadavre d'Hector.

Le roman du roi d'Ithaque est le roman de la mer grecque. Il a pour théâtre les eaux merveilleuses dont les enlacements forment la ronde des Cyclades autour de Délos. Toute la vie du héros s'exalte entre ces îles que les larmes de Calypso et le sourire de Circé enchanteront d'immortalité. Le caprice de

Zeus lui impose un destin mouvant, pareil à celui des flots où passent les roses de l'aube, la course variée des nuages, le trait rouge de l'éclair, l'ombre scintillante du soir. Il offre lui-même les caractères de mobilité, de grâce amère, souple et brillante dont se poétisent les dieux égéens. Le regret d'Ithaque et du foyer, le désir chaud de l'aventure lui font une âme inégale et diverse comme la vague symbolisée dans Protée. Il a les yeux changeants, le sourire fugitif, des cheveux humides qui exhalent une odeur de sel et d'algues, sa voix se module comme les accents douloureux de Glauké ou prend les langueurs d'un chant de sirène, son visage reflète tour à tour la force fougueuse de Poseïdon, la sagesse de Nérée, la tristesse pleurante d'Amphitrite. Toutes les puissances et les fatalités, tous les sourires et les mensonges de la mer se précisent dans son histoire.

Cette complexité sentimentale, voilée sous la trame fleurie du vers, fait du grand exilé et de sa légende une réalité contemporaine. Quel cœur ne se laisserait prendre au réseau d'aventures et d'exploits dont les mailles d'or enveloppent les flots bleus de l'Archipel ? Avec ses

amours passagères si peu nuisibles à sa fidélité conjugale, son patriotisme réduit au culte de l'île natale, sa fourberie spirituelle, sa bonne grâce de héros chevalier, Odysseus pourrait nous servir de type national et personnifier les caractères essentiels de notre époque. Il est donc naturel de préférer son épopée marine à l'Iliade guerrière et son élégante psychologie aux âmes rudimentaires d'Achille et d'Agamemnon.

De tous les contes et poèmes écrits en marge de *l'Odyssée*, l'œuvre principale est le *Polyphème* d'A. Samain, un drame en vers dont la donnée se retrouve dans Théocrite, mais que son héros permet de rattacher aux légendes homériques. Cette figure monstrueuse du Cyclope représente une conquête de l'imagination non moins admirable que les nymphes brillantes, les ondines aux cheveux verts, les fées vêtues de soleil et toutes les créations fabuleuses dont s'enchante et se puérilise notre vie littéraire. Polyphème introduit dans le monde poétique la race des ogres et des géants, il ouvre aux regards humains un royaume séduisant de l'épouvante et ses pieds énormes tracent le chemin baigné de clair de lune où

danseront les Niebelungen, les Korrigans, les démons, les sorcières et tous les monstres grands et petits de la légende. Dans *l'Odyssée*, il se révèle plus amusant que formidable, la ruse habile d'Ulysse l'ayant dépouillé de sa force. Le génie grec, au moment de sa fleur, redoute le difforme et l'anormal où se complaît le rêve oriental, il n'accepte la laideur que magnifiée dans la gloire de la mort et du danger. Les Titans, les Kères, les hydres, les serpents, les gorgones, figures mythiques de l'ombre et de l'enfer, n'existent que pour déterminer le triomphe de la lumière symbolisée dans les flèches d'or d'Apollon ou le glaive rayonnant de Persée. Il faudra l'influence orientale et orphique, les cortèges de Zagreus, le culte sombre d'Hécate pour acclimater le phénoménal et le diabolique sur la terre harmonieuse des dieux. Au temps d'Homère, la laideur, quand elle s'impose intégralement, devient un prétexte à l'ironie et prend l'aspect comique d'une chose inhabituelle. On lui adjoint, comme ses corollaires naturels, la stupidité, la sauvagerie, la maladresse, toutes choses presque inconnues en Grèce et dont la rareté même appelle le rire. Cette race légère

et fine juge exceptionnel, et par là ridicule, l'être sans intelligence ni beauté. Polyphème avec son œil unique, sa taille prodigieuse, ses goûts d'anthropophage réjouit les auditeurs des rhapsodes au lieu de les terrifier. Il ne figure dans *l'Odyssée* que pour donner au subtil génie d'Ulysse une occasion de s'exercer et renforcer l'antithèse du barbare et du Grec, de l'intelligence ingénieuse et de l'animalité sauvage. Le drame satyrique d'Euripide, *Le Cyclope* indique une évolution, quoique elle reprenne sans l'altérer le récit d'Homère depuis l'arrivée d'Ulysse et de ses compagnons dans la caverne jusqu'à l'exécution du cruel stratagème qui rendra Polyphème aveugle. Cette privation de la lumière, le châtiment suprême selon l'esprit d'un Grec, suffit pour faire d'un épisode une tragédie. Quel supplice dirait mieux la colère des dieux que la mort du soleil dans les yeux d'un maudit comme Thamyris, Stésichore ou Œdipe ? L'accomplissement de l'oracle de Télémos prend un caractère dramatique avec Euripide ; Polyphème s'ennoblit de devenir une victime, un condamné de l'inexorable fatalité. Si le chœur nargue sa laideur, on peut croire que le public s'en moquait alors moins

aisément, le théâtre gardant, même en pleine décadence, un caractère sacré peu favorable au rire. La surabondance des détails, le réalisme et la précision des descriptions et, surtout, l'introduction des mythes bachiques témoignent encore dans *Le Cyclope* de la longue période franchie depuis *l'Odyssée*. Ulysse sait maintenant quelle force divine veille au fond des coupes et comme la passion de Dionysos s'exalte dans l'âme du raisin noir. Il est l'instrument conscient dont se sert un dieu pour châtier la cruauté du monstre. Malgré son obéissance à la tradition, l'œuvre marque donc une étape nouvelle et prête un caractère plus noble au personnage de Polyphème.

Avec Samain, nous assistons à une transformation complète. L'influence du christianisme a modifié la conception de la laideur comme celle de la pauvreté. Elle a rendu attendrissant ce qui était comique, normales et coutumières les choses exceptionnelles. Cette orientation différente de l'esprit agit naturellement sur la vision littéraire. Les sorcières et les démons gardent encore, au moyen âge, le monopole de la laideur, elle épouvante, plus tard elle attristera et, peu à peu, la poésie s'emparant d'elle

lui prête de subtiles séductions. Les conteurs, suivant une ligne opposée à celle des rhapsodes, lui adjoindront même la grâce et la bonté. Au temps du romantisme, la laideur devient plus touchante que la beauté et le monstre conquiert dans la littérature une place d'honneur. Quasimodo fait oublier Esméralda, la voix de Dona-Sol a des douceurs moins suggestives que les paroles mélancoliques de Triboulet. C'est à la fécondité de ces idées nouvelles que nous devons le *Polyphème* de Samain. Oserai-je avouer mon regret de ce beau rire homérique qui éclatait sur les lèvres des dieux au spectacle d'Hephaïstos boiteux, ma sympathie pour cette orgueilleuse joie dont s'animaient les portiques et les salles de fête quand le rhapsode évoquait l'image du Cyclope aveugle ?

Il faut reconnaître cependant que le héros de Samain nous intéresse et nous émeut à cause de sa laideur même. D'être sans beauté l'a fait solitaire et sa bouche altérée, faute de ressembler aux fruits pourpres des treilles, ne connaîtra jamais la bouche aimante d'une femme. Ses grandes mains rudes blesseraient un joli corps en le caressant, son visage informe, ses membres lourds effarouchent le désir et les doigts féminins

redoutent le contact de ses cheveux grossiers. Comment s'étonner si le cœur frivole de Galatée choisit l'amour du beau berger et refuse de battre une seule fois sur ce cœur de géant ? Polyphème n'a que le soir et la mer pour écouter sa plainte :

... Je vis dès mon berceau
Muré dans ma laideur comme dans un tombeau.
Etre laid ! N'avoir vu jamais sur son visage
Une femme arrêter son regard au passage,
N'avoir jamais senti, douce comme un soupir,
Passer sur soi l'haleine ardente d'un désir,
Et déborder pourtant d'amour et de tendresses,
Humblement, pauvrement, mendier des caresses
Sans recevoir jamais, d'un geste de dédain,
Qu'une aumône qu'on donne en retirant sa main !

Mais que peuvent les forces éclatantes de l'amour et de la douleur, le génie, le rêve, la candeur adorable de la bonté, si une laideur pesante écrase toutes ces lumières ? Il suffit que le berger passe :

Avec ses yeux fendus, sa démarche traînante,
Ses cheveux partagés et sa houlette à fleurs,

pour que le désir de Galatée se suspende à ces jeunes lèvres et palpite comme une colombe

aux appels de ce regard doré. Et combien la voix féminine, si sèche tout à l'heure quand Polyphème en implorait la mélodieuse aumône, devient caressante, suave et fleurie pour dire la beauté d'Acis :

Tes yeux ont la douceur du vin d'or et du miel,
De l'eau fraîche du puits quand la soif vous altère,
De tout ce que je sais de plus doux sur la terre.
Oh ! que mon cœur est lourd ! Je ne sais pas pourquoi
Jamais je n'ai senti tant de douceur en moi.
Je te trouve si beau ! Ce soir je voudrais même
Me fondre sous tes dents comme un fruit tant je t'aime !

Il ne manque plus au géant que de connaître le suprême crucifiement, l'angoisse, terme et sommet de tous les calvaires d'amour, voir de ses regards veufs l'union des autres regards, heurter sa solitude aux radieux hyménées. Polyphème a surpris le baiser d'Acis et de Galatée et, dans sa lutte avec l'effroyable vision, il arrache ses prunelles sanglantes, éteint la lumière et la vie sous ses paupières et remplit de son cri d'aveugle l'immobile horizon :

Oui j'ai crevé mes yeux, oui j'ai crevé mes yeux,
Mes yeux, mes pauvres yeux, si joyeux à l'aurore
Après ce que j'ai vu, pouvaient-ils voir encore ?...
Mais je les avais là, tous deux sous les paupières...
Enlacés et buvant leur amour à pleine âme...
J'ai mieux aimé d'un coup dépasser mon malheur.

On voit combien nous sommes loin du Cyclope de l'*Odyssée* et même du *Polyphème* de Théocrite. Et, cependant, le lyrisme épars dans l'œuvre de Samain, comme un souffle de printemps dans un jardin fleuri, vient encore des belles rives où les harmonies naissantes du vers furent l'écho des premiers songes.

Le délicieux conte intitule : *Les Dernières aventures du divin Ulysse*, est une des meilleures pages dans l'œuvre savante et complexe d'E. Gebhart. Cette faculté supérieure que nous appelons l'imagination devient réellement enchanteresse quand elle éveille les miracles sur le terrain de l'érudition. Nos rêves actuels manquent de flamme et de jeunesse. Mais le royal passé, l'antiquité pleine de rythmes et de lumières nous appartiennent et les Muses d'Apollon tendent vers nos mains leurs lyres sonores pour que nous y rappelions l'âme des anciens chants. Je ne sais rien de plus séduisant

dans notre littérature qu'un roman, un conte ou une page de critique dont la forme fantaisiste laisse entrevoir cette connaissance livresque de l'histoire et du monde. Les vieux savants penchés sur le grimoire de textes nous disent ainsi des choses plus charmantes et plus fraîches que les jeunes poètes ignorants qui s'exaltent aux accents de leur propre voix. Le goût d'étudier et de savoir avant d'écrire nous a valu, d'ailleurs, *Salammbo*, *Thaïs*, *Aphrodite*, *Clio*, *Les Trophées*, *Les Médailles d'argile* et cent autres œuvres qui sont le trésor spirituel de notre époque.

Le conte de Gebhart fait partie de ce domaine littéraire où l'étude et la science épanouissent du lyrisme et qui mêle les fruits substantiels de la sagesse aux fleurs compliquées du rêve. Il y a dans *Les Aventures du divin Ulysse*, autant d'érudition que de poésie, autant de savoir que d'esprit, et c'est beaucoup dire. L'auteur se garda de suivre à la lettre l'inspiration d'Homère, procédé facile, qui eût enlevé toute originalité à son œuvre et défiguré sa vision personnelle ; il a modernisé ses héros, Ulysse, Pénélope, Ménélas, Télégone, Hélène, humanisé Circé et Calypso, rendu frivole ou

ironique l'action des dieux, mais sans quitter pour cela les chemins d'or de la pensée grecque. Son style très français et d'une forme bien contemporaine évoque cependant les déesses aux yeux glauques dont les cheveux verts traînent dans la vague, les vaisseaux héroïques, la rocailleuse Ithaque, les noirs fleuves infernaux et toute la grâce ardente de ce printemps égéen qui mêle aux senteurs marines l'odeur des violettes, des hyacinthes et des amandiers.

La donnée du conte est déjà une trouvaille. L'auteur suppose Ulysse fatigué du foyer somnolent où s'éternise la tapisserie de Pénélope, ennuyé de la vertu de Télémaque et de la vieillesse de Laërte ; l'horizon d'Ithaque l'étouffe entre des plis trop rapprochés, après tant d'années vécues sur les abîmes océaniques et le long des côtes diverses où le jetaient l'orage et les dieux. Il songe, devant le front ridé de l'épouse, aux lèvres fraîches de Calypso, à la jeunesse de Nausikaa. Il regrette sa vie errante et tourmentée comme il regrettait naguère la fumée des toits d'Ithaque et le visage austère de Pénélope. Un jour, Ménélas, qui parcourt les mers à la recherche d'Hélène, vient lui demander secours pour diriger cette poursuite affolée

de l'Immortelle. Naturellement, Ulysse accueille avec joie un motif de fuir la maison et la vie conjugales, le front trop candide de Télémaque, l'aiguille obsédante de Pénélope, et les deux rois, sur un beau vaisseau, dont la proue dorée figure une tête de cigogne, repartent à la conquête d'Hélène et de la mer. Les paysages et les horizons se déroulent devant leurs pas. Ils voient la pointe d'Eubée, les vignes de Chios et les roches de Scyros, où Achille connut les douces filles de Lycomédon, le Nil glauque et lourd, la face tourmentée du Sphinx, les crocodiles géants qui portent au front le chiffre d'Isis, le port éclatant de Memphis. Chemin faisant, Ulysse a retrouvé Calypso, mais Calypso est devenue vieille, la virginité seule ou l'amour fidèle laissant aux nymphes divines leur jeunesse et leur beauté. Et le fils de Laërte pleure sur les cheveux blancs qui voilent maintenant les doux yeux bleus où sombrait son désir. Au sanctuaire de Sérapis, il découvre Hélène devenue la Dame d'Asie et l'idole de l'Égypte, mais l'infidèle refuse de suivre Ménélas vers l'ombre hostile du Taygète, parmi les rudes enfants de Lacédémone. Alors, Ulysse ramène son vaisseau dans les eaux

traîtres de l'île de Circé, où l'attend cette fois Télégone, le bel adolescent dont les yeux cruels lui annoncent Némésis et la mort.

L'œuvre est d'un charme intense et d'une poésie grisante comme le nectar versé par Héphaïstos aux Olympiens. Je voudrais raconter toutes les aventures et les images, tous les beaux songes qu'elle entrelace avec tant d'art ainsi que des broderies d'or sur un tissu dont le fond bleu serait la mer. Mais il est impossible de détailler ce petit chef-d'œuvre contemporain issu du grand chef-d'œuvre antique. Il faut l'étudier directement. Il faut y chercher soi-même le printemps du ciel d'Ithaque et du verger en fleurs que planta le vieux Laërte, la grâce mourante de Calypso, le sourire dangereux de Circé sur les lèvres de Télégone, le battement d'ailes du rêve captif entre les doigts diligents de Pénélope et le sillage du vaisseau royal, guidé par le souvenir d'Hélène, sur la mer héroïque.

Parmi les contes publiés dernièrement sous le joli titre : *En marge des vieux livres*, il en est qui font suite à l'*Odyssée* comme *Les Dernières aventures du divin Ulysse*. Ils dispensent moins de rêve et ne reflètent pas la même

tristesse philosophique ; on les sent échappés du grand jardin hellénique tels qu'un essaim d'oiseaux frivoles dont le seul but serait de jouir de leur vol et de leur voix. Mais ils possèdent une grâce sobre et fine, une élégance littéraire qui font louer les dieux d'avoir rappelé M. J. Lemaître des champs stériles de la politique aux belles rives de la mer Egée.

La Sirène, le meilleur et le premier de ces contes, joint deux littératures et deux races : le Nord sentimental et le souriant Midi. Brumes et lumières s'unissent dans le miroir cristallin de cette légende homérique inspirée d'Andersen. L'héroïne danoise est devenue Leucosia tout en restant grecque, alliage difficile qu'un doigté d'orfèvre pouvait seul accomplir. Quelques pages d'une sentimentalité légère et d'une aimable poésie ont réalisé ce miracle de virtuosité. Ainsi « la France excelle à frapper des médailles avec un or étranger (1) ».

Les sirènes continuaient, jadis, dans le palais maritime la floraison des Hyades célestes et des Nymphes forestières. Elles symbolisaient la féminité, la grâce traîtresse, le mensonge

(1) M. Barrès (Discours de réception à l'Académie).

lumineux de la mer. Leurs yeux chargés de désirs, leurs voix berceuses, leurs ailes d'oiseaux qui les font animales, humaines et divines, servaient aux plans de Moira. Aujourd'hui, ces Muses tragiques sont devenues innocentes. Leurs bras meurtriers comme les enlacements de la vague se joignent aux bras des amants, leurs bouches avides de sang s'émerveillent du baiser. La Leucosia de Lemaître a le regard sauvage et doux d'une nymphe terrestre, des mains pleines de caresses, un sourire de candeur, une âme puérile d'enfant. Elle représente un type dégénéré dans le cortège de Phorkys. Son cœur primitif ne connaît que l'amour et la mer, ses paroles disent le jour, les étoiles, les algues et limitent le verbe aux appels du désir. C'est une femme du monde qui aurait une queue de poisson, une ignorance intacte et dont une grotte marine figurerait les appartements. Mais son front porte encore une grâce olympienne et le mystère demeure au fond de ses yeux d'eau verte. Il est plus décevant de voir Thétis, la déesse aux pieds d'argent, intervenir dans le récit sous l'aspect d'une matrone bienveillante, pour assurer l'union du Grec subtil et de la petite fée des flots,

L'évolution du personnage de Télémaque, dans la nouvelle suivante, nous apporte des consolations. Elle tend à réhabiliter la mémoire du héros. Il faut le reconnaître, Télémaque devenait bourgeois. Dans *l'Odyssée* déjà, entre le choc des boucliers d'or et les vastes sanglots de la mer, il n'élève qu'une voix d'enfant. Son rôle se borne à des fanfaronnades et à des larmes; il n'oserait ni parler, ni agir sans interroger le regard bleu d'Athéné et perd son temps à glorifier Zeus, au lieu d'user de son glaive, dans les cas difficiles. Homère l'a créé moins vivant que le bon porcher Eumée ou la sage Euryclée. Son manque d'initiative et d'esprit rend nécessaire l'intervention pédagogique des dieux chaque fois qu'il entre en scène ; devant la beauté d'Hélène, il se voile la face, quand Nestor l'enveloppe de prudents discours, on devine sa défaillance et combien le stupéfient les exploits héroïques des fils d'Atrée. Depuis Fénelon, cet héritier d'Ulysse nous apparaissait comme le saint Louis de Gonzague de l'antiquité et Gebhart immobilisa les roses fades de la candeur sur son visage de séminariste. Il était temps de sauver sa gloire. Lemaître n'en fit point un héros. Il lui laisse un esprit prati-

que et positif, des qualités filiales et ce même air de jeunesse qui plaît aux dames âgées. Mais il prend soin que les mains d'Hélène et de Nausikaa le délivrent de l'auréole et déploie toutes les ressources d'une imagination féconde en artifices pour rendre à ce front timide quelque flamme de désir.

Le Réveil d'ombres n'est qu'une fantaisie spirituelle et triste, un passage de fantômes dans les brumes de l'île funèbre qui ouvre au-delà de l'Océan ses pâles champs d'asphodèles. On y retrouve Ariane, Léda, Phèdre, Antyclée devenues de fragiles silhouettes dont les mains nébuleuses et le regard éteint disent la mort et la nuit, Agamemmon, Hippolyte, Achille essayant encore des gestes de combat, toute la foule spectrale des amantes et des demi-dieux mêlant leurs vaines images aux ténèbres cimmériennes. Suivant la conception hellénique de l'au-delà, Ariane est maintenant sans larmes, Léda sans volupté, Antyclée sans mémoire, l'Atride sans gloire, ni force, et la vie, le sang, le baiser, le rire magnifiés jadis sur ces bouches de héros se résument en échos d'ombre, en souvenirs d'ombre parmi les ombres. Le conte possède la grâce attendrie

des urnes funéraires et des stèles tombales où s'enroulaient les roses, il surpasse de toutes manière cette *Confession d'Eumée* qui montre le génie d'Ulysse transformé en sagesse de mari complaisant.

Des titres suggestifs: *La prudence de l'aède*, *Le sourire de Pénélope*, *La tristesse de Nausikaa*, *Le chagrin de Calypso* étiquettent les flacons bien ciselés où M. Michaut recueillit encore quelques gouttes de la mer odysséenne. Caprice de savant dont le regard tendu vers les sommets philosophiques se délasse à voir rouler sur la tunique blanche les boucles de Nausikaa et sourire, par dessus l'éternelle tapisserie, les yeux troublants de Pénélope. M. G. Michaut n'a point cherché l'ironie comme Lemaître, la vision poétique personnelle comme Gebhart ou, comme A. Samain, les amertumes contemporaines au fond de la coupe antique. Il s'est contenté de suivre Homère et de le suivre pas à pas dans une imitation de style assez parfaite pour sembler une traduction. Tel, ce joli passage recueilli au hasard dans *La Prudence de l'aède* :

« L'aède était trop affaibli pour chanter. « C'est pourquoi, l'ayant porté dans la nef

« creuse, ils s'empressèrent autour de lui, et « après avoir lavé ses membres épuisés, ils lui « versèrent un vin noir et lui dispensèrent des « mets agréables. Puis, lorsque son cœur eut « été rassassié de nourriture; ils l'étendirent « sur une toison épaisse, afin que le doux « sommeil refit son corps fatigué. Mais, le « lendemain, pendant que la nef se hâtait vers « Lacédémone sur la mer aux bruits nombreux, « le héros Ménélas et l'Argienne au visage éclatant « vinrent tous deux interroger le vieillard. Et « ils se tenaient sur la poupe élevée, lui couché « sur un amas de peaux souples, tandis que « Ménélas était assis sur un trône poli et la « femme divine, Hélène aux beaux yeux, « siégeait non loin sur un trône orné de clous « d'or, comme siège dans les temples l'image « d'Aphrodite honorée par des offrandes et « par des prières ».

Le talent de M. Michaut s'affine au contact de cette gracieuse poésie. Malgré la solidité et l'ampleur de son érudition de latiniste, sa préférence pour la critique raisonnée dont il éclaira si abondamment Sainte Beuve, il se rendait compte, en évoquant Hélène ou Calypso, que les richesses virgiliennes et le trésor racinien s'effacent

devant le nom d'Homère comme une traînée d'étoiles sous les roues du Quadrige.

Autour de l'*Iliade* sonore, je ne perçois plus qu'un écho, le rire discret de M. J. Lemaître, avec *Risus rerum* ou *La Bonne Hélène*. De nos jours, le sentiment de la vénération s'attache aux intérêts particuliers, on respecte fort son parti, son église. ses opinions et sa propriété, mais les grands morts et les grandes œuvres ne sont plus qu'une poussière d'or dont s'amusent nos mains de collégiens. Quand on regarde Homère sous cet angle étroit de la conception moderne, Ménélas devient un personnage de comédie, Hélène, une courtisane aimable, Achille, un colérique, Andromaque, une bourgeoise, Athéné, une pédante, et les feux dressés le long des remparts d'Ilion prennent un aspect de becs de gaz entre les murs d'une sous-préfecture. Il faut toujours du bruit dans la vie ; on y répand les éclats de rire dès que se taisent les chœurs héroïques. Heureusement, nous aimons l'ironie sous une forme spirituelle, avec Offenbach ou Lemaître, assez fine et subtile pour sembler un hommage indirect aux choses sacrées dont elle s'empare. Puis n'est-ce pas une consolation de se moquer des riches quand

on est pauvre ? Et faut-il blâmer les ironistes qui adoucirent le sentiment de notre infériorité en défigurant Euterpe ou Clio ?

Soyons juste aussi, on se permettait, en Grèce comme en France, de rabaisser les héros jusqu'à l'humanité et de déformer leurs silhouettes sur l'écran mobile de l'histoire. Tout le génie d'Aristophane eut pour but principal d'épanouir dans Athènes le rire allègre et spirituel et l'on n'imagine guère le royaume hellénique sans cette fleur vénéneuse de l'ironie mêlée aux éclosions robustes de la pensée. Seulement, nous ne rions plus comme les Grecs, c'est-à-dire comme les dieux, de ce rire sans amertume, vaste et joyeux, qui était une affirmation de force supérieure, l'épanchement naturel aux cœurs rassasiés de gloire.

Hélène fut une des premières victimes de l'esprit satirique. La légende lui refusa peu à peu cette absolution que la sagesse des Troyens et la volonté d'Aphrodite donnaient à sa beauté. Les vierges de Laconie offrent à son sourire les fêtes sacrées des Hélénia, Zeuxis, Gorgias, Isocrate, Théocrite connaissent son innocence, mais ce n'est plus le regard des vieillards qui pardonne à ses charmes. Euripide, dans *Le*

Cyclope, *Oreste* et *Les Troyennes*, l'appelle « la femme de tout le monde » et méprise en elle les pouvoirs de Kypris. La palinodie tentée sous forme de la tragédie d'*Hélène* est encore une insulte. Le poète suppose la fille de Léda, devenue simple mortelle douée de vertus conjugales et calomniée par suite d'une étrange méprise qui la confond avec une autre. Il en fait une épouse fidèle, pas très intelligente, toujours en pleurs, et que de petites intrigues célestes, comme en imagineraient les héroïnes de M. Bourget, retiennent dans l'Ile de Pharos, tandis que son fantôme ou son double astral déchaîne la guerre de Troie. M. Lemaître a réalisé une habile confusion de ces différentes légendes et suivi Euripide dans son idéal bourgeois de l'Immortelle. Son héroïne, la bonne Hélène, est victime aussi, non pas d'un tour d'escamotage accompli par Héra, ni des obscurs desseins d'Aphrodite, mais d'une tendre faiblesse de son cœur et de ses sens. Elle n'aime pas à contrarier les hommes et juge que le don de son corps qui lui coûte bien peu de peine procure beaucoup de plaisir. Pourquoi refuserait-elle à Pâris, au vigoureux Hector, au bon Priam des joies si faciles ? Il lui plaît à elle-même de

connaître tour à tour la bouche lisse des éphèbes, les lèvres rudes des guerriers, la longue barbe des grands prêtres et cela ne trouble pas son heureux caractère que Pâris soit un naïf, Hector, un lourdaud, Cléophile, un enfant et Priam, un vieillard. Elle pousse la tolérance jusqu'à partager la couche de Ménélas quand l'occasion s'en présente et s'excuse gentiment de ses infidélités :

« Certes, je l'estimais cet époux que j'attriste
Mais l'autre avait des mots à quoi rien ne résiste. »

Elle s'afflige aussi de voir la discorde entre son époux et ses amants, le duel de Pâris et de Ménélas lui arrache cette fervente invocation.

« O Zeus prends nous en pitié tous les trois,
O Zeus, sois magnanime !
Sauve un amant dont tu connais les droits
Sans condamner un mari que j'estime ! »

Le cœur d'Hélène est une auberge où chaque nouveau venu se voit accueillir avec la même bienveillance. Sainte Marie l'Egyptienne ne montrera pas une grâce plus humble et plus

docile devant l'exigeance des bateliers. O fille de Léda, sœur des Dioscures dont le double regard allume deux crépuscules et lève des flammes aux crêtes des vagues ! Qu'est devenue ta gloire dans cette *Bonne Hélène* où le petit Astyanax, lui-même, te tend les bras ?

La conception de Lemaître a prévalu, de notre temps, plus que celle d'Euripide au IVe siècle. Nos âmes irrespectueuses se souviennent à peine de l'Aphrodite étrangère qu'adorait l'Égypte soumise et dont il était juste de dire :

« Cette beauté valait qu'Ilion fût en flammes
Et que la mer roulât des cadavres de rois ».

Aussi n'ai-je point d'étonnement à voir *En marge des vieux livres* nous produire une Hélène mondaine, élégante, bien mise, dont l'adroite diplomatie conquiert les faveurs des Troyennes et qui obtient d'Andromaque cette phrase d'accueil : « Que vous êtes aimable d'être venue, Madame » ! Ne se croirait-on pas aux *afternoon tea* des *Complications sentimentales ?*

Je pourrais suivre encore *Briséis* et *Thersite* comme d'autres jolis sentiers remontant vers

la cité épique et m'attarder à dire l'esprit souple et subtil de M. J. Lemaître dans ses vagabondages autour de Troie. Mais il est temps d'arriver à ce *Chanteur de Kymé*, où la piété d'A. France ressuscita le visage d'Homère dans une atmosphère aussi pure, aussi bleue que celle dont la chère douceur enveloppe les côtes de Smyrne.

Quand je feuillette les pages de *Clio*, il me semble que toutes les voix, toutes les clartés de la mer et de la terre grecques bruissent et frissonnent dans mon rêve épanoui. Je vois aux bords du ciel monter l'heureuse aurore, la jeunesse du flot tressaillir dans l'enfantement de Kypris, le monde en fête s'émouvoir de porter la course des dieux. L'antique passé s'éveille à l'appel de ce Grec moderne qui suspendit nos rêves, comme des sonnettes d'or, aux bras neigeux de Thaïs. Les formes rythmiques des temples, les souplesses musicales du vers, depuis le riche hexamètre jusqu'à l'ïambe court et vif, se répètent dans sa prose pleine de grâce et de lumière, Il suffit que son sourire atteigne nos pensées pour les rendre abondantes et joyeuses, il suffit de sa vision pour que l'Hellade vivante surgisse

devant nos yeux. Son *Chanteur de Kymé* est le plus parfait joyau de la couronne homérique et dresse éloquemment sur l'horizon d'Ionie l'ombre de l'aède portant la lyre divine :

« ..... A l'heure où les premières étoiles « tremblent dans le ciel pâle, il ceignit la « courroie de sa lyre et s'en alla le long du « rivage vers les demeures des hommes riches « qui se plaisent à entendre, durant les longs « festins, les louanges des héros et les généalo- « gies des dieux.

« Ayant cheminé toute la nuit, selon sa cou- « tume, il découvrit, aux clartés roses du « matin, une ville assise sur un haut promon- « toire et il reconnut l'opulente Hissia, aimée « des colombes, qui regarde du haut d'un « rocher les îles blanches se jouer comme des « nymphes dans la mer étincelante..... Il ache- « vait à peine son repas quand une jeune fille « portant une corbeille sur sa tête vint à la « fontaine pour y laver du linge. Elle le « regarda d'abord avec défiance, mais, voyant « qu'il portait une lyre de bois sur sa tunique « déchirée et qu'il était accablé de fatigue, elle « s'approcha sans crainte et, soudain émue de « pitié, elle puisa dans le creux de ses deux

« mains rapprochées un peu d'eau dont elle « rafraîchit les lèvres du chanteur.

« Alors il la nomma fille de roi ; il lui promit « une longue vie et lui dit :

« — Jeune fille, l'essaim des désirs flotte « autour de ta ceinture. Et j'estime heureux « l'homme qui te conduira dans sa couche. Et « moi, vieillard, je loue ta beauté, comme « l'oiseau nocturne qui pousse son cri méprisé « sur le toit des époux »……

Quelques phrases non moins belles terminent le récit :

« Le désir de se mêler aux dieux enflait sa « poitrine. Une ombre douce, un silence amical « et la paix de la nuit enveloppaient toutes « choses. A l'Occident, vers ces contrées où « l'on dit que flottent les ombres des morts, la « lune divine, suspendue dans le ciel limpide, « semait de fleurs argentées la mer souriante. « Et le vieil Homère s'avança sur le haut « promontoire jusqu'à ce que la terre qui l'avait « porté si longtemps manquât sous ses pas ».

C'est la parole d'Homère et c'est, cependant, le style même de France. On ne peut dire davantage. Il faut demeurer sur cette vision du Poète errant dont les accents préludèrent à

l'histoire du miracle grec. Heureux ceux qui trouvent aux cordes de sa lyre leur rêve et leur chant ! Heureux les adorateurs du Dieu musical et des neuf Immortelles dont les voix proclament ce triomphe divin du monde, le matin d'Homère au ciel où monte déjà l'élan des Acropoles !

LES PHILOSOPHES

I

M. BARRÈS

LE VOYAGE DE SPARTE

Les œuvres de M. Barrès s'étudient comme un problème. Elles ont le faste et le mystère des idoles aux vêtements d'or. Leur beauté déconcerte avant de séduire ; plusieurs, frappés de leur étrangeté seulement, ne voient même pas qu'elles sont belles. Il faut en accuser les forces contradictoires qui régissent la mentalité de M. Barrès. Ses livres accusent la lutte intérieure, l'angoisse d'une âme sans équilibre ni foi profonde. Il a créé seul son ambiance spirituelle, choisissant de propos délibéré ce que les autres subissent : opinions, théories, principes, convictions, tout ce qui résulte, en général, du

hasard et des circonstances. Depuis *Un Homme libre* jusqu'au *Voyage de Sparte*, en passant par les *Amitiés françaises* et l'*Appel au Soldat*, il a suivi inflexiblement la même route sèche et droite, n'affirmant jamais que des dogmes invariables et d'immobiles credos. Il y a lutte entre sa vraie nature et cette artificielle philosophie, entre son intelligence ardemment réceptive et sa volonté figée dans le dogmatisme. Parce que sa pensée est le fruit non de ses tendances, mais d'une résolution, parce qu'elle s'interdit tout changement et s'érige immobile comme un roc sous le flot varié des heures, nous la jugeons troublante et peu sincère. En se créant une personnalité factice, il s'est condamné à ne produire que des œuvres factices où le cabotinage et la virtuosité tiennent autant de place que l'art véritable.

Le style de l'écrivain n'est pas moins déconcertant que sa pensée. On y sent le même défaut d'harmonie, la gêne d'une âme prisonnière en d'étroites formules, sevrée de toute ambition métaphysique, éloignée, malgré elle, des sommets spirituels. L'idéal nationaliste qui fut la conclusion médiocre de sa théorie du *moi* étouffe le génie de M. Barrès. Il s'en délivre

par échappées vers l'horizon somptueux de l'image et du symbole, utilisant la phrase abondante et diffuse, le terme complexe, le mot violemment pictural comme les soupapes de sûreté grâce auxquelles son cerveau n'éclate pas. Les faux-fuyants, les à-côtés lui sont libérateurs ; il se dérobe à la tyrannie du dogme en racontant la grâce excessive et le sourire d'Astiné, ses yeux où flotte encore l'ombre des caravanes, les roses fleuries aux mains mystiques de Bernadette, la tristesse ardente de Tolède ou de Venise, le clocher tragique de sainte Odile. C'est ainsi qu'il compose des livres énormes, d'un style luxueux et maladif, inquiétants, passionnés et superbes, pour servir de parure à quelques chétifs mannequins d'idées. Mais le désaccord s'y affirme entre les partis pris du philosophe et les désirs vivants de l'artiste. De là le malaise moral, la double impression de mystère et de lassitude qui résultent d'une étude de son œuvre.

J'admets que cette volonté nietzschéenne d'être en opposition constante avec soi-même ne manque pas de beauté. La formation d'un *moi* factice, exigeant l'asservissement de sa nature propre, suppose une intelligence et une

force supérieures. Nos préférences vont, sans doute, aux talents spontanés et sincères, aux intelligences libres qui se transforment et changent avec les jours. M. Barrès n'en offre pas moins un cas psychologique intéressant. Il cesse de nous être hostile quand on lève le masque de patriote posé sur son ardent visage d'artiste et qu'on oublie la pauvreté de sa foi pour la splendeur de ses rêves. *Sous l'œil des barbares*, *Le jardin de Bérénice*, *Les Déracinés*, *Du sang*, *de la volupté*, *de la mort*, donnent une joie littéraire sensuelle et somptueuse pourvu que nous y cherchions de la beauté plastique, le reflet d'une personnalité, l'éclair fugitif et brillant des idées générales et non l'écho mortel de la théorie particulière. Car le nationalisme, la politique, le dogme intransigeant du *moi* sont un accessoire inutile à ces œuvres, leur vie puissante réside ailleurs, dans le faste des mots, la complexité des caractères et des paysages, l'abondance du sentiment, la réalité tangible des visages, l'ardeur et la passion des âmes. Par malheur, depuis deux ans, M. Barrès devient agressif. Il impose ses opinions patriotiques et son étroite philosophie de l'individu avec une sorte de parti

pris, soumettant sa plume et son talent au despotisme de l'idée fixe et réprimant de plus en plus les écarts bénis de son désir vers le songe et la poésie. *Au service de l'Allemagne* et *Le Voyage de Sparte* furent ainsi composés, comme *L'Appel au soldat,* suivant un dogme nationaliste impérieux et absolu qui défendait les chemins de traverse, les beaux sentiers de la fantaisie. Que de désillusions nous apportèrent ces livres ! Quelle amertume de rencontrer Jeanne d'Arc, Sainte Odile, le général Fabvier et Georges Cozinis quand on cherchait les ombres vivantes de Platon et de Gœthe, l'immortelle grâce d'Iphigénie ou de Marguerite ! Et quel ennui répand l'écho de cette phrase vide, hurlée par tant de faux patriotes : « La France aux Français », dont M. Barrès a fait : « La Lorraine aux Lorrains » ! Les deux ouvrages y gagnent en précision et en clarté, le fait d'obéir à un plan déterminé les préserve d'être diffus, obscurs, tendus, un peu malsains comme les œuvres précédentes, la langue y est incisive en même temps que riche et d'une plastique supérieure, mais avec tous leurs défauts, leurs bizarreries coutumiers, combien je préfère *Le Jardin de Bérénice* ou *Les*

Déracinés ! Et comme je regrette cette imagination maladive et violente, ces rêves multiples, désordonnés que suivait, jadis, la fantaisie du grand virtuose !

En écrivant *Au Service de l'Allemagne*, M. Barrès avait quelques raisons de nous imposer le drapeau tricolore et le clocher lorrain. Le sujet du livre justifiait les tirades patriotiques et même l'outrance vulgaire, le maniérisme du sentiment. Mais pourquoi *Le Voyage de Sparte* ? Pourquoi M. Barrès est-il allé en Grèce ? Vaut-il la peine de voir de ses propres yeux la douce floraison des Cyclades dans la mer d'Odysseus, l'Olympe encore vibrant du pas des dieux, les routes saintes d'Eleusis, la splendeur mutilée des Victoires et des temples pour s'écrier ensuite : « Avec quel plaisir j'ai retrouvé mon aigre Lorraine ! » Il est inutile de quitter la Lorraine dans ces conditions et de monter sur l'Acropole pour nous parler d'elle. Mieux vaut rester à l'ombre de l'église natale que de projeter cette ombre mince sur la terre homérique : si M. Barrès avait intitulé *Le Voyage de Sparte* « Je suis Lorrain, c'est là ma gloire », il eût été plus logique et moins décevant. Car c'est une déception de voir un

penseur, un artiste, le plus original et le plus puissant de nos écrivains contemporains, s'en revenir du divin pèlerinage avec des mots de barbare sur les lèvres.

M. Barrès s'attendait d'ailleurs à nous désappointer. Il voulait lui-même se dire désappointé, c'était une résolution prise d'avance, une décision légitimée par son déterminisme et l'excessif désir de ne pas répéter la même chose que tout le monde. Byron, Chateaubriand, Leconte de Lisle, Renan, Ménard, Schuré, Gebhart ont aimé le sol grec et de plus humbles voyageurs en reviennent chaque jour l'esprit succombant sous le plaisir ; cela suffisait pour rendre M. Barrès indifférent devant le Parthénon. Il y a quelque pédantisme dans sa froideur. Cependant il s'en plaint beaucoup. Il donne même à ses désillusions l'importance d'un événement mondial. On pourrait croire la France, sinon le globe tout entier, amoindrie par ce fait que l'Hellade n'eut point de prise sur son âme de Rhénan. Je ne m'étonne guère, d'ailleurs, de sa déception. Les rêves qu'il poursuivait n'étaient pas des rêves grecs. Peu lui importaient la terre violette, légère et parfumée qui porta les sages et les dieux, l'envol aigu de Niké sur la

mer du Pirée, et le souffle d'Apollon, le sang chaud de Dionysos, la trace lumineuse d'Aphrodite le long des rives et des chemins sacrés. S'il atteignit la ville de Périclès, ce fut pour y chercher le complément de sa culture, le perfectionnement de son *moi*, pour accomplir un devoir de lettré, une tâche scolaire, fade comme un thème. Les dieux ne se révèlent point aux utilitaristes. Il faut les aimer pour eux-mêmes, les adorer parce qu'ils sont beaux, leur rendre un culte mystique et tendre dans l'oubli total de son *moi*, si l'on veut entrevoir leur sourire solennel. Tel ne fut pas le procédé de M. Barrès. Il ne s'est occupé, en Grèce, que de la Lorraine et de lui-même. Il a tant pensé à ses compatriotes, à sa petite ville et à son propre génie, que le loisir lui a manqué pour se souvenir d'Homère, de Périclès et de Platon. Mais son impiété ne s'est pas bornée là. Ce qu'il refusait de comprendre il a tenté de le dénigrer et de l'enlaidir, il a retréci l'horizon de la légende grecque, nié férocement le miracle grec, éteint les lumières des sanctuaires et des paysages, réduit l'Hellade chantante à une vague nébuleuse dans le lointain du passé. Tout cela pour n'avoir pas « utilisé » Athènes, parce que cette

gloire, cette beauté mortes n'ajoutent rien à la Lorraine ! Voici dans quels termes sacrilèges il définit le sens d'Athéné, la fille et la pensée de Zeus, le plus parfait symbole de cette réalité intelligible qui fut le verbe de Platon : « A mon « avis, Pallas Athéné n'est pas la raison uni- « verselle mais une raison municipale en « opposition avec tous les peuples, même quand « elle les connaît comme raisonnables... Cette « déesse de la raison est proprement la raison « d'État... L'Athéna colossale dressée en bronze « par Phidias à l'entrée de l'Acropole enve- « loppait sa ville d'un sourire caressant, c'est « un sourire électoral. » Quelle différence quand on écoute un poète sincère, un disciple d'Orphée : « Issue de l'Isis céleste, de la Nature « primordiale, Pallas fut conçue dès l'origine « par ceux qui instituèrent son culte comme « un des attributs divins : sagesse, providence. « Son essence est purement intellectuelle, c'est « pour cela que la Vierge armée jaillit du « cerveau de Zeus comme la foudre du ciel « orageux. D'autres peuples adorèrent la « nature féconde qui enfante et dévore les êtres, « Athènes choisit pour déesse la Pensée qui « dompte la nature. Cette marque d'élection

« donnée par les premiers initiateurs à la Cité « resta toujours imprimée au front de ce peuple. « Jusqu'au bout, son inspiration et son atmos- « phère furent d'ordre intellectuel, De là, aussi, « le triple rôle de Pallas : régulatrice de la vie « civique, excitatrice des héros et créatrice des « arts de la civilisation... C'est pourquoi elle « règne dans les lois de Solon, elle rythme les « chœurs de Sophocle et sourit dans les dia- « logues de Platon. (1) »

Mais tout *Le Voyage de Sparte* fut composé dans le même esprit de dénigrement, avec la volonté de voir les côtés inférieurs de l'idée ou de la chose étudiée. Sans doute, il entre une part de vérité dans cette âpre critique. Personne ne nie que la Cité fut la vraie patrie grecque et la vie municipale, l'élément constitutif des sociétés antiques. Mais la Cité ne représentait pas autrefois, comme aujourd'hui, une préfecture, un collège, une mairie, et les décrets des archontes ne révélaient pas le même esprit que ceux de nos conseillers municipaux. L'âme religieuse et poétique des Hellènes n'eût pas compris nos villes sans prytanée, nos maisons sans foyer, nos existences sans dieux. La Cité

(1) Schuré, *Sanctuaires d'Orient*.

leur semblait magnifique et sacrée comme une église, vibrante du nom des héros et de l'éclat des autels ; c'était la main des dieux qui en soutenait les murailles et les morts bienveillants, couchés sous le lierre noir des jardins, y parlaient aux vivants. Quel rapport entre ces villes couronnées d'acropoles, dont la vie jaillissait du mythe et de la légende, et nos villes sommeillantes à l'ombre d'une préfecture ? Est-ce la lyre d'Amphion qui éleva les pierres de nos cités, est-ce un geste des dieux qui traça leur enceinte, et la voix des Pythonisses, le vol des colombes sacrées, l'odeur des roses aphrodisiennes y font-elles passer encore le frisson de l'éternité ? Certes, la comparaison nous serait peu favorable ; en tous cas, il semble injuste d'appliquer au passé fabuleux les termes qui conviennent seuls à notre morne présent et de parler de l'Athéné de Phidias comme d'une Marianne en bonnet de police au fronton d'une mairie.

M. Barrès n'avoue qu'une seule admiration au retour de son voyage. C'est en faveur de Sparte qu'il s'accorde un tel luxe. Il affirme ainsi son originalité, sa dissemblance avec nos grands littérateurs et la logique de sa pensée.

Sparte est une anomalie. une exception, je dirai presque une tache dans le passé grec ; si peu de fleurs helléniques enchantèrent ses vallées ! Toute sa vie n'est qu'un écho vaniteux des Thermopyles, le vent parfumé d'Ionie ne baisa jamais les rudes cîmes de son Taygète ; ses héros furent des soldats, ses gloires, des massacres, ses rêves, de faire des esclaves et d'élever des athlètes. M. Barrès, qui ne craint pas d'être quelquefois vulgaire, admire dans Lacédémone « un prodigieux haras ». Quelle étrange admiration, et pourquoi cette ville de militaires, de barbares et d'ilotes provoque-t-elle un enthousiasme que Mycènes riche en or, Corinthe aux plages brillantes, Athènes et le Parthénon n'arrivèrent pas à déterminer ? Ah! c'est là le procédé d'un bon nationaliste. Ceux qui aiment leur pays à la façon de Déroulède et de Coppée sont tenus de préferer les casernes aux musées, les barricades aux statues, les athlètes aux philosophes. M. Barrès ne peut se libérer de ce devoir. Il est obligé de glorifier Sparte comme l'antipode d'Athènes et de louer la race dorienne plutôt que les souples marins d'Ionie, l'esprit lacédémonien répondant seul à ses conceptions patriotiques. Il oublie volon-

tairement les hontes du traité d'Antalcidas et comment s'effondra toute la gloire d'Hellas sous le règne brutal de la ville guerrière. Il néglige également ce fait que l'indépendance grecque avait été sauvée par la pensée d'Athénes et non par la puissance de Sparte. Quand l'Orient monstrueux menaçait les plaines héroïques et la mer aux beaux noms, c'est du rivage attique que montèrent les péans vainqueurs et jaillirent les héros. Les Spartiales n'étaient pas à Marathon et ce ne furent pas leurs lances, mais les cerveaux athéniens qui assurèrent le triomphe de Salamine. Cependant, les sympathies de M. Barrès demeurent chez ces antigrecs, socialistes et autocrates, si étrangers à l'admirable esprit démocratique qui régit le siècle de Périclès chez ces barbares dont le seul mérite fut d'être forts et sobres et qu'Andromaque appelait avec colère « les derniers de tous les hommes » (1).

Dans la véritable Hellade, l'auteur de *Le Voyage de Sparte* se permet quelques appréciations favorables, mais pour ses compatriotes seulement, pour les châteaux féodaux, les chevaliers francs, « les pierres grecques écus-

(1) Euripide, *Andromaque*.

sonnées aux armes de France », en un mot, pour la trace oubliée des Croisés sur la terre grecque. Les beaux rois d'Argos dont les noms brûlent et sonnent à travers la légende, les vainqueurs d'Olympie, les artistes de Sicyone, les pêcheurs de Nauplie ne lui semblent pas dignes de l'attention qu'il accorde à ces rudes éleveurs de donjons et de burgs dont le passage fut une ombre au doux ciel arcadien. Je le répète encore, vaut-il la peine d'entendre rire les sirènes dans la mer de Myrto, gémir la flûte de Pan sur les rives de l'Alphée, de longer la plaine de l'Élis et le bois sacré où triompha Zeus olympien, vaut-il la peine de rêver, de sentir, d'approcher toutes ces choses pour glorifier ensuite les bannières des princes francs? M. Barrès pourrait se plaindre du Péloponèse comme il s'est plaint de l'Attique ; ce fut la sombre Até qui vint seule l'y recevoir et les impressions qu'il en rapporte ne valaient pas le voyage. Sur l'Acropole, il affirmait son indifférence à l'égard des Panathénées, inférieures selon lui, aux processions lorraines ; pour les jeux olympiques, les cortèges printaniers d'Héra, les lauriers du Pénée, il n'a même pas un regret. Les angélus de son clocher

éveillent seuls, paraît-il, ses sentiments religieux : le passage des Amphictyons sur la voie sacrée de Delphes ne l'aurait pas ému, les chênes et les colombes de Zeus, les cygnes d'Apollon, les fleurs d'Hyacinthe et d'Adonis laissent son souvenir sans ferveur et c'est avec une indifférence hautaine qu'il imagine, entre les colonnes de marbre noir au temple d'Éleusis, le noble geste des Suppliantes. De combien d'ivresses et d'enchantements se privent les fidèles nationalistes !

Ces partis-pris et ces aveuglements, M. Barrès les justifie par des principes philosophiques. Il est déterministe et traditionnaliste. D'où il résulte qu'en sa qualité de Lorrain vivant au XXe siècle, il ne peut rien comprendre à ce que furent la Grèce héroïque et la mentalité de Praxitèle ou de Pindare. Le sang des vallées rhénanes rend impossible toute communication avec ce qui n'est pas rhénan. Tristes axiomes. Il faut plaindre les vallées rhénanes et leurs enfants. J'ignore d'ailleurs, pourquoi les pauvres Lorrains échappent à l'influence qui agit sur des Bretons comme Chateaubriand et Renan ou sur des Anglais comme Byron et des Allemands comme Gœthe et Wagner. Taine et son

inflexible déterminisme n'allèrent jamais si loin. Grâce à Dieu, la vie dément chaque jour de telles affirmations, non seulement par la voix de Ménard, France, Régnier, Gebhart, Schuré, mais par tous les échos de notre littérature et de notre philosophie classiques. Les sources de la pensée française, depuis l'Évangile de saint Jean et l'œuvre des Pères de l'Église jusqu'aux romantiques et aux poètes modernes, nous vinrent par le canal de la pensée grecque. Ces hérédités spirituelles ont une autre importance que les atavismes lorrains ; M. Barrès ne leur échappe pas lui-même, fort heureusement pour son talent. Je n'en veux pour preuve que l'admirable dédicace qui ouvre *Le Voyage de Sparte*, deux pages infiniment supérieures à tout le reste du volume, un de ces chefs d'œuvre de style où l'épanouissement de l'image et du mot atteint sa plénitude. Il n'en reste pas moins certain qu'en voulant renier la vraie patrie, celle de l'esprit humain, le ciel, la mer et l'horizon, d'où nous vint toute beauté, M. Barrès a commis une impiété redoutable, le sacrilège envers les morts. Quant à son vœu final de posséder un Parthénon français à Domrémy, je le prends comme une boutade d'enfant qui demande la

lune. Jeanne d'Arc en jupe de gaze et en cuirasse de papier doré, telle que je la vis aux processions de la Fête-Dieu, aurait une étrange mine dans la cella d'un temple. Le génie d'un Phidias ne sera jamais la fleur de notre race, les collines de la Meuse ne méritent point, comme celles d'Athènes, de tressaillir sous le pied des dieux et ce n'est pas deux fois dans un seul univers que se répète le miracle grec. J'en suis fâchée pour M. Barrès, dont l'obsédante Lorraine n'aura jamais l'influence d'un seul rayon de l'Attique sur notre vie mentale. Mais, pour mon compte, il me suffit qu'au temps jadis le flot chanteur de Poseïdon ait bercé la jeunesse et la beauté du monde.

« Excepté les forces aveugles de la nature, rien ne se meut dans cet univers qui ne soit grec par son origine. » Ainsi parle Henri Sumner Maine. Le témoignage de nos plus grands penseurs a confirmé ces mots. La philosophie solitaire de M. Barrès y résiste mal et ce n'est pas *Le Voyage de Sparte* qui lui rendra des forces. Non, nous ne sommes point des victimes passives de la race et du pays, un troupeau national docile au seul appel de ses bergers. Nous sommes des individus, des âmes flexibles

et changeantes que charme toute musique et spécialement la voix des cithares et des flûtes. En diminuant notre horizon, c'est nous-mêmes que nous diminuons ; pourquoi limiter nos puissances et s'isoler du monde ? Est-ce donc une gloire pour une nation de vivre à l'écart de l'humanité ? Ah, comme en lisant M. Barrès je comprenais les ardentes paroles de Louis Ménard : « C'est déjà si peu d'être un homme, faut-il encore se condamner à n'être que de son temps et de son pays ? »

II

M. MÆTERLINCK, moraliste

L'antique problème du *pourquoi vivre?* traverse une phase d'évolution. Depuis tant de siècles l'humanité se débat dans le mystère qu'elle semble lasse enfin de ses inutiles efforts. Comme un enfant perdu qui aurait longtemps pleuré, elle s'endort dans ses larmes et les ténèbres grandissent autour de son silence. Les sages ont essayé vainement de la consoler, les artistes et les poètes vainement l'ont emportée sur les sommets d'où l'œil s'égare entre le gouffre et les étoiles. Elle ne veut plus les suivre, son cœur, avide de paix, refuse de battre encore pour le désir de l'invisible. Platon, Spinoza, Gœthe, Renan se taisent impuissants, l'heure fervente des apôtres a cessé de luire au

ciel des âmes, les maîtres sans disciples errent sur la route obscure de la souffrance et de la pensée.

Maintenant l'homme excédé de tendre ses bras vers l'infini renonce aux chimères spacieuses et contemple l'étroit chemin, le chemin sans horizon de la réalité. Il revient vers la certitude première, la seule que nous sentons, que nous ne pouvons définir et que nous ne discutons pas, *la vie*. Car cela du moins s'impose ; nous vivons, d'autres avant nous vécurent, d'autres après nous vivront encore. Ces forces qui gouvernent le battement de nos cœurs et fécondent l'étreinte des amants, ces invariables lois de l'existence et de l'espèce subsistent à travers le changement des hypothèses et des doctrines. Sur la face tourmentée de la terre, leur puissance, seule, affirme l'éternel et l'immobile. Elles échappent à l'œuvre des siècles et défient les travaux humains ; le grand courant des évolutions passe auprès d'elles sans les atteindre.

Tout a changé, tout change depuis l'origine, au royaume tremblant des idées sous l'instable domination des philosophes et des prophètes. Le ciel se vide et se peuple tour à tour, les

nations, tour à tour, déifient les hommes, humanisent les dieux, blasphèment, adorent et nient. Voici que les temples harmonieux, les temples fleuris naguère à l'horizon païen ne reçoivent plus l'offrande des vierges, les colombes aimées d'Aphrodite ou les fruits généreux de Gaïa. De mystiques paradis ont remplacé l'Olympe joyeux, les théories saintes des orantes effleurent le sol où s'échevelait la danse amoureuse des Ménades, et les Bacchus sacrés, les Minerve au profond sourire, captives en nos musées, tressaillent sous l'affront des regards bourgeois. Voici que les foules ont déserté la terre des rêves, la terre antique pour les champs galiléens où passa la robe blanche du dieu martyre et que l'oubli, comme un roi de silence et de mort, pose ses mains éternelles au front des acropoles. Et déjà, le vent noir du scepticisme a flétri les moissons nouvelles, déjà la ronde affolée de l'humanité s'est reformée vingt fois dans un cercle nouveau d'espérances et d'illusions à la poursuite de l'inaccessible.

Ainsi va la pensée. Mais qu'importe à la vie l'énigme fatale ou sainte que gardent les bouches de pierre des Dionysos, les yeux d'émail des bouddhas, les bras sanglants des

croix ? A l'ombre du Calvaire, comme sous les arbres sacrés des vieilles mythologies, les générations passent, vibrant des mêmes instincts, des mêmes douleurs, courant du même élan de la naissance à la mort. Depuis le commencement du monde, les lèvres des amants s'unissent dans les mêmes fièvres, les yeux qui s'ouvrent à la lumière répandent des larmes semblables, et toujours le feu sublime, le feu dévorant de la passion saigne au cœur ardent des jeunes. Les autels tombent, les dieux se transforment, mais le geste éternisé de nos bras tendus vers les étoiles et vers l'amour se répète d'homme en homme et de race en race. La gloire quotidienne des aurores flambe sur la gloire quotidienne des baisers ; chaque année les brises d'avril emportent les songes toujours pareils, les frémissants désirs des amantes et des vierges ; chaque soir, la nuit, lourde comme une porte de sépulcre, tombe sur le cœur des solitaires. Tout est semblable dans l'éternel renouvellement des choses et des êtres ; demain que nous invoquons comme le génie des pays bleus, demain, roi menteur aux yeux changeants, dans sa robe multicolore, apportera les mêmes gerbes que nous avions glanées hier,

les mêmes épines qui nous blessèrent. L'une après l'autre, les heures pesantes du doute, les heures éclatantes et sonores où se révèle la beauté, les heures tissées d'étoiles qu'Eros déploie comme un nimbe sur nos fronts, s'égrènent au fil des jours humains. Et les mêmes actes, les mêmes gestes remplissent ces heures. Jusqu'au dernier jour, l'ordre ainsi se maintiendra ; la splendeur des douleurs et des tendresses illuminera le front des hommes, les baisers, les voluptés, les larmes, invariables comme le sang qui roule de corps en corps la vie triomphante et superbe, façonneront la chair et l'âme dans un seul moule. Nous répèterons à l'infini les mouvements, les attitudes, les paroles de ceux qui sont morts, et l'orgueil des jeunesses futures sombrera comme le nôtre dans cette monotone impuissance du quotidien. Car la vie s'épanche ainsi, toujours identique, toujours une, sous la variété des formes, et nous entendons son hymne monter comme un chant d'éternel défi vers les cieux instables où séjournèrent Brahma, Yahwé, Zeus et Allah.

Les penseurs et les poètes se lassent à leur tour de chercher le but et la cause de cet uniforme mouvement du monde. A l'anxieuse

interrogation : pourquoi vivre ? ils répondent maintenant : comment vivre ? Assez longtemps, dans nos cœurs lâches, nous avons porté le désir de l'Eden, la nostalgie des horizons sans limite où la pensée respirerait de la lumière. L'heure est venue, puisque il est inutile de vouloir comprendre la vie, d'accepter notre ignorance, d'accepter, telle que nous la possédons, cette fatale et cruelle vie. Laissons aux dieux changeants, aux dieux silencieux leur mystère, et que nos forces, orientées jusqu'alors vers l'inaccessible, se dépensent pour élargir autour de nous la vie généreuse et certaine, la vie riche d'amour et de vérité.

M. Mæterlinck marche au premier rang dans cette voie nouvelle que pressentait déjà l'âme de Guyau. Il a dépouillé le voile nuageux du mysticisme et quitté les sommets, fils du ciel, pour nos plaines douloureuses ; ses yeux de rêveur, ses yeux de poète que baisaient les Chimères, s'attardent au spectacle des choses terrestres. Il se penche maintenant vers la vie, écoutant le souffle haletant de l'humanité, ému de voir nos bouches altérées, nos pieds saignants sur le chemin sans but où nous errons. Et le désir lui vient de nous arrêter au

bord de la route, de nous dire : « Reposez-vous ; le sillon que vos pas laissent dans la poussière ne conduit point vers les astres. Vous croyez, en regardant au loin, que le ciel là-bas touche à la terre, qu'après avoir erré longtemps, vous entrerez dans sa lumière. Mais plus vous irez, plus les flots d'or qui baignent l'horizon prometteur reculeront devant vous. Leur flamme a brûlé vos yeux, leur couronne jamais ne touchera vos fronts. Arrêtez-vous ; cueillez les fleurs broyées par vos marches inutiles, les fleurs simples du chemin, les fleurs humaines qui sont la sagesse et la joie. Vos lèvres, tendues vainement vers la coupe des grands mirages, se calmeront à leur fraîcheur. Endormez-vous, pauvres déçus de l'immensité, sur le sein tranquille et puissant de la vie. »

Assurément, les premiers drames de M. Mæterlinck ne laissaient pas prévoir cette philosophie. *La princesse Maleyne*, *l'Intruse*, *Les Aveugles*, *La Mort de Tintagile* vibraient du sentiment de l'inconnu, de l'angoisse du mystère, de tout ce tragique inaperçu dont la fatalité nous environne. Rarement, un écrivain nous avait donné si violents, si complets, le frisson des ténèbres, la sensation d'une force obscure

agissant autour de nous. Les plus insignifiants détails de l'existence quotidienne prenaient avec lui la signification de choses éternelles et fatidiques ; dans le bruit d'une porte, le son d'une voix, la clarté fumeuse d'une lampe, le gémissement d'un oiseau nocturne, il sentait tout l'infini. L'idée d'un au delà le poursuivait alors ; sur les actes, les paroles, les moindres gestes de ses héros, la mort planait sombre et mauvaise, il voyait son rictus dans les sourires, ses yeux d'ombre à travers les larmes, elle enveloppait le monde, elle enveloppait les êtres, et quand il la nommait, on sentait dans les mots trembler son épouvante. Toutes ses œuvres exhalaient ce même souffle de tombeau, l'oppression de l'infini les écrasait ; au lieu d'une âme dilatée dans la joie des espaces, l'étrange rêveur des *Sept princesses* semblait une victime terrifiée, un revenant des limbes maudites, ses yeux gardant l'horreur des mystères entrevus, sa pensée le lourd souvenir d'une vision d'outre-tombe. Quelle différence avec cette sagesse sans illusion dont *Le Temple enseveli* nous révèle les sereines altitudes ! Pour accomplir une évolution si vaste, l'étude patiente de la nature, le renoncement aux ivresses voluptueuses du

mysticisme ont été nécessaires. Nous écoutons maintenant un poète nouveau, ses paroles n'ouvrent plus leurs ailes au grand vent de l'éternité, nul ne les accueillera comme venant de l'infini, oiseaux divins qui désertèrent les plaines célestes, elles limitent désormais leur vol et tracent un sillon d'or dans l'humble domaine du réel. Une question se pose toujours ; nous apportent-elles de la vérité ?

Lorsqu'il méditait *Le Trésor des Humbles*, M. Mæterlinck errait encore dans les brumes de l'invisible. Il percevait, au delà des choses et des idées, le bruissement vague de l'infini semblable au soupir d'une mer lointaine vers laquelle oscillerait le fleuve du destin. Le côté mystérieux des existences et des âmes lui apparaissait au travers des moindres faits ; il entendait, du fond de toutes les douleurs et de toutes les joies, monter la voix d'un dieu. Sous l'influence d'Emerson et de Novalis son spiritualisme avait atteint ces limites extrêmes où le rêve échappe à la tyrannie du verbe pour s'égarer dans l'idéal et l'innommé aux vastes champs de la contemplation. Il fuyait les images précises, les formules exactes, tout cet appareil du langage qui déforme la beauté nue

de l'idée. Sa pensée semblait une princesse vêtue de bure sous le voile grossier des mots. L'angoisse que nous ressentons parfois d'être soumis aux lois d'association, de composition, de raisonnement, aux formes schématiques dont l'esprit ne peut se dégager, cette imagination de poète en souffrait constamment. Elle était faite pour se révéler comme la lumière, avec la splendeur muette des aurores et des astres, comme l'amour, par le regard et le baiser, dans la richesse du silence. La contrainte des signes et des sons paralysait son élan vers les hauteurs. De là cette imprécision du style, ce nuageux des termes et des images qui séparent *Le Trésor des Humbles* de tous les ordinaires traités philosophiques sans lui ôter la gloire d'être une philosophie. L'œuvre est immatérielle comme un poème et vivante comme une doctrine.

M. Mæterlinck, en l'écrivant, nous a donné le bréviaire des âmes. Il fut le mystique et tendre amant de la Psyché prisonnière que notre époque réaliste oubliait dans le cachot de la vie pratique. Il fut le prince de légende incliné vers la dormeuse aux yeux d'étoiles dont les lèvres, depuis cent ans, restaient

veuves du sourire. Son livre est la clef précieuse « des grandes portes de la vie », des portes d'or de la beauté spirituelle, et nous avons frémi d'orgueil en découvrant par lui le trésor caché des âmes, la gloire de ce palais sommeillant où notre conscience attendait l'éveil.

Aujourd'hui, sous l'action de l'œuvre féconde, il est d'humbles vies qui s'illuminent au rayonnement de la vie morale, d'humbles êtres dont le destin s'agrandit en se révélant divin. Les mares stagnantes de l'existence quotidienne s'ouvrent comme de grands lacs aux pures clartés du ciel. Nos actes, nos rêves, nos paroles, nos silences s'approchent tremblants encore de l'infini et l'infini les revêt de son manteau fleuri d'astres. L'âme prend connaissance de sa valeur, de la majesté qu'elle prête au mouvement monotone et régulier de la vie. Les fades heures que l'amour ni l'attente de l'amour n'ont glorifiées cessent de tomber inaperçues dans le gouffre des soirs, la puissance du sentiment intérieur les transfigure ; elles sont banales, journalières, pauvres d'événements graves et d'éclairs de pensée, mais la *bonté invisible* les entoure, une force psychique rayonne à travers leur uniformité grise. Et cela

suffit pour les rendre sublimes. Or, chacun de nous possède ces richesses spirituelles qui sont le trésor des humbles, et les plus faibles ont le pouvoir de « sculpter une personnalité morale » dans la misère et la vulgarité même de leur destin. « Tout homme a de nobles pensées qui « passent comme de grands oiseaux blancs sur « son cœur. » « Ceux qui ne songent à rien ont « la même vérité que ceux qui songent à Dieu, « elle est un peu moins près du seuil et voilà « tout. » Car l'homme a toujours un esprit où peut vivre la beauté, *l'homme est un dieu qui s'ignore*, et si cette conviction pénètre en lui, quelle gravité, quelle noblesse prendront ses gestes et ses travaux ! Tout est divin dans la vie d'un dieu, même son impuissance vis-à-vis des lois directrices, même sa terreur devant la fatalité. Et comme « il n'est rien au monde qui s'embellisse plus aisément qu'une âme » le devoir s'impose d'exalter cette conscience du divin, de vivre toujours *la vie profonde*, c'est-à-dire la vie psychique dans l'éternel et l'invisible.

Nous avons aimé d'un fervent amour cette sagesse d'apôtre. Quand le poète ainsi se penchait sur nos âmes, il semblait qu'un soleil

nouveau les inondait et que de l'espoir montait en elles. Se souvenant des hauteurs, elles comprenaient la vie. Mais aujourd'hui M. Mæterlinck déserte les cîmes du rêve. Il s'est promis de borner ses études psychologiques à l'étude de la vie, de réduire au minimum nos rapports avec l'infini. Peut-être en observant dans la *vie des abeilles* les pouvoirs de la nature et de l'instinct, a-t-il compris le néant des songes. La superbe matière, la matière inconsciente, harmonieuse et souveraine lui a dévoilé son secret mortel. Il l'a trop admirée sous d'innombrables formes : aux ailes d'or des insectes, au flanc rugueux des chênes, aux plumes blanches des colombes, au front bleu des montagnes. Il l'a sentie dominatrice, envahissante, régnant par l'orgueil de la chair, imposant sa splendeur avec une puissance brutale et continuelle alors que tant de soins, tant d'efforts étaient nécessaires pour obtenir un seul éclair des yeux de Psyché. La griserie de la certitude a troublé sa pensée. Et, dans le monde spirituel il voulut introduire cette même évidence, retrouver cette même gloire de la vie matérielle, insolente et certaine. Mais pour y parvenir, il fut contraint de réduire la part de l'invisible.

La Sagesse et la Destinée tend déjà vers ce but; avec *Le Temple enseveli* nous achèverons de le réaliser.

Ce n'est pas impunément, toutefois, qu'on fut l'amant, le frère des étoiles. Les étoiles se vengent quand on ose les trahir. Princesses orgueilleuses et puissantes, elles laissent au cœur des infidèles la nostalgie de leur royauté. Leur souvenir s'obstine à suivre la marche du déserteur, leur image persistante l'accompagne dans la plaine, il suffit d'un rayon pour que la poussière prenne leur visage. M. Mæterlinck les revoit ainsi partout. Il n'aura jamais les convictions précises d'un Nietzsche apothéosant le triomphe individuel par la force et l'égoïsme. Il n'a même pas la sagesse lointaine d'Epicure observant les diverses chances du bonheur et de la souffrance pour les équilibrer dans sa raison. Les idées néo-platoniciennes demeurent trop vivantes en lui. Son acharnement à discuter l'impossibilité d'un infini créé pour nous démontre l'obscur regret de cet infini, le désir d'y croire encore. C'est pourquoi *Sagesse et Destinée* ne dément pas, au premier abord, le mystique *Trésor des humbles*. L'étude de la vie y est incomplète. Elle ne se limite pas à

l'observation de l'existence ordinaire et quotidienne, mais remonte aux formes supérieures, idéalisées de la nature psychique, à toutes ces exceptions humaines qui furent des héros et des demi-dieux, des Hamlet et des Œdipe. Il faut analyser cette beauté morale dont l'œuvre est imprégnée pour s'apercevoir qu'elle n'est plus tout à fait la beauté des sommets, le reflet des choses divines. Le poète nous dit encore que « la sagesse est « le sentiment de l'infini appliqué à notre vie « morale », que « le sentiment de l'infini est le « sang de toute vertu ». Mais il parle ainsi sans la conviction profonde d'autrefois. Son verbe éloquent s'arrête au seuil des cœurs ; nul ne pleure en l'écoutant. Car il ne renferme plus l'amour, et seul l'amour est le Verbe unique et tout-puissant qui peut diriger le monde, la parole jaillissante des sources éternelles, la parole de la vie profonde. C'est en lui que s'accomplit tout ce qui fut grand, immortel et divin parmi les hommes. C'est lui qui rayonnait au sein des clairs lotus où rêvait Siddharta, sur la montagne où parlait le Christ, dans l'arène des martyrs, dans l'ombre blanche des églises et des temples. C'est au front des apôtres, des

amants, des artistes que nous cherchons encore, du fond de la nuit où nous errons, son aube impérissable. Ah ! si l'on pouvait élargir, prodiguer, répandre l'amour ; si l'Éros des voluptés ne régnait pas seul aux heures brèves de l'étreinte, si tous nos actes, toutes nos pensées avaient pour but et règle l'amour ; l'amour, charité, fraternité, passion, tendresses, mais l'amour uniquement, souverain triomphateur de l'univers ! Alors le monde serait grand et vraiment proche de l'infini. Mais si nous rabaissons l'amour au lieu de l'exalter sans cesse, si nous lui enlevons cette vie divine, ce sang de l'éternité qui coule en lui, que restera-t-il de parfait sur la terre ? M. Mæterlinck ne prévoit pas les conséquences de sa philosophie. Il n'est plus l'apôtre des humbles, mais le chef d'une aristocratie de sages et de penseurs dont les mains se joindraient sur des ruines. Il ne se demande pas si l'humanité calme et réfléchie qu'il entrevoit vaudrait une humanité moins clairvoyante mais plus enthousiaste et plus ardente, une humanité d'artistes, de rêveurs et d'amants. Avec *Le Temple enseveli*, sans hésiter davantage, il supprime l'une des plus riches formes de l'amour, le désir du divin,

Les mots « Providence, Fatalité, Justice obscure », il les éloigne comme hostiles à la sagesse. « Ce qui s'appelait les dieux s'appelle « aujourd'hui la vie », nous apprend-il. Et pour rester logique, il s'efforce de prouver que la vie suffit à la vie. L'idée d'une justice psychologique et sociale, d'un instinct de solidarité régi par des lois précises et saisissables, nous est offerte en échange des credos anciens. La part de la chance, du destin, du malheur même est réduite à d'infimes proportions. De nous seuls dépend le bonheur. Et, sans doute, la manière dont nous envisageons la souffrance ou la joie compte pour beaucoup dans notre existence. Nous pouvons toujours prêter les ailes de l'âme aux événements. Nous pouvons toujours accueillir la douleur comme une fille de la sagesse, une sœur intime du bonheur et la recevoir avec le sourire profond des résignés. Mais si ce n'est plus la voix des dieux qui parle en elle, combien l'effort sera plus difficile et moins fécond ! Elles ne valent pas une illusion de l'éternité, les froides paroles des sages à l'heure où le désespoir étreint les cœurs. Qu'importent les théories, les mots quand nos yeux versent des

larmes sanglantes d'amour, quand nos lèvres se joignent follement à d'autres lèvres pour un adieu ? Toute la force et la beauté de la vie consoleraient-elles ceux qui pleurent sur des morts ?

M. Mæterlinck est un grand penseur, un admirable poète. Il nous a révélé des trésors spirituels. Aux jardins inconnus de Psyché, son rêve est descendu ; il a franchi les portes mêmes de ce *temple enseveli* ou dort l'être subconscient, la force ignorée et souveraine de l'âme. Nous avons appris de lui, comme de tous les vrais mystiques, qu'il fallait élargir sans cesse notre royaume moral et porter la lumière jusqu'au plus profond de nos plus obscurs désirs, afin que tout en nous soit harmonie, sagesse et joie. Une telle œuvre ne restera pas vaine. Cependant, le problème se dresse toujours en face de nos volontés impuissantes. Le *pourquoi vivre ?* demeure au fond du *comment vivre ?* M. Mæterlinck a trop négligé, trop réduit aujourd'hui cette valeur qui s'appelle la souffrance. Il essaiera vainement, pour confirmer sa thèse, de l'anéantir encore. Elle triomphe malgré lui. Elle est partout, dans toutes les âmes et toutes les vies ;

déesse qui veille au bord des tombes, elle gouverne nos destins. Nul effort, nul rêve humain ne l'empêchera d'être fatale, injuste, immense, de broyer le cœur aimant des jeunes, de tordre et de déchirer la vie dans ses dures mains indifférentes. Il faut non l'oublier mais l'enrichir. Car on peut enrichir la douleur comme l'amour, avec des pensées hautes ; ses ténèbres annoncent la lumière. Puisque l'inévitable est là, ouvrons fièrement nos cœurs à l'inévitable, ne détournons pas notre visage de son rayonnement céleste. Ce n'est pas en diminuant son rôle que nous arriverons à le supprimer. Ce n'est pas en fermant un instant les yeux que nous aurons le droit de nier sa présence éternelle. Mieux vaut regarder son angoisse en face avec l'orgueil qu'on éprouve à regarder sa beauté. Mieux vaut aussi, de toutes ses larmes, de tout son désespoir faire l'or brillant de l'amour que l'or froid de la sagesse. En pleurant avec ceux qui pleurent, vous les consolerez mieux que par l'assurance de la non valeur et de l'insignifiance de leur peine. En élevant les cœurs vers l'invisible, vous les apaiserez mieux qu'avec l'offrande de ce

monde tangible, de cette vie certaine dont l'âpre horreur les a glacés.

J'errais un jour en Gruyère, au cœur même de la Suisse, dans l'automnale féérie d'un décor de montagnes. Le soir infini tombait du ciel où traînait la robe rose d'un crépuscule hâtif. La vallée se faisait sombre et les villages blottis au flanc des pâturages semblaient frissonner sous leurs toits profonds et bas serrés près du clocher. Comme un glas douloureux du soleil, les cloches des troupeaux errants sonnaient le long des prés devenus ternes ; une tristesse enveloppait le deuil mauve des colchiques, les branches noires des sapins. Et l'étincellement des feuilles jaunies, l'incendie violent des couleurs s'éteignaient dans la brume. Mais là-haut, sur les sommets, la lumière s'attardait encore et les cîmes royales des montagnes brillaient sous une chevelure de clartés. Je songeais, en voyant la plaine si froide, combien il était doux de pouvoir remplir son regard avec la magnificence des montagnes comme son cœur avec la gloire des chimères souveraines. Et repassant en moi-même les règles de cette sagesse nouvelle qui nous ramène obstinément sur terre, je me disais : Qu'importe l'effort des hommes

pour agrandir l'ornière où se débattent leurs vies ? La lumière est dans le rêve, dans l'illusion, dans l'éternel, non dans la morne réalité. La lumière brille sur les sommets.

III

M. ÉDOUARD SCHURÉ

Il est des livres qui résonnent dans notre atmosphère comme un clairon d'appel, nous entraînant vers la lutte et l'action, des livres jeunes, intenses, vibrants, qu'un souffle de liberté traverse orageusement. Fruits d'une individualité puissante et combative, ils apportent la guerre parmi les hommes et leur œuvre s'accomplit dans l'effort. Telles furent *Les Mères sociales* et *Les Idées vivantes*. D'autres livres fleurissent pareils aux doux jardins d'avril, aux beaux jardins dispensateurs de miel. Ils offrent à nos désirs les parterres chatoyants du rêve, les subtils et dangereux calices de l'illusion, une ombre tissée de volupté, une lumière où tressaille la jeunesse du matin. Tel

fut *Le Visage émerveillé*. Mais les livres précieux entre tous, les livres riches du vrai trésor, ceux qu'inspira la gloire unique et souveraine de Psyché, n'ont point de ces violences, ni de ces langueurs troublantes. Comme les forêts, les cathédrales, sanctuaires de la Nature vivante et de l'Ame éternelle, ils gardent le songe tranquille des dieux et, sur le champ de bataille où s'entretuent les idées, dressent les voûtes solennelles, l'édifice rayonnant de la sagesse et de l'amour. Eux seuls vivront en acte dans les humanités futures, car ils préparent l'œuvre supérieure, l'évolution des croyances spirituelles et la renaissance de l'idéal. Leur pensée reflète les hauteurs où triomphe la lumière définitive, elle épanche autour de nous les harmonies profondes, les sereines béatitudes et, pour l'avoir une fois recueillie dans notre âme, nous irons pacifiés vers le mystère de nos destinées.

De tels livres sont rares. Les apôtres seuls peuvent les écrire et notre génération donne peu d'apôtres au monde. Zélée pour le culte misérable de l'or, elle néglige d'assurer son avenir spirituel et s'enlise dans les intérêts humains. Mais cette décadence, amenée par des causes trop lointaines et diverses pour être

étudiées ici, se découvre à l'examen plus apparente que réelle. Du cœur troublé de la masse des aspirations s'élèvent encore, des désirs d'infini, d'amour et de foi qui demandent à vivre. Ces pensées obscures prennent une réalité consciente, une force agissante dans quelques mentalités supérieures et, de temps à autre, une œuvre s'érige, œuvre de lumière et d'idéal, attestant que les dieux et l'âme ne peuvent mourir. M. Schuré est un de ces disciples de la grande cause, ses livres ont rendu la plénitude et l'abondance aux courants spirituels étouffés sous la pression de nos misères et de nos actes quotidiens. Il est de ceux qui cherchent « la porte étroite ouvrant sur le Royaume», de ceux qui révèlent, en déployant comme les oriflammes rutilants d'un jour de fête, leurs rêves pleins de gloire et de joie, que l'heure est toujours là de parler de choses éternelles.

Je crois difficile de comprendre entièrement l'esprit et la pensée de M. Schuré, car nous comprenons mal ce qui nous dépasse. Mais la sympathie est le fil d'Ariane que peut suivre le critique dépourvu de l'érudition et de la sagesse suffisantes pour atteindre au sommet d'une

haute pensée. Elle donne des intuitions, des clairvoyances à défaut des certitudes dogmatiques sur lesquelles les plus savants basent leurs jugements. Nous pouvons toujours étudier la genèse d'une œuvre ou d'une pensée et dire quelles raisons nous firent aimer cette œuvre, méditer cette pensée. J'ai voulu le tenter avec l'humilité du croyant dont le seul désir est d'amener les autres à s'approcher de ses dieux, laissant aux dieux eux-mêmes le soin de se révéler.

M. Schuré est un des rares écrivains que nous voyons, dès la première heure, choisir un idéal et le conserver ensuite sans défaillance. Il doit cet équilibre intérieur à la beauté de la pensée rectrice qu'il adopta. Quand l'homme change de croyances et d'opinions, il faut en accuser sa philosophie et non lui-même. Les idées vivantes, les idées pures, désintéressées, noblement spirituelles méritent seules de retenir une âme. Celles de M. Schuré furent toujours orientées vers les plus hautes sphères, il y trouva la plénitude et leur beauté le rendit fidèle. Une œuvre harmonieuse et logique en résulte, basée sur cette triple croyance : que la justice et la vérité sont le dernier mot de l'énigme univer-

selle, qu'un principe divin habite en nous, qu'une loi d'eurythmie souveraine préside à l'évolution des mondes, des choses et des âmes. Dans ses deux livres fondamentaux : *Sanctuaires d'Orient* et *Les Grands Initiés*, l'auteur affirme déjà cette foi d'idéaliste, lui donnant une ampleur philosophique et la vêtant, comme une reine triomphante, d'une pourpre littéraire qui la magnifient singulièrement. M. Schuré nous apportait alors la fleur de ses souvenirs et de ses méditations, la vérité conquise sous le ciel changeant des longs voyages aux sources mêmes de la tradition antique. Il était parti l'âme riche d'un grand espoir, celui d'atteindre par lui-même, à travers les légendes et les pays sacrés, l'origine des mythes et des religions et le mystère de leur étroite parenté. Les fleuves d'Égypte, les suaves campagnes de Grèce et de Palestine ne déçurent pas son ambition. Il sentit le cœur du monde palpiter sous les eaux lourdes et vibrer dans l'enceinte heureuse des collines, il vécut le meilleur, le plus pur de ses rêves, en voyant s'épanouir les narcisses d'Éleusis et les lotus brillants du rivage oriental. Exaltant son désir de connaître jusqu'aux plus vagues lointains de l'idée, il arracha aux

civilisations, aux peuples morts, non leurs sanglants souvenirs de guerres et de dynasties, mais ce qui fut leur âme, leur vie secrète et profonde, la doctrine de leurs sages. Que lui importaient les problèmes secondaires, la date d'un hiéroglyphe ou l'histoire d'une momie roulée dans ses bandelettes ! Ce qui était la gloire des temples et la force des prophètes, le mystère des cellas, le songe initial perdu sous le flot multicolore des symboles, attirait seul son beau génie de poète et ses instincts de penseur. Pour lui, le voile des temples s'est déchiré, pour lui, l'obscure parole des Initiés épancha des ondes de lumière ; pour lui, voyageur ébloui du Royaume, s'édifièrent en synthèse les traditions hindoue, héllénique, juive et chrétienne, reliées par ce même fil d'or qui monte des sépulcres aux étoiles et des âmes au divin. Sa clairvoyance et sa force vinrent de ce qu'il ne crut jamais aux ténèbres. Il n'admit pas que Dieu pût laisser son œuvre un seul jour sans lumière et l'homme errant sans guide à travers l'inconnu. Nul pays, nulle race, nulle époque ne lui parut exilé dans l'erreur, il vit le trésor unique de la vérité s'offrir, dès l'origine, au monde par la voix des Initiés. La

première aube levée sur la première humanité était déjà l'aube spirituelle contenant cette fleur de la lumière qui est la pensée divine. Il découvrit aux branches multiples des religions le même tronc générateur, celui d'une vérité suprême, révélée par des prophètes divers et sous des formes diverses, mais toujours identique et une. Les synagogues, les pyramides, les temples, les cathédrales furent, à ses yeux, gardiens du même tabernacle, les torches de Memphis et les flambeaux de Delphes, foyers de la même lumière ; dans les hymnes d'Orphée il reconnut le verbe de Moïse et dans le murmure des forêts où méditait Krishna, les voix de la mer galiléenne. Sous l'embrasement du soleil d'outre mer il contempla tout l'univers, adorant cette lumière primordiale où s'équilibrent les contrastes et se fondent les dissonances. Puis il réalisa ce miracle d'ardente poésie et de généreuse érudition qui fut *Les Sanctuaires d'Orient* et *Les Grands Initiés*, édifiant ces deux livres comme le temple de la vérité divine au fronton duquel s'inscrivent les noms des sages, des prophètes et des dieux.

Mais ces grandes certitudes, recueillies par delà nos sphères ordinaires, M. Schuré ne les

voulut pas stériles dans le domaine de l'action, sans pouvoir pour les œuvres effectives. Revenu du triomphant voyage, il ne fut pas, comme Wotan le *Wanderer*, celui qui renonce parce qu'il sait. Le désir d'éveiller dans notre société moderne les courants de la vie psychique, afin que par ces courants nous atteignions, comme lui, aux rives de la sagesse, ce désir dominateur, intense, devient le mobile de ses efforts et l'essence même de ses écrits. Psyché dormante, Psyché la mystérieuse, la voilée, l'inconnue forma l'objet de son culte nouveau, culte peu changé, d'ailleurs, car il conduit, par des voies différentes aux mêmes réalités. L'œil encore ébloui, au sortir des sanctuaires de Saïs, de Jérusalem et de Delphes, M. Schuré s'arrêta donc devant le sanctuaire suprême de l'âme, certain que les forces et les clartés éparses dans la Nature, les mystères dormant sous les cryptes achèvent de se révéler dans ce temple ignoré de l'unique vérité. Il adora Psyché comme le principe divin, source du pouvoir inconnu dont parlaient les Alexandrins, d'atteindre dans l'extase la vérité absolue.

« Jamais, dit-il, dans son style d'or puissant et riche où les images s'enchâssent comme des

joyaux, « jamais l'âme humaine ne fut plus « vivante. Méprisée des puissances du jour elle « se réfugie dans les couches profondes de « l'humanité. Proscrite de la conscience, elle « règne dans les régions obscures du cœur. « Partout elle vibre, elle tressaille, elle s'agite, « dans les rêves de la jeunesse et dans son désir « d'action, dans le cri de révolte de l'indivi- « dualiste qui veut être lui-même tout entier, « dans la méditation du penseur solitaire qui, « saisi de pitié, se penche sur la souffrance « humaine, dans la houle des multitudes qui « se gonfle aux premières lueurs de vérité com- « me l'Océan au surgir du soleil... La divine « Psyché est dans notre société la chère Absente « toujours aimée, la belle Éxilée toujours pré- « sente. Cette grande morte est la grande Immortelle (1). »

Cependant, M. Schuré le constate lui-même, Psyché, reine autrefois des temples, ne possède plus d'autels, les héros et les prêtres ne claironnent plus sa gloire, elle vit dans l'ombre ; sa présence mystérieuse et souvent ignorée au milieu de nous n'est pas l'affirmation souveraine, immédiate et constante de sa réalité.

(1) *Théâtre de l'âme.*

Comment lui rendre son action ? Par elle seule, inclinés sur ses abîmes, interrogeant son divin silence, nous atteindrons la conscience de nous-mêmes et du monde. Car le royaume de la vraie sagesse s'étend bien audelà des pouvoirs intellectuels. L'âme est le Dieu caché de ce royaume, le Dieu universel dont nous sommes le rayonnement. C'est pour elle, pour la révéler aux foules, pour dégager son existence des liens terrestres que les religions, les doctrines, les sanctuaires, les prophètes se sont, depuis l'origine, succédé à notre horizon. Elle fut l'ardent foyer, l'Agni souverain d'où émanèrent les dieux, la vérité une que poursuivirent tous les sages, Mais aujourd'hui, séparés de toute croyance ferme, noyés dans le fleuve épais de la vie pratique et d'un intellectualisme terre à terre, dans quels sanctuaires pourrons-nous rétablir la déesse invisible « exclue de notre « vie publique et chassée de nos institutions » ? « La Science l'écarte, l'Église l'opprime, le « Monde, ivre de plaisir et de luxe, l'oublie (1).» Et cependant elle vit toujours. Que des temples nouveaux s'élèvent donc vers le ciel, attestant qu'elle demeure et doit régner ! Cet appel,

(1) *Théâtre de l'âme.*

M. Schuré l'adresse, plus ou moins voilé, dans chacun de ses ouvrages, aux penseurs modernes. Des créateurs d'idées, il attend l'effort prochain et décisif. L'épanouissement d'une flore dramatique dont la vie silencieuse et cachée de l'âme serait la source fécondante, des œuvres d'art où s'affirmeraient par-delà les formes tangibles, le verbe de la pensée pure, des livres qui sèmeraient la parole du Royaume à tous les vents de l'esprit ; tels il rêve les temples futurs, telle il voit l'aurore de demain. Son désir serait-il une illusion ? Plusieurs l'ont cru, s'imaginant que cette recherche obstinée de l'idéal à travers les pays, les âges et les humanités demeurerait un effort vain : les vérités positives et les chansons des poètes satisfaisant, selon eux, aux doubles aspirations, pratiques et spéculatives, de nos sociétés. Mais qu'importe aux fils de la lumière la triste sagesse venue des ténèbres ? M. Schuré ne douta jamais de son rêve et plus d'un fait lui donna raison. N'y avait-il pas, pour accueillir ses œuvres, des esprits fatigués de politique, de romans à thèse ou d'articles feuilletons qui demandaient une nourriture différente, un pain vivant et substantiel introuvable dans ce réservoir énorme de la littérature non trans-

cendante ? Et la jeunesse méditative, la jeunesse exaltée que l'infini tourmente, celle dont Mæterlinck, Ibsen et Tolstoï furent les guides bienfaisants, ne fallait-il pas l'aider encore ? Le principe supérieur à l'intelligence, l'âme témoignait ainsi de ses droits. Comment ne pas voir dans ces désirs obscurs, indéfinis d'une métaphysique supérieure où le cœur jouirait enfin de la plénitude, les signes d'un grand réveil psychique ?

M. Schuré garde sa foi dans l'approche de ce renouveau. Il y coopère lui-même avec toute la ferveur, toute la puissance de son talent. Des romans, des *Souvenirs* sur Wagner, des études d'histoire ou de critique et le *Théâtre de l'âme* nous ont apporté déjà son désir d'être « l'ou-« vrier solitaire et fidèle qui pose sa pierre sur « le chemin du temple futur (1) », c'est-à-dire le défenseur de l'âme, l'édificateur de son règne. De tels livres appartiennent à cette catégorie de littérature baptisée par Quincey, d'un terme si éloquent, la *littérature-force*. A ce genre d'œuvres, en effet, nous devons plus que du savoir, nous devons de la force, autrement dit, d'après Quincey, « l'exercice et l'expansion des

(1) *Théâtre de l'âme*.

« capacités de sympathie avec l'infini qui sont « latentes en nous. » Et quel idéal plus beau pour un écrivain que celui de transformer l'idée en sentiment, le rêve en puissance active ? Mais plus que tous les autres parce qu'ils s'adressent à un public plus nombreux, les derniers livres de M. Schuré, *Précurseurs et Révoltés* et *Léonard de Vinci*, ont agi sur ces pouvoirs évolutifs que nous possédons d'approcher la lumière. En eux éclate le verbe suprême, le chant d'allégresse du spiritualiste dont l'ascension bienheureuse s'est achevée dans l'infini.

Il faudrait, pour parler de *Précurseurs et Révoltés* ou du drame intitulé *Léonard de Vinci*, le style même de M. Schuré, les mots spiritualisés, évocateurs et fluides comme des sons de lyre dont il a le secret, la phrase ailée qui vole au-dessus des apparences. Une ferveur concentrée, un désir toujours tendu vers les lointains miraculeux s'affirment à travers ces œuvres, l'essor dn rêve irradie leurs pages, la foi jaillit d'elles en somptueux rayonnements. Comment rendre, avec un langage ordinaire, les pouvoirs décisifs d'une telle pensée, son influence occulte sur l'être subconscient voilé en chacun de nous ?

Précurseurs et Révoltés n'est pas un ouvrage

de critique proprement dit ; l'exposé des opinions personnelles résultant de l'analyse des opinions d'autrui ne peut suffire aux tendances spéculatives de M. Schuré. Il va plus loin et plus haut. Au delà des hommes et des idées, il considère l'humanité et l'âme, les œuvres individuelles n'ont de valeur à ses yeux que par leur puissance d'action générale et par leur don de refléter l'universel, il ne les regarde pas comme de belles fleurs isolées dans le champ des labeurs humains, mais comme les miroirs vivants de la vie. Ainsi la fusion en un seul livre d'études très diverses sur des mentalités également diverses nous devient compréhensible. Rapprocher les noms de Moreau, Nietzsche, Ada Negri, Shelley, Maeterlinck, Ibsen, etc., fut l'acte d'un esprit logique, habitué à percevoir l'individu comme un fragment impossible à isoler du tout et le mouvement ascensionnel des âmes comme identique à celui du monde ; sachant encore que la loi des différences conduit à l'harmonie finale et que le blasphème d'un Zarathoustra, aussi bien que la prière exaltée d'un Alastor révèle l'action d'une force divine.

Plusieurs nous avaient parlé déjà de ces philosophes et de ces poètes. La critique faisait d'eux,

comme de tant d'autres, des ouvriers de génie occupés à renouer le faisceau doré des songes, pour le brandir à notre horizon. M. Schuré leur rend une gloire supérieure. Ses *Précurseurs et Révoltés*, sont les rois du jardin de Psyché, les prophètes de l'avenir, les temples vivants des dieux. Ils portent au front les étoiles ou la foudre, leurs pieds tracent nos voies futures, l'orage de leur parole ébranle le monde et leur destin magnifié s'impose comme un témoignage rendu aux grandes lois spirituelles. Chacun d'eux marque un stage de l'évolution humaine. Shelley, précurseur du panthéisme moderne, est le chercheur exalté du divin dans la nature, Ada Négri, la prêtresse aux yeux clairs de cette religion parallèle qui se base sur le principe de la solidarité des hommes. Ibsen et Maeterlinck se révèlent, après elle, comme poursuivant le salut social, mais par d'autres moyens, l'un faisant appel à la volonté, la conscience individuelle, l'autre, aux instincts de la pitié, de la fraternité des cœurs. Enfin Moreau, dans l'éclatante synthèse de son œuvre, « l'épopée picturale du XIXe siècle », affirme « le principe régulateur de l'évolution et de la hiérarchie des âmes », l'idée mère pour nos théosophes. Et

le prince des Révoltés, le redoutable Nietzsche nous offre l'exemple de sa doctrine et de sa vie même comme prouvant la faiblesse de toute croyance, de toute philosophie qui ne s'adresse pas « aux énergies de l'individu et aux profondeurs de la conscience ».

Ainsi se reforme en quelques âmes la genèse de la pensée contemporaine. Ainsi, chacun de ces êtres d'exception, fils de la solitude et du rêve, incarne l'un des problèmes actuels les plus intenses et les plus solennels. Chacun, par son œuvre ou son destin, laisse pressentir l'aurore lointaine, celle de l'âme ressuscitée, fleur et foyer du monde, celle du Dieu caché sous les voiles de l'intelligence et de la nature. Sans doute, leurs génies sont inégaux, leurs facultés de sentir et de comprendre, orientées vers des buts différents, mais ils n'en forment pas moins le groupe choisi, le petit noyau central où dort le germe des moissons futures. Destructeurs de dogmes ou créateurs d'idées, ils accélèrent le triomphe de demain et Psyché jaillira de leurs œuvres comme la mélodie vivante jaillit de l'airain sonore et des tendres violons, résultant, une et parfaite, du concours d'instruments divers.

Ceux qui ont foi dans la doctrine panthéistique de l'évolution et cherchent l'au delà mystique comme la seule réalité, ceux que n'effraient ni le symbolisme transcendant des œuvres, ni l'extrême idéalité de la pensée, et ceux-là seuls, comprendront le sens de *Précurseurs et Révoltés*. Ils aimeront la haute conscience de M. Schuré s'affirmant spiritualiste au nom de la science, de la critique, de l'histoire, basant ainsi ses raisons de croire sur l'enseignement le plus propre à déterminer le doute. A de tels disciples le grand idéologue peut offrir son œuvre et dire : « Entrez, vous qui savez les « signes et devinez l'âme des choses, entrez « dans la caverne de la passion, montez par « les forêts et les lacs du rêve aux cimes « blanches de l'idée pure (1) ! » Les autres, ceux dont l'esprit dédaigneux s'oppose à toute tentative d'une métaphysique supérieure, demeureront sur le seuil de la caverne, là où passe le triste cortège des apparences et des ombres. Ils verront, sous la froide clarté de leur intelligence, se dérouler l'illusion et s'imposer le mensonge des choses, mais la joie de l'Initié qui a franchi le seuil, cette joie suprême,

(1) *Précurseurs et Révoltés*.

ineffable, extasiée, de l'homme s'écriant : « Je suis Dieu », ils ne la connaîtront pas.

En écrivant son dernier livre, *Léonard de Vinci*, M. Schuré s'est proposé le même but que dans *La Sœur gardienne* et *Les Enfants de Lucifer* : fonder le théâtre modèle qu'il intitule *Théâtre de l'âme*. Les intrigues compliquées d'adultères, dont nous suivons les phases dans la *Semaine dramatique* des grands journaux, lui paraissent sans influence sur la vraie vie, la vie, seule importante, de l'âme. « Nos comédies et nos drames, écrit-il, ne « ressemblent plus, selon le vœu d'Hamlet, à « un *miroir du monde*, c'est-à-dire de l'huma- « nité en grand, mais à d'ingénieuses photo- « graphies de la société présente dont on peut « admirer la merveilleuse exactitude et l'affli- « geante ressemblance (1). » Renouveler l'esprit du théâtre, en élargir les pouvoirs éducateurs, telle est donc l'ambition de M. Schuré. Dans ses premiers ouvrages, il la révèle imparfaitement, mais possesseur ensuite de l'idée totale, capable d'en extraire des œuvres définitives, il nous apporte l'exemple type, le drame si longtemps rêvé, *Léonard de Vinci*.

(1) *Histoire du drame*.

Pour la genèse de ce livre, il faut nous reporter aux mêmes sources d'où provinrent les croyances religieuses et morales exprimées dans les *Sanctuaires d'Orient* et *Les Grands Initiés*. L'art d'extérioriser l'idée, de la rendre accessible à tous par les moyens scéniques, aussi bien que l'idée elle-même. M. Schuré le reçut, en effet, des Maîtres anciens. Avec l'instinct divinateur d'un Renan, plongeant son regard jusqu'au tréfonds de l'œuvre sacrée, il a relu la grande histoire du théâtre symbolique où s'acheva l'idéal grec. Dans le bleu fragile et doux épars aux horizons d'Athènes, le marbre fervent de la tragédie lui apparut décisif, sous le ciel pur d'Eleusis, la gloire du drame occulte éblouit sa pensée. De là ses conceptions actuelles et le brûlant effort tenté dans *Léonard de Vinci* pour infuser au rêve antique la jeunesse de son rêve.

Le drame hellénique, type de l'art supérieur, évolua tout différemment de notre drame. Il fut d'abord l'expression vive et spontanée des émotions psychiques résultant du monde extérieur, le symbole de la Nature visible. Les sentiments de terreur, d'amour et de joie nés du spectacle de l'univers, l'homme les traduisi-

sait, d'une façon rudimentaire, par la danse, le geste rythmé sur des prières et des hymnes. Les cortèges ardents qui s'affolaient le long des collines et des bois, hurlant le nom sauvage de Rhéa Kibélé, les hiérophantes de Dodone, déroulant leurs pieuses théories autour des autels consacrés, furent les premiers à exprimer l'intime union de l'âme avec le Tout, le délire des forces naturelles ou leur riche harmonie. Comment ce germe du drame se développa, sous la double influence d'Apollon et de Dionysos, chacun le sait et peut reconnaître, dans l'épanouissement de l'âge lyrique, les mêmes forces qui agirent sur la période primitive de Zeus et de Kibélé. La folie sacrée, l'enthousiasme visionnaire exaltés par les chœurs dithyrambiques, la course échevelée des Ménades poursuivant le dieu rayonnant étaient, non pas le signe d'une ivresse grossière, mais des actes conscients, profondément religieux, qu'inspirait le glorieux amour de Dionysos. La Nature et les dieux, la Nature divinisée agissante dans les forces psychiques, telle fut l'essence première du théâtre, l'origine sacrée du drame éleusinien. De ces profondes sources jaillirent l'orgueil de Prométhée, le Christ païen souffrant

pour la lumière, la puissance d'Héraklès, le désespoir d'Oreste, la pitié d'Antigone ; d'elles nous viennent Cassandre, Œdipe, Électre, Ajax, tout le cortège des héros où s'incarna l'humanité géante des âges supérieurs. « Eschyle et « Sophocle firent ce qu'a toujours fait le grand « art, ils créèrent une vie dans la vie, un « monde au-dessus du monde, plus complet, « plus vrai à sa manière, puisque, pour parler « avec Platon, il exprime ce qui ne saurait ni « naître, ni mourir, mais ce qui *est* (1). »

Le verbe éleusinien, stage suprême de l'enseignement par le drame, ne peut se comprendre aujourd'hui comme jadis, alors qu'il enfantait le songe clairvoyant des fils de Pythagore. Je n'en dirai rien ici, M. Schuré l'ayant arraché de l'oubli par un suprême effort de vision intérieure, et non d'après le témoignage de documents certains, dans un chapitre de ses *Sanctuaires d'Orient*. Mais nous savons que ce mystérieux théâtre eût un sens plus élevé, plus parfait que la tragédie proprement dite. Il atteignit directement au monde occulte et fut, pour l'Initié, le symbole de l'unique Réalité, la preuve éblouissante de l'au delà spirituel. On

(1) *Histoire du Drame*.

conçoit l'amertume de M. Schuré lorsqu'il compare ce rêve antique à l'idéal moderne. Sans doute, il ne demande pas la résurrection immédiate et complète du théâtre hellénique en France ; notre ambiance même s'y refuserait. Les peuples, actuellement, vivent séparés de leurs dieux, la nature et la religion ne déterminent plus l'essence des œuvres et l'organisation des sociétés. Et la richesse spontanée, la puissance, la jeune beauté du génie grec venaient justement de ces forces que dédaignent nos contemporains. Croire aux dieux fraternels, les voir, les sentir en toute chose, dans le tremblement des eaux, dans la grâce des aurores et la volupté des soirs, au front clair du printemps, au cœur rouge des tempêtes, dans l'éclat des passions, des désirs, des douleurs, dans la paix lumineuse de l'esprit, voilà ce qui fit durables et grandes les œuvres helléniques. Elles participèrent à l'éternité divine. Poèmes, statues, tragédies, métaphysiques, tout vivait de cette vie surnaturelle, de cette puissance de l'Esprit manifesté dans le verbe du rhapsode ou du sculpteur. Le marbre et la parole exprimant les lois et non les actes, les causes et non les faits, l'universel au lieu du particulier, ce qui est

immuable au lieu de ce qui change, tel fut l'héritage laissé par la Grèce, héritage reçu déjà d'un monde plus ancien, mais consacré définitivement sous le soleil athénien. De là le spiritualisme intense des grands Maîtres et leur influence sur le monde, car, seule, la pensée qui chercha l'invisible et l'éternel peut subsister à travers les siècles et nous conduire au delà des sombres évidences. De là encore l'immortelle gloire de ce petit peuple qui fut le peuple roi par excellence, car la force d'une nation, comme la beauté de ses œuvres, vient de son idéal spirituel, de sa conception des dieux.

Mais aujourd'hui nous avons perdu de vue les vérités sublimes, oublié l'existence de ce *monde intelligible* que Platon jugeait seul réel et seul digne de la pensée. Nous faisons deux parts de nos existences, l'une très vaste, absorbée dans les intérêts matériels, les rêves utilitaires, l'autre très petite, destinée, plus ou moins, à l'entretien de notre fragile spiritualité. Et le soin de cultiver, d'agrandir en nous cet élément moral devrait tout dominer ! Cependant la déesse vit, Psyché demeure active au fond des destinées individuelles, au fond des cœurs aimants. Plusieurs cherchent à l'éveiller dans

le silence des heures méditatives, plusieurs, devant la mort et la souffrance, l'ont pressentie. Le désir de M. Schuré est de lui rendre, par le théâtre, une vie saisissable, une influence sur la masse. Qu'elle ne soit plus le trésor subtil des sages, mais la richesse, la lumière pour les collectivités ! Ibsen, Tolstoï, Hauptmann et Curel ont tenté déjà cette œuvre dans leur « Théâtre de la Cité ». Mais le drame nouveau ira plus loin. La psychologie de l'individu et de la société ne sera plus son but. Au lieu des événements et des pensées quotidiens répétés sur la scène, il évoquera «l'humanité supérieure « dans le miroir de l'histoire, de la légende et « du symbole (1) ». Par lui nous atteindrons l'universel, le mystère de l'Un, de l'identité existante entre la nature et l'homme, entre le divin et l'âme ; il redira le songe de Pythagore, la vision de Plotin et dans les individualités vivantes, souffrant, aimant, agissant, sous nos yeux, nous montrera le reflet du Tout, la sagesse cachée de Dieu. « Ce théâtre qui racon- « tera le Grand Œuvre de l'Ame, ajoute « M. Schuré... j'ose dire qu'il sera hautement « et profondément religieux. Car il tentera de

(1) *Théâtre de l'âme.*

« relier l'humain au divin, de montrer dans « l'homme terrestre un reflet et une sanction de « ce monde transcendant, de cet Au delà auquel « nous croyons tous à titres divers, ne serait-ce « qu'au nom des sentiments infinis et des idées « éternelles (1). »

Entre un idéal si pur et le drame actuel, un abîme doit se creuser. La grandeur des œuvres futures viendra de la part de mystère qu'elles encloront. Là réside déjà cette différence qui sépare les tragédies de Corneille de celles de Shakespeare ou *Le Crépuscule des dieux* de l'opéra traditionnel. *Œdipe*, *Hamlet*, *Faust*, *Tristan* sont éternels parce qu'ils reflètent un rayon de l'invisible, un *au delà* des idées et des passions. Le drame nouveau, le drame modèle s'édifiera dans la même gloire. Il sera la porte d'or ouvrant sur le mystère.

Ainsi nous apparaît *Léonard de Vinci*, ce rêve d'ardente poésie, d'une si haute clairvoyance, dont le héros est presque un dieu. Vinci demeure, en effet, pour les idéalistes, la plus complète révélation du divin dans le génie. Une ombre flotte autour de sa grande figure, comme pour la préserver d'un contact trop intime

(1) *Théâtre de l'âme.*

avec l'humanité. Il nous reste inconnu, lointain, dans une atmosphère de légende et d'idéal ; les artistes et les écrivains en parlent avec des mots voilés, le public troublé se tait devant ses œuvres. Le peu que nous savons de sa vie nous le montre comme un revenant des autres mondes, un étranger sublime, en passage sur la terre, mais dont la pensée n'habita jamais notre plan. L'hommage des princes et des femmes, l'adoration des peuples lui restèrent plus distants que le balbutiement d'une source de la symphonie des sphères. Ses yeux s'ouvraient, clairs et profonds, sur l'infini, et c'est pourquoi son art, son esprit, ses rêves ont semblé dépasser les limites des pouvoirs humains. Il était naturel que M. Schuré subit l'attrait de ce maître unique. Lui seul peut-être l'a vraiment approché, lui seul a pénétré le mystère de cette humanité qui enchaînait le dieu, écrasant sous le poids des nécessités matérielles le désir créateur, dressant en face du songe, comme une muraille de pierre, la lourdeur et la pauvreté des moyens d'expression. Dans les yeux de la Joconde, M. Schuré découvrit le sens de l'énigme, il pressentit que ces yeux de souffrance et d'ironie étaient ainsi capables de retenir et d'angoisser éternellement

les yeux des hommes parce qu'en eux flottait l'âme souveraine, l'âme ignorée du peintre lui-même. Il plaça donc auprès du héros, l'héroïne, auprès de l'Homme, la Femme, auprès du génie, l'amour. Cet amour si mêlé d'amertume, caché dans le sourire et le regard du portrait, lui raconta l'étrange histoire... Il imagina Vinci refusant, par orgueil de penseur, le don royal de l'amante et condamnant ainsi l'art qu'il voulait sauver aux douleurs des ténèbres. Car, seule, Monna Lisa pouvait être l'intermédiaire, le lien vivant entre les lois du monde physique, et celles du Royaume spirituel où habitait le maître. Sa passion, fruit merveilleux de l'arbre de la science, eût joint la terre au ciel et donné l'harmonie, la réalité , la puissance au songe démesuré de l'artiste. Elle fût devenue pour lui ce que la flamme est au foyer, la parole de la pensée, le verbe éclatant du rêve. Mais Vinci manqua de foi. Il refusa l'heure unique et la Joconde mourut sans avoir libéré sur ses lèvres le dieu captif dans l'homme. Et l'homme resté seul comprit l'erreur meurtrière, la faiblesse de sa divinité sans l'amour : « J'ai failli à mon œuvre d'artiste », murmure-t-il aux dernières pages du livre. « Je n'ai su ni aimer ni croire

à l'amour. » A ses enfants d'élection, Jéromine et Liéto, il laisse le secret de vérité si longtemps poursuivi sous les voiles prestigieux de la science, et trop tard découvert, le secret contenu dans ces seuls mots : « Aimez-vous... c'est le grand Œuvre ! »

Cette brève analyse suffit pour révéler le sens symbolique du drame. Vinci et la Joconde représentant les forces divines incarnées dans l'homme, forces que l'amour libère et que le génie démontre. Les héros groupés autour d'eux, Ruggini, Sidonia, Béatrice, etc., personnifient les passions et les désirs éternellement humains qui dépassent le cadre de l'individualité et révèlent, non ce qui *devient*, mais ce qui *est*. L'œuvre acquiert ainsi la portée d'une tragédie grecque ou shakespearienne, exprimant, au lieu des psychologies particulières, les lois inchangeables, les vérités universelles qui font l'éternité du monde.

Ce que je ne puis rendre ici est la magique beauté du drame. Il se passe tout entier au tréfonds du domaine psychique, on le devine se réalisant *plus loin* que les paroles prononcées, plus intense, plus *vrai* que les sentiments manifestés, simple écho des harmonies d'une

autre sphère. Comme dans la rude violence des paysages suisses, les abîmes s'y creusent autour des sommets, le flot noir des torrents y devient le lac d'amour ouvert entre des berges fleuries. Et parfois, sous l'éclair d'un mot, des horizons nouveaux, des perspectives illimitées s'entrouvrent, les cîmes d'un Olympe inconnu glorifient les lointains. Pour rendre ces pouvoirs subtils de l'âme à travers l'immortelle légende de la passion, M. Schuré se servit d'une langue spéciale qui n'appartient qu'à lui, d'un style pur et blanc comme le vol d'une colombe et cependant riche, ondoyant et brûlant comme la flamme d'un volcan. Il exprime sans effort, sous un verbe lumineux et flexible, les choses subtiles et mystérieuses, le frisson du rêve, l'éclat du regard, le battement des cœurs, tout ce qui est immatériel dans les caresses, éternel dans l'amour, universel dans l'individu. Ainsi les phrases d'or jaillissent des lèvres de ses héros : « ... la voix de cette femme est la mélodie de « ma pensée... le triomphe de la femme c'est « de faire chanter le dieu dans l'homme ! » Ainsi, dans la préface du drame, le *Rêve éleusinien* conçu devant l'Etna, nous trouvons cette page ardente : « Le volcan dominait tout

« de sa masse impérieuse, vallées profondes « et pics hérissés, comme si tout l'essor de « l'île et tout le feu de la terre affluaient à sa « pointe... Taormina éteint ses feux dans la « nuit calme... De la ravine monte encore la « voix de la mer sur un rythme lent qui « ressemble aux baisers donnés dans le rêve, « aux baisers qui renaissent de leur désir « inextinguible et suave. Parfois, un silence, et « la mélodie se fait lumière, vibration d'astres... « Le spectre de l'Etna paraît la cîme d'une « planète morte. Seul le ciel est vivant. Car, « magnifique, dominateur, le bras levé, la « gloire au poing, Orion flamboie au zénith « et palpite sur le voile ondoyant de la voie « lactée. »

Peut-être M. Schuré abuse-t-il de l'image, du symbole et de cet adjectif qu'on nomme « l'épithète miraculeuse ». Une impression, mélangée de lassitude en résulte comme l'éblouissement causé par des lumières trop nombreuses et trop vives. Mais Psyché vibre et chante sous ce royal manteau de poésie. Et d'ailleurs pourquoi limiter l'essor d'une imagination, quand cette imagination nous emporte vers les plus claires aurores des plus radieux sommets ?

Je ne sais quel directeur de théâtre s'engagerait à représenter *Léonard de Vinci*. La plupart craindraient sans doute de jeter le public en désarroi par l'offrande d'une telle œuvre. Mais qu'importe ? Le drame peut attendre et l'heure viendra, peut-être, où l'idéal qu'il poursuivit sera devenu celui du monde. Plusieurs n'y verront aujourd'hui que des rêves métaphysiques sans importance et jugeront illusionnés les disciples de M. Schuré. Qu'importe encore ? Nous savons que le spiritualisme de *Les Grands Initiés* ou de *Léonard de Vinci* ne se démontre pas comme un théorème, qu'il est dangereux de dépasser le domaine étroit de l'évidence et que nulle philosophie ne peut aboutir à des certitudes exactes comme les mathématiques. Mais l'homme ne vit pas seulement de raisonnement, d'évidence et de mathématiques, la perfection toute extérieure du syllogisme pas plus que la vérité d'un axiome ne le satisfont. Il reste indifférent à la plupart d'entre nous de savoir que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, tandis que l'espoir d'une réalité divine et d'une justice universelle s'exalte forcément au cœur de tout homme qui a souffert. L'intelligence seule n'est

rien. En face des grands problèmes, il faut reconnaître des droits au sentiment, une action à la volonté, leur laisser même la direction de l'esprit. Car l'esprit se trouve placé entre deux pôles, entre deux solutions de la vie, celle de nier et celle de croire. Le raisonnement seul n'est pas de force à l'orienter, l'histoire des idées le prouve suffisamment. Ne peut-il suivre le sentiment qui l'attirera vers le pôle de la foi ? la volonté qui lui imposera d'agir pour un but éternel ?

Jugeons l'arbre à ses fruits, même si nous ignorons d'où vient le miracle de la sève printanière. Entre les doctrines qui promettent la vie et celles qui affirment la mort, il faut choisir. M. Schuré, sans doute, a choisi la meilleure part.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. 5

A MON PÈRE 15

QUELQUES MOTS SUR L'ÉVOLUTION LITTÉRAIRE . . 17

DANS LE CHAMP DU ROMAN

I. Mmes DE NOAILLES ET D'HOUVILLE.

La Nouvelle Espérance 31

L'Inconstante 44

La Domination. — Esclave. 55

II. Mme MARCELLE TINAYRE. 75

III. Mrs HUMPHRY WARD. 95

IV. H. SIENKIEWICZ (Quo Vadis) 109

V. MM. MARGUERITTE, M. PAUL BOURGET.

L'Eau souterraine et *L'Eau profonde*. . . 125

VI. M. E. ROD. 141

CONTEURS ET PHILOSOPHES

Les Conteurs

I. M. A. Beaunier. (*Le Roi Tobol*) 177
II. Les Homérides contemporains 191

Les Philosophes

I. M. Barrès. (*Le Voyage de Sparte*) 235
II. M. Mæterlinck, moraliste. 253
III. M. Edouard Schuré 275

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Privas. — Imprimerie Lucien VÖLLE.

879.X8 C
232

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

SEP 30 1972

a39003 002320744b

CE PQ 0297
.R65 1909
C00 ROMAIN, YVON SEMEURS D'
ACC# 1407000